



La lutte de Rudolf Steiner pour l'ordre social de l'avenir

Souvenirs de Hans Kühn

Traduction : Béatrice Petit

État au 7 avril 2023

Institut pour une tri-articulation sociale

Atelier francophone

*

Adresse en ligne du document, voir :

<http://www.triarticulation.fr/EltsHisto/HK/HK00.html>



Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est cependant conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression :
<http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

On peut aussi recourir au service d'un imprimeur en ligne. Le coût dépend alors du nombre.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.





Table des matières

Avant-propos	6
Contexte historique	8
I. L'idée de la tri-articulation de l'organisme social et l'année 1917	11
II. La Révolution et l'appel « Au peuple allemand et au monde de la culture »	19
III. Point de départ spirituel	37
IV. L'intervention de Rudolf Steiner	41
V. La question de la culpabilité de la guerre	53
VI. La Fédération pour la tri-articulation de l'organisme social	61
VII. La fondation de l'École Waldorf	80
VIII. Plans économiques	89
IX. Der Kommende Tag (Le jour qui vient)	96
X. L'action en Haute Silésie et le Congrès Ouest-Est	119
XI. Comment on en arriva à dissoudre le Kommende Tag – Le cours d'économie	123
XII. Le Cercle des trente	134
Épilogue	143

Avant-propos

Les récits des témoins oculaires constituent le sel de l'histoire. L'expérience directe qui s'y exprime reflète le visage vivant d'une époque, même si la réalité historique est marquée par le sentiment et le ressenti, la volonté et les actes d'un individu. La fascination de tous les mémoires provient de la participation individuelle et incontestable au processus historique.

Avec ses souvenirs sur la période fondatrice de la tri-articulation sociale, Hans Kühn met en lumière une phase jusqu'alors peu connue de l'histoire du XXe siècle. L'histoire de ce siècle est comme aucune autre marquée par la lutte pour de nouvelles formes de société humaine. Mais cette lutte fut complexe. À côté du caractère tumultueux des grands bouleversements politiques qu'ont représenté les guerres et les révolutions, du contraste éclatant entre les principes sociaux de l'Est et de l'Ouest, du réveil du Tiers-Monde, des conflits plus discrets et plus silencieux ont eu lieu, dont la portée n'est nullement inférieure aux grands antagonismes mondiaux. Parmi ces théâtres cachés de l'évolution historique se trouve la lutte pour une triarticulation de l'organisme social. Ce qui élève cette triarticulation au rang de catégorie socio-historique, c'est la prise en compte totalement nouvelle de la responsabilité et de la codétermination individuelles, la constitution de la société à partir de l'essence même de l'individualité. Un tel principe dépasse toute utopie, tout programme politique et social. Il les remplace par la réalité vivante des êtres humains impliqués dans le processus social concret. Leurs intentions, leurs buts dans la vie et leurs inclinations à se comporter dans la culture, le droit ou l'économie donnent à la société une forme toujours nouvelle et aux nuances diverses. Une conception sociale ainsi fondée sur l'initiative individuelle d'hommes qui travaillent ensemble doit libérer du système unitaire de l'État une vie culturelle autonome d'une part et une économie auto-organisée d'autre part. Mais une telle approche contredisait les tendances de la conscience humaine qui dominaient depuis des siècles, car on voyait jusqu'alors dans l'entité unifiée de l'État la garantie d'une coexistence socialement saine de tous les hommes. La transformation de l'État en trois zones de liberté sociale auto-organisées se heurta donc, dans un premier temps, à une résistance non négligeable de la part des conceptions et des habitudes de vie. La première phase de la période de la triarticulation fut ainsi caractérisée par de nombreuses tentatives pour renouveler les idées de base sur la nature de l'organisme social et pour les tester dans des institutions modèles.

Hans Kühn fut directement impliqué dans ces luttes et tentatives de réalisation. Né à Schwäbisch-Gmünd le 27 mars 1889, fils d'un fabricant d'argenterie, il passa ses dernières années scolaires à Stuttgart, où il fit également un apprentissage commercial. Après une formation complémentaire, il travailla en Angleterre, en Hollande et à Hambourg. Pendant la guerre, il se rendit sur le front occidental en tant qu'officier d'artillerie jusqu'à ce qu'une maladie le ramène chez lui. Le premier chapitre commence par un récit de sa vie vers la fin de la guerre. Hans Kühn avait déjà rencontré Rudolf Steiner et l'anthroposophie en 1912. Dès ce moment, il s'intégra au cercle d'amis de Rudolf Steiner qui vécut la naissance de la triarticulation et reçut de lui la mission et la responsabilité de sa réalisation. Il mena cette mission à travers toutes les turbulences du siècle jusqu'à la fin de sa vie. Lorsque, vers la fin des années 60, un nouvel éveil de la volonté sociale traversa la jeunesse, notamment, sa haute silhouette agit sur de nombreux jeunes dans les réunions comme une exhortation venant d'une époque révolue. Il mourut à un âge avancé, le 28 mai 1977.

Une importante annexe a été ajoutée au livre, d'abord par l'auteur puis, après sa mort, par l'éditeur. Elle contient un certain nombre de documents relatifs à des activités jusqu'alors peu connues ou même inconnues à cette époque.

Dornach, Pâques 1978

Section des sciences sociales au Goetheanum

Manfred Schmidt-Brabant

Contexte historique

Le monde est en constante évolution. La culture passe par des sommets alternant avec des périodes de déclin. Mais celles-ci sont en même temps des signes d'évolution : l'ancien doit tomber pour faire place au nouveau. Ce fut le cas de la Révolution française, qui mit fin à la féodalité. La proclamation des Droits de l'Homme donna une impulsion à une vague de libre pensée qui se propagea dans toute l'Europe. Il est significatif que l'apogée de l'idéalisme allemand ait pu s'épanouir alors que les petits États d'Europe centrale étaient complètement en ruines pendant la période napoléonienne. Cette période fut progressivement remplacée par l'avènement de l'industrialisation, par les grandes inventions et les réalisations techniques qui furent la véritable signature du XIXe siècle et permirent l'essor matériel de l'Europe. Des systèmes idéalistes de réorganisation de la vie sociale se développèrent en parallèle, comme ceux des réformateurs sociaux que furent Fourier, Louis Blanc, Proudhon ou Owen et Lassalle.

Le plus influent fut Karl Marx, un élève de Hegel, qui, après les expériences faites en Angleterre (exploitation inhumaine des mineurs), écrivit son *Manifeste communiste* en 1848 et lança un appel aux masses ouvrières : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ».

Marx ne considérait pas l'homme comme un être individuel, mais, contrairement à Hegel, comme le produit de son environnement, et la vie spirituelle des peuples et des individus comme une simple idéologie. Sa revendication pour la socialisation des moyens de production et le transfert de la soi-disant plus-value du propriétaire de l'usine aux travailleurs trouva un écho chez ces derniers et fit d'eux le prolétariat conscient de sa classe, dont la force juvénile ne fut cependant pas reconnue par la bourgeoisie.

A peu près à la même époque (1848), la vague démocratique, qui montait depuis longtemps en Europe, arriva à son point culminant. En France, la république vit le jour ; en Italie, Garibaldi réalisa l'union des différents États. Mais seule la Suisse établit une confédération démocratique durable. En Allemagne, par contre, le mouvement démocratique fut réprimé, l'idée de l'État-nation prévalut et, après les guerres contre le Danemark, l'Autriche et la France, conduisit à la fondation de l'Empire allemand en 1871. Personne ne réfléchit à la manière dont l'émergence d'un État-nation fort au cœur de l'Europe allait affecter les peuples environnants. L'Angleterre, en particulier,

suivit avec suspicion le développement du nouvel empire, d'autant plus qu'elle était en train de construire une marine forte et d'acquérir des colonies.

Pendant ce temps, la situation sociale n'était absolument pas clarifiée. La bourgeoisie n'avait aucune idée du ferment qui se développait sous le seuil de la vie publique générale, et ne se rendait pas compte qu'elle serait condamnée à se venger si les ouvriers n'avaient pas leur part dans l'éducation générale.

Par ailleurs, un tournant se produisit dans l'histoire intellectuelle de l'Europe centrale. D'une part, la culture matérielle de la fin du XIXe siècle fut marquée par des naturalistes tels que Charles Darwin et Ernst Haeckel, dont les théories des origines éloignèrent de plus en plus les peuples cultivés de leur spiritualité et de leur religiosité ancestrales. L'idée de la « lutte pour l'existence » tirée des sciences naturelles devint la maxime de la vie pour l'homme moderne. D'autre part, Friedrich Nietzsche se battit seul contre l'esprit de l'époque jusqu'à se briser lui-même sous le poids de sa tâche. Un philosophe comme Carl Christian Planck comprit qu'un tournant approchait et, dans son *Testament d'un Allemand*, mit en garde contre les dangers imminents. À la même époque, le jeune Rudolf Steiner écrivit sa *Philosophie de la liberté*, qui devait ouvrir la voie de l'avenir.

La Première Guerre mondiale approchait. Elle fut déclenchée par l'assassinat, préparé de longue date, de l'héritier du trône d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand, et de son épouse à Sarajevo, le 28 juin 1912. Par l'appel à la défense de la patrie, cette guerre réunifia la population d'Europe centrale. Mais l'effondrement des puissances du centre et la soi-disant révolution allemande de 1918 sonnèrent le glas de l'ancien monde bourgeois.

Pour le mouvement marxiste, février 1917 devint le mois du destin, lorsque le commandant de l'armée allemande, le général Ludendorff, crut pouvoir vaincre la Russie plus rapidement en permettant à Lénine, révolutionnaire radical vivant à Zurich, de s'y rendre en traversant secrètement l'Allemagne dans un wagon blindé. La myopie du général eut des conséquences évidentes. Les peuples de l'Est non libres embrassèrent avidement le marxisme. Ils établirent les États dictatoriaux communistes qui menacent aujourd'hui le monde occidental. Une lutte gigantesque sera inévitable si la question sociale n'est pas résolue à temps.

Rudolf Steiner, le fondateur de la science spirituelle anthroposophique, avait prévu ce danger.

La même année, en 1917, il développa pour la première fois, du point de vue de l'Europe centrale, son idée d'un organisme social triarticulé, qui avait pour but la liberté de l'être humain individuel.

Ce fut la dernière occasion de proposer à l'humanité un ordre social vivant, capable de faire face aux graves crises à venir.

Sa première tentative pour faire appel à la conscience des cercles dirigeants échoua. C'est ainsi qu'apparut le mouvement populaire de 1919, qui est historiquement réexaminé dans ce livre. Son but était de faire comprendre que l'idée dominante de l'État devait être remplacée par un organisme social triarticulé. Dans les conditions ameublées de la révolution allemande, il tenta de s'adresser directement au peuple. Bien que des dizaines de milliers de personnes lui aient accordé leur pleine confiance, il ne put résister face à la doctrine du parti socialiste et aux forces retardataires de la bourgeoisie.

L'idée de la triarticulation devra être reprise à l'avenir. Si on l'avait comprise en 1919, le spectacle macabre du national-socialisme aurait pu être épargné au peuple allemand et au monde entier.

Puissent les explications de ce livre, basées sur l'expérience personnelle de l'auteur, tomber sur un terreau fertile et contribuer à une compréhension croissante des idées et des impulsions de Rudolf Steiner.

Saint-Michel 1976

Hans Kühn

I. L'idée de la tri-articulation de l'organisme social et l'année 1917

Rudolf Steiner s'est occupé 33 ans de l'idée de triarticulation sociale avant de la présenter au public. À l'âge de 23 ans, en 1884, il avait déjà publié dans un magazine transylvain un article dans lequel il traitait du germanisme et décrivait en termes enthousiastes les tâches futures du peuple allemand. Il attirait également l'attention sur deux sortes d'intérêts en Europe centrale : la quête scientifique d'un côté et l'aspiration socio-économique de l'autre. Il définissait ainsi la tâche de l'État : l'État ne peut pas rendre les hommes libres ; seule le peut l'éducation, mais l'État doit veiller à ce que chacun trouve le terrain sur lequel sa liberté peut s'épanouir. À partir de ces idées encore à un stade germinal naquit au fil des ans la formulation exacte de l'idée d'une société triarticulée¹.

Après s'être consacré près de sept ans, aux Archives de Goethe à Weimar, à l'édition des écrits scientifiques de Goethe, Rudolf Steiner se rendit à Berlin, où il devint rédacteur en chef du *Magazine pour la littérature (Magazin fuer Literatur)* et enseignant sous contrat, responsable principalement de l'histoire, à l'école de formation des travailleurs. En 1905, il publia une observation sociale fondamentale, qu'il dénomma « loi sociale principale »², qui donna l'orientation d'un important développement futur.

À 41 ans (1902), Rudolf Steiner apparut étonnamment avec ses expériences de science de l'esprit, pour lesquelles il trouva d'abord un auditoire dans les milieux théosophiques. Comme de plus en plus de gens intéressés par ses révélations spirituelles se rassemblèrent autour de lui, commença un vaste activité de conférences qui le conduisit dans de nombreux pays d'Europe.³

1. (3) - CF. Rudolf Steiner, *Methodische Grundlagen der Anthroposophie (Bases méthodiques de l'anthroposophie)* 1884-1901. GA 30, Dornach 1961.

2. (4) - Rudolf Steiner, *Science spirituelle et question sociale* ; in : *Lucifer-Gnosis*. GA 34, Dornach 1960, et édition séparée, Dornach 1968.

3. (5) - Parmi les nombreux sujets traités dans différentes villes, citons : 1906 Stuttgart *Vor den Toren der Theosophie*. GA 95, Dornach 1964 1907 Munich *La théosophie du Rose-croix*. GA 99, Dornach 1962 1908 Hambourg *L'Évangile selon Jean*. GA 103, Dornach 1975 1908 Nuremberg *L'Apocalypse de Jean*. GA 104, Dornach 1962 1908 Stuttgart *L'univers, la Terre et l'homme*. GA 105, Dornach 1974 1908 Leipzig *Mythes et Mystères égyptiens*. GA 106, 1960 1909 Dusseldorf *Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique*. GA 110, Dornach 1972 1909 Cassel *L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres Évangiles*. GA 112, Dornach 1975 1909 Munich *L'Orient à la lumière de l'Occident*. GA 113, Dornach 1960 1909 Bâle *L'Évangile selon Luc*. GA 114, Dornach 1968 1910 Vienne *Macrocosme et microcosme*. GA 119, Dornach 1962 1910 Kristiania (Oslo) *La mission des âmes de quelques peuples*

Le 16 novembre 1912, j'entendis à Hambourg pour la première fois une conférence publique sur le thème : *le Christ au 20e siècle*. D'autres conférences suivirent : *Sur la vie après la mort* le 27 février 1913 à Heidelberg, *L'impulsion de Michael et le mystère du Golgotha* en mai 1913 à Stuttgart ; puis des conférences à Kassel, où j'ai pu avoir une conversation importante avec Rudolf Steiner. En été, je suivis le cycle de conférence sur *Les mystères du seuil* et les deux drames-mystères *Le gardien du seuil* et *L'éveil des âmes*, qui furent présentés à Munich⁴. La façon d'aborder l'évolution de l'âme, qui faisait apparaître une toute nouvelle dramatique, me laissa des impressions indélébiles.

Mais la guerre mondiale qui éclata pendant l'été 1914 m'arracha de ce cadre. Je fus envoyé comme lieutenant d'artillerie dans la Ve armée sur le front occidental, fis le siège de Longwy et participai à la marche sur Reims. Après la retraite stratégique de la Marne commença l'exténuante guerre des tranchées près de la forteresse de Verdun. Après avoir vu la mort de près sur le champ de bataille en raison d'une maladie, je fis un séjour à l'hôpital militaire en Forêt Noire puis je fus rappelé par mon employeur, les Affineries d'Allemagne du nord (Norddeutsche Affinerie) à Hambourg, dont le directeur avait été tué. Mais je fus bientôt rappelé comme officier d'instruction à Ludwigsburg. Au printemps 1916, je réussis à obtenir un congé en Suisse. Je profitai de l'occasion pour montrer le Goetheanum à ma fiancée.

Ce fut une expérience inoubliable d'admirer la construction, que j'avais vue en avril 1914 dans sa structure brute et qui en était maintenant à un stade avancé. Elle n'était plus seulement sous toit : les vingt-six colonnes étaient debout, et les chapiteaux et les architraves avaient été sculptés. À l'intérieur se dressaient les hauts échafaudage depuis lesquels on peignait les coupoles. Rudolf Steiner avait indiqué pour cela un fond de peinture particulier, qui était traité de manière souple et donnait un effet scintillant. On distinguait déjà les premiers motifs de la petite coupole, mais on ne se doutait pas que Rudolf Steiner allait laver presque tout et le repeindre, en demandant toujours l'accord de l'artiste concerné. Comme je l'ai entendu dire plus tard, il peignait sans croquis avec un énorme pinceau semblable à un balai et une éponge, en n'effaçant généralement que la surface nécessaire pour progresser dans son

dans ses rapports avec la mythologie germano-nordique. GA 121, Dornach 1962 1911 Munich Merveilles du monde, épreuves pour l'âme et manifestations de l'esprit. GA 129, Dornach 1960 1911 Karlsruhe De Jésus au Christ. GA 131, 1974 1912 Helsingfors Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature. GA 136, Dornach 1974 1912 Kristiania (Oslo) L'être humain à la lumière de l'occultisme, de la théosophie et de la philosophie. GA 137, 1973 1912 Cologne La Bhagavad Gita et les épîtres de Paul. GA 142, Dornach 1960 1913 La Haye Du développement occulte de l'homme. GA 145, Dornach 1976 1913 Kristiania Le cinquième Evangile, in : Extraits de la recherche dans l'akasha. GA 148, Dornach 1975 1913 Leipzig Le Christ et le monde spirituel. La nouvelle quête du Graal. GA 149, Dornach 1976 1914 Vienne L'être intérieur de l'homme et la vie entre la mort et une nouvelle naissance. GA 153, Dornach 1959 1914 Norrköping. Le Christ et l'âme humaine. Le sens de la vie. Morale théosophique. Anthroposophie und Christentum. GA 155, Dornach 1960.

4. (6) - Conférence du 16 novembre 1912, Hambourg (non publiée). – Conférence du 27 février 1913, Heidelberg (non publiée). – Conférence : Der Michael-Impuls und das Mysterium von Golgatha, in : Préfiguration du Mystère du Golgotha. GA 152, Dornach 1964. – Les mystères du seuil. GA 147, Dornach 1969. Quatre Drames-Mystères : La porte de l'initiation, L'épreuve de l'âme, Le gardien du seuil, L'éveil des âmes. GA 14, Dornach 1962.

travail. C'était la saison froide, si bien que l'on dut installer sur les hauts échafaudages un chauffage électrique pour permettre le travail laborieux, souvent au-dessus de la tête. On s'émerveillait de la sûreté et de l'infatigabilité avec laquelle cette peinture avançait. L'initié égyptien que la russe Margarita Volochine avait peint fut le seul motif qui ne fut pas effacé, parce qu'on ne pouvait pas l'atteindre du fait de son séjour en Russie.

C'était impressionnant de voir travailler les artistes de différentes nationalités qui restaient, sculpteurs et peintres, avec application et sérieux, alors qu'on entendait au-delà de la frontière le canon résonner depuis les Vosges. Dans la grande salle de la menuiserie, les travailleurs se regroupaient dans la soirée, entre les machines et les réserves de bois, quand Rudolf Steiner tenait ses conférences. Le bâtiment n'avait pas encore les habillages de toit de des avant-corps avec leurs vigoureuses gouttières. Celles-ci se sont avérées nécessaires plus tard pour protéger les surfaces bombées des intempéries.

De Ludwigsburg je renouai avec les amis anthroposophiques à Stuttgart et passais occasionnellement le soir dans la maison de la Branche, au Landhausstrasse 70, lorsque Rudolf Steiner y donnait une conférence. À ces occasions, il s'adressait toujours aux membres venus en uniforme. Il se renseignait au sujet de la situation sur le front. Il commençait ses conférences en invoquant les esprits protecteurs qui aidaient ceux qui étaient au combat et ceux qui étaient tombés. La salle de conférence de la Landhausstrasse était solennelle, en bois bleu mat, et décorée avec les sceaux des planètes. Il y avait au-dessous, pour les événements plus intimes, une deuxième salle dont la voûte était peinte de symboles des saisons, comme ceux du calendrier 1912-1913⁵, et soutenue par quatorze colonnes de pierre disposées en cercle. Elles étaient munies des chapiteaux que Rudolf Steiner avait déjà conçus en 1907 (elles se dressent maintenant dans le jardin du sanatorium Wiesneck à Fribourg).

L'été 1917, je fus nommé à une fonction publique dans ma ville natale de Stuttgart, ce qui me donna une plus grande liberté de mouvement. Elle relevait de la police militaire : je devais surveiller les conditions de vie des prisonniers de guerre dans l'industrie du Wurtemberg. Cela me permit de voir de nombreuses entreprises, de me faire une idée de leurs méthodes de production et des conditions sociales. Ma femme et moi avons déménagé à Stuttgart dans la maison de la famille Maier-Smits. Lory Maier-Smits avait reçu de Rudolf Steiner les premiers indications concernant le nouvel art du mouvement, l'eurythmie. Nous y participâmes des nuits durant aux discussions animées sur toutes les nouvelles conférences anthroposophiques, dont les comptes rendus arrivaient toujours rapidement de Dornach. À cette époque-là, on écrivait encore beaucoup à la main. On y rencontrait souvent des amis tels qu'Adolf Arenson avec sa femme, Carl Unger et sa femme, Emil Molt, originaire de Schwäbisch Gmünd, et sa femme. J'étais moi aussi né à Schwäbisch Gmünd (en 1889). Après

5. (7) - Le calendrier 1912/1913, Berlin 1912.

la mort prématurée de mon père, qui dirigeait une usine d'argenterie, nous avons déménagé, ma mère, mon frère aîné et moi, à Stuttgart. J'avais 6 ans.

À l'été 1917, nous reçûmes la nouvelle surprenante que Rudolf Steiner avait travaillé, à la demande du comte Otto von Lerchenfeld, sur de toutes nouvelles idées sociales. Elles avaient été résumées dans un mémorandum qui devait être présenté à de hautes positions gouvernementales (cf. annexe). Le secrétaire d'État allemand Kuhlmann entra en possession de ce texte, qu'il étudia en profondeur. Il s'agissait de montrer au gouvernement allemand une voie possible pour mettre fin à la guerre. En juillet 1917, on était plus ou moins favorable à la paix. Le pape avait lancé sa démarche pour la fin des hostilités, et l'Amérique n'était pas encore entrée en guerre. Mais le haut commandement allemand n'était disposé qu'à accorder de petites concessions, on voulait au mieux renoncer à la partie francophone de la Lorraine. Il aurait impérativement fallu mettre fin à la guerre en cette année 1917, parce qu'une victoire n'était plus envisageable. Rudolf Steiner, conscient qu'aucune paix ne serait possible sans une réorganisation fondamentale dans la structure de l'État allemand, développa l'idée d'une triarticulation de la société qui devait remplacer l'État unitaire national. Kuhlmann s'intéressa à ces propositions, mais pensa qu'alors Sa Majesté devrait se retirer. Il ne se doutait pas que l'empereur devait de toute façon abdiquer un an plus tard... Malgré tout, Rudolf Steiner fut reconnu comme champion de la culture allemande. On lui proposa de se charger d'un bureau de presse pour la défense des intérêts culturels allemands depuis Zurich, mais le plan se heurta à l'esprit étroit du Ministère de l'extérieur, car il n'était pas ressortissant de l'État allemand, mais Autrichien.



FIGURE 1 – Le premier Goetheanum 1919

Pendant ce temps, en Russie, la révolution de Kerensky avait éclaté et suscité de nouveaux espoirs au quartier général allemand. Celui-ci ordonna une guerre sous-marine totale, ce qui incita les États-Unis à entrer en guerre.

L'année 1917 est devenue un tournant tragique dans l'histoire allemande. Elle était dans un certain rapport spirituel avec l'année 1879, dans laquelle, d'après les connaissances de Rudolf Steiner, avait commencé une nouvelle époque de Michael. Dans cette situation, il n'y avait de la place que pour de grandes pensées.

En juillet 1917, Rudolf Steiner transmet un second mémorandum, adapté à la situation autrichienne, au comte Ludwig von Poltzer-Hoditz, pour tenter aussi de lancer un nouvel ordre social avec le gouvernement autrichien. En fait, le mémorandum arriva, par le frère du comte, qui était chef de cabinet à la cour de Vienne, entre les mains de l'empereur Charles. Celui-ci dut lire le mémorandum avec intérêt, mais il le fit déposer aux archives de l'État. Quand la révolution autrichienne prit une allure menaçante, Charles réclama le mémorandum pour l'étudier à nouveau, mais il était trop tard : le lendemain, l'empereur d'Autriche était déposé. Il lui avait manqué le courage de décider quelque chose au bon moment.

Avec le rejet ou du moins la non-prise en compte des mémorandums, le destin des puissances du centre suivit le cours tragique qui conduisit un an plus tard à la défaite complète des nations allemande et autrichienne et à la révolution. Ainsi arriva ce que Rudolf Steiner voulait empêcher : l'humiliation de l'âme du peuple allemand qui ne peut que désespérer d'elle-même et n'a pu se retrouver à ce jour.

Pour le mélange des peuples de l'Autriche-Hongrie avec les États autrichiens des Balkans, une articulation de la société en trois corps indépendants aurait été la seule solution possible pour une coopération politique. Au lieu de cela arriva le programme des quatorze points proclamé par Woodrow Wilson en janvier 1918, qui postulait le droit à l'auto-détermination des peuples et qui entraîna tant de malheurs sur toute la Terre⁶. Rudolf Steiner voyait en Wilson un maître d'école étranger au monde et le caricatura même, lui et sa femme, sous la forme de centaures dans la peinture de la petite couple du Goetheanum. Rudolf Steiner fit une première annonce publique de l'idée de triarticulation le 14 novembre 1917 à Zurich, dans la série de conférences Anthroposophie et sciences académiques⁷.

Un petit groupe d'amis, auquel participait notamment Carl Unger, donnait à l'époque des informations sur la situation militaire et politique du moment. Comme une réunion eut lieu vers la fin décembre 1917 avec Rudolf Steiner, celui-ci se dit profondément préoccupé par la situation des puissances du centre et évoqua déjà le risque de révolution. Il ajouta que, maintenant que les politiciens dirigeants étaient tous arrivés au point zéro, une personnalité aux idées démocratiques comme le prince Max de Bade pouvait encore apporter le salut, car il avait une chance d'être nommé chancelier dans la crise actuelle. Le prince avait des rapports tendus avec l'empereur Guillaume.

6. (8) - Cf. le drame d'Albert Steffens, *Friedenstragödie*. Dornach 1936.

7. (9) - Rudolf Steiner, *Anthroposophie und akademische Wissenschaften*, in : *Die Ergänzung heutiger Wissenschaft durch Anthroposophie*. GA 73, Dornach 1973.

Il avait fait le 14 décembre, devant la première Chambre badoise, un discours politique généreux, dans lequel sa volonté de conciliation était visible.



FIGURE 2 – A Stuttgart Cercle 1918

De gauche à droite, debout : Rudolf Maier, Carl Unger, Lory Maier-Smits, Alfred Maier-Smits, Hans Arenson, Albert Dibbern, Hans Kuhn, Adolf Arenson, Erwin Maier

Assis : Augusta Unger, Deborah Arenson, Ada Kühn, Inconnu, Gretel Kreuzhage

Pourquoi Rudolf Steiner mentionnait-il ces choses ? N'était-ce pas pour tenter de se mettre en relation avec ladite personnalité ? Je ne me souviens pas lui avoir demandé s'il avait un intérêt à une discussion avec le prince ; quoi qu'il en soit, la conversation enflammé en moi l'idée d'établir une telle relation. Sans en parler à personne et sans donner d'explication, je fis demander au prince, par l'intermédiaire de son secrétaire particulier, s'il voulait bien me recevoir. Il répondit positivement. Je me rendis donc le 7 janvier 1918 à Karlsruhe et me présentai au Palais dans un uniforme d'ordonnance correct. Je n'avais pas encore 29 ans, mais la responsabilité dont j'étais chargé me donnait du courage. C'était une tentative – dans le but de sauver l'Allemagne – pour attirer l'attention sur les personnes qui pouvaient montrer un moyen d'échapper au danger. Certes mon entreprise était un peu risquée, parce que les officiers ne sont pas autorisés à s'occuper de politique. Je fus donc heureux et encouragé de voir que le prince comprenait très bien ma démarche et s'avéra être un homme d'envergure très instruit, ayant ses sympathies libérales. Il exprima le désir de rencontrer Rudolf Steiner. Fin janvier 1918, M. et Mme Steiner rendirent visite au prince à Karlsruhe, à leur retour de Berlin. Ils lui donnèrent le mémorandum, puis le cycle sur la Mission des âmes des peuples⁸, que Rudolf Steiner avait, à son intention, corrigé de sa main et muni d'un avant-propos. Malheureusement, on n'en sait pas plus sur le contenu de

8. (5)1910 Kristiania (Oslo) La mission des âmes de quelques peuples dans ses rapports avec la mythologie germano-nordique. GA 121, Dornach 1962

la conversation. Mais elle dut laisser quelque impression, car le prince rendit visite encore une fois à Rudolf Steiner à la Motzstrasse 17 à Berlin avant sa nomination à la Chancellerie. En quittant l'appartement, il serra la main de la gouvernante qui l'accompagnait, Anna Samweber, et la félicita de pouvoir être utile à un homme si important.

Lorsque le prince, le 3 octobre, prit le poste de chancelier d'Empire, le haut-commandement de l'armée avait déjà, le 28 septembre, demandé un cessez-le-feu au gouvernement, parce qu'il avait beaucoup de mal à tenir le front. L'image que donnent aujourd'hui les événements turbulents de ce mois d'octobre 1918 est très confuse, avec un va-et-vient perpétuel entre les généraux, le gouvernement et l'empereur, ainsi que l'opposition socialiste. Pour prévenir les troubles déjà naissants dans le pays, il fallait satisfaire l'exigence du peuple quant à l'abdication de l'empereur et au renoncement du prince héritier. Mais l'empereur s'y refusa et annonça son intention de se mettre à la tête d'un nouveau groupe de l'armée pour mettre de l'ordre dans le pays. Ludendorff, de son côté, se livra à de telles intrigues que le chancelier dut le congédier.

img



FIGURE 3 – Prince Max von Baden

Le président américain Woodrow Wilson exigea comme prix de l'armistice la reconnaissance de son programme en quatorze points. Il avait constamment dirigé ses attaques contre le système autocratique qui régnait alors en Allemagne et ses dirigeants militaires. Un futur gouvernement populaire parlementaire devait fournir

la preuve que l'ancien système serait définitivement aboli. Seule la triarticulation de l'organisme social aurait amené un véritable tournant : le membre du droit devait être fondé sur une base démocratique, tandis que la vie culturelle et la vie économique devaient se déployer de manière totalement apolitique. D'après les déclarations de Rudolf Steiner, il fallait désormais que le nouveau chancelier, avant le début de cette révolution qui s'annonçait, trouve le mot correct dès son discours inaugural, autrement dit qu'il ait le courage de proclamer immédiatement au peuple allemand l'idée de la triarticulation pour donner la preuve d'une réorientation profonde et montrer qu'il était disposé à faire la paix.

Rudolf Steiner, lorsqu'il prit le journal en main, était très curieux de connaître le contenu du discours inaugural. Mais il n'y trouva rien qui aurait pu même faire allusion à une telle direction ! Je ne vis jamais Rudolf Steiner aussi secoué que par cette déception, qui préfigurait pour lui le déclin et la souffrance du peuple allemand. Une fois de plus son aide avait été rejetée, pas par mauvaise volonté, mais par méconnaissance de la situation réelle. On apprit par la suite que le chancelier avait préparé un autre discours – pas plus révolutionnaire – que celui que le Cabinet lui avait refusé et qu'il avait remplacé par celui qui avait été fait. Le prince s'en était encore beaucoup trop tenu aux usages parlementaires et n'avait pas compris qu'il en serait arrivé à l'acte du moment, qu'il avait maintenant raté⁹. Le destin suivit alors son cours. La révolution éclata. Le prince Max obtint encore l'abdication de l'empereur Guillaume et sa fuite en exil vers la Hollande. Puis il transmit sa chancellerie au dirigeant socialiste Ebert, mais Scheidemann précéda les événements et proclama la République de sa propre autorité, en tant porte-parole du peuple, depuis le balcon du palais de Berlin. C'était le 9 novembre 1918.¹⁰

9. (10) - Par la suite, le prince Max fut actif dans le domaine pédagogique, fonda l'institut pédagogique du Schloss Salem. Son directeur, Kurt Hahn, en fit un établissement renommé. Parallèle intéressant si l'on pense aux créations d'écoles lancées par Rudolf Steiner. Mais celles-ci étaient considérées comme des « écoles unitaires » (Einheitsschulen), tandis que l'institut de Salem resta une Standesschule (FG : école d'état social au sens des anciens états d'avant la révolution française - clergé, noblesse, tiers-état - ou de classe dans la terminologie marxiste).

10. (11) - E. Eick, *Geschichte der Weimarer Republik* (Histoire de la république de Weimar). Erlenbach-Zurich 1959.

II. La Révolution et l'appel « Au peuple allemand et au monde de la culture »

Comme indiqué, Rudolf Steiner participa activement aux événements de son temps et en particulier à la position spirituelle des cercles qui détenaient le pouvoir en Europe centrale. L'œuvre de sa vie avait essentiellement été consacrée à la signification et au maintien de la culture de l'Europe centrale depuis son apogée, l'œuvre des grands esprits à l'époque de Goethe. Maintenant que cette culture était en grand danger en raison du chaos de la guerre et de ses conséquences, il se sentait appelé à identifier les moyens de contrecarrer le naufrage. Il savait depuis longtemps que l'effondrement militaire allait provoquer un chaos dont seule une réforme totale de la structure sociale pouvait venir à bout. Le temps des petites mesures était terminé si on ne voulait pas abandonner le terrain aux puissances adverses, qui éteindraient complètement les impulsions spirituelles de l'Europe centrale.

Après la déception, un an plus tôt, des espoirs placés dans des personnalités dirigeantes de l'Empire allemand, il ne restait plus qu'à s'adresser directement au public. C'est en tout cas ainsi que l'on vit les conférences que Rudolf Steiner reprit à l'automne 1918, même si l'initiative ne vint pas directement de lui. Il donna les bases permettant de juger l'évolution historique et sociale, et se comporta de telle sorte qu'on pressentait en lui la conscience personnifiée de l'Europe centrale. Il n'était plus venu à Stuttgart depuis février 1918 et donna en octobre à Dornach et Zurich les conférences importantes sur les *symptômes dans l'histoire*¹ en lien avec la révolution française et la révolution russe. Le 9 novembre, le jour où éclata la révolution en Allemagne, il commença un cycle continu de conférences, qui furent publiées sous le titre *Bases du développement historique pour la formation d'un jugement social*², dans lequel, en partant des événements du moment, il traita des rapports sociaux, jusqu'à amener, le 24 novembre, l'idée de la triarticulation de l'organisme social et à la développer. Il souligna qu'il l'avait reçue d'au-delà du seuil. Auparavant, le 16 novembre, il avait également abordé la question de savoir si l'Allemagne était la seule responsable de la guerre, comme le prétendaient les puissances de l'Entente, car il avait appris du général von Moltke, pendant sa maladie, comment les événements qui avaient abouti au déclenchement de la guerre s'étaient déroulés de manière tragique à

1. (12) - Rudolf Steiner, *Symptômes dans l'histoire*. GA 185, Dornach 1962.

2. (13)

Berlin. Rudolf Steiner était en conséquence bien placé pour réfuter l'unique culpabilité allemande.

Ces conférences de novembre frappèrent comme la foudre les amis à Stuttgart, qui en avaient eu très vite connaissance. Elles allumèrent dans un petit cercle, auquel appartenait aussi Roman Boos, de Zurich, la volonté de se mettre à la disposition de Rudolf Steiner pour diffuser ses idées. Quel sens pouvait-il y avoir à poursuivre son travail habituel face à de telles propositions, qui pouvaient être comprises par les hommes effrayés par la révolution et prêts à s'en saisir comme d'une bouée de sauvetage ! A cette époque, j'abandonnai moi aussi un poste plein d'espoir par lequel j'entamais une vie très intéressante, mais aussi difficile. Rudolf Steiner n'avait-il pas insisté sur le fait que la signification de la triarticulation était accessible à la saine raison humaine, bien qu'elle ait été puisée dans les secrets d'au-delà du seuil ? Cette idée était immédiatement évidente pour ceux qui portaient en soi une forte impulsion à la liberté et à qui la domination de l'État dans presque tous les domaines de la vie semblait intolérable. Certes, il manquait encore souvent une compréhension plus profonde de la nouvelle idée sociale, mais on faisait confiance au jugement de grande qualité de Rudolf Steiner.

Les cercles militaires avaient trop longtemps compté avec un succès par les armes et la menace de la révolution leur venait à peine à l'esprit. La soi-disant « légende du coup de poignard dans le dos » ne fut inventée que plus tard, après la défaite de « l'invincible armée » sous les coups des révoltés de la patrie. On n'avait aucune idée de ce qui allait arriver. Quand, en 1918, j'auditionnai le commandant de Stuttgart, le général von Tognarelli, pour attirer son attention sur le danger d'une révolution, il fut complètement désorienté et me réclama des preuves écrites.

Déroulement de la révolution dans le Wurtemberg

Ce 9 novembre, lorsque les masses populaires déferlèrent dans les rues de Stuttgart, comme beaucoup, je retirai l'uniforme et me mêlai à la foule, recherchant en quoi je pouvais être utile. C'est ce que Rudolf Steiner nous avait conseillé. La révolution avait été déclenchée par des éléments radicaux qui, sur le modèle russe, se disaient « conseils de soldats et de travailleurs ». Les révoltes commencèrent par la Marine. Mais elles se propagèrent comme une traînée de poudre sur toute l'Allemagne et débordèrent sur les soi-disant spartakistes, tandis que la social-démocratie modérée – quasiment non préparée – était entraînée par la vague. A Stuttgart, la plus grande excitation fut causée par le fait que quelques travailleurs radicaux des chantiers automobiles Daimler, qui jouissaient d'un respect particulier du syndicat des travailleurs de Stuttgart, avaient été emprisonnés. Le 9 novembre, la République fut proclamée sur la place du château (Schlossplatz) de Stuttgart. On déposa assez brutalement le roi, généralement aimé, après des rassemblements de masse orageux, et un gouvernement provisoire wurtembergeois se forma avec le Premier ministre Wilhelm Blos, un

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

ancien fonctionnaire de parti et syndicaliste expérimenté, mais doctrinaire. Les masses affluaient dans les rues avec des cris sauvages et agitaient des drapeaux rouges, mais le début se déroula sans aucune effusion de sang. Très vite les soldats refluant des frontières s'y joignirent, parce que, depuis l'armistice du 11 novembre, beaucoup de troupes n'étaient plus tenues. Certes de nombreuses formations rentrèrent correctement dans leurs casernes, pour déposer armes et munitions, mais on ne put les retenir longtemps de revoir leurs proches. On peut imaginer le désordre qui envahit les rues et les difficultés que l'on eut pour ramener l'ordre dans ces masses.



FIGURE 1 – Le ministère du Gouvernement révolutionnaire provisoire du Württemberg

De gauche à droite : Baumann (alimentation) - Dr Lindemann (travail) - Bloß (Premier ministre) - Kiene (Justice) - Haymann (culture) - Liesching (Finances) - Crispian (Affaires intérieures) - Schreiner (Guerre)

Il ne fallut pas longtemps pour que Emil Molt, fabricant respecté, prît des contacts avec les nouveaux politiciens. Il se mit à disposition de Lindemann, le ministre de l'économie, et reçut un poste au ministère du Travail, où il fut énergiquement soutenu par son secrétaire particulier Otto Wagner. Un sergent, Ulrich Fischer, me demanda de l'aider au ministère de la guerre du Wurtemberg. Lorsqu'au bout de huit jours, Schreiner, premier ministre de la guerre, dut être remplacé, ce titre revint à Fischer. Je m'installai ainsi au ministère de la guerre, où je pouvais calmer un certain nombre de vagues et servir de médiateur envers les généraux et officiers supérieurs qui y étaient employés. Fischer n'était pas souvent à son poste. J'avais rapidement repris l'uniforme bleu de la paix, mais je ne fus jamais gêné par la perte des épaulettes, parce que j'avais suffisamment de papiers d'identité et connaissais les mots de passe. Je fus ainsi amené deux fois aux sessions du Conseil des ministres ; en effet, je m'étais prononcé pour le rapatriement rapide des nombreux prisonniers de guerre français qui, désormais libres, déambulaient dans la ville, mais pas à l'avantage de la population. De nombreux convois de camions durent partir vers Strasbourg pour sauver les stocks alimentaires qui pouvaient être sauvés avant la remise de la ville à la France, qui ne devait pas tarder. Une nuit, j'utilisai ces camions vides pour ramener de nombreux Français dans leur pays. Ils me remercièrent vigoureusement, ma femme et moi.

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

Emil Molt, avec son expérience de l'économie et sa nature joviale, et aussi grâce à une distribution généreuse de cigarettes, obtint à l'époque beaucoup de choses. Une fois, il trouva que mon ministre de la guerre n'avait pas, dans sa tenue de campagne, une allure digne de son rang. Il lui fit passer par mon intermédiaire une jaquette de sa garde-robe et le photographia au moment où il montait dans une limousine royale. En même temps, par ancienne fidélité, il envoya au roi au château de Bebenhausen, pour Noël, un gros paquet des meilleures cigarettes. Il le remercia en lui accordant le titre de conseiller au commerce.

Molt et moi n'avions jamais été politiquement actifs auparavant et restions, alors aussi, des outsiders politiques. Nos activités venaient simplement d'une volonté d'aider qui était toutefois fortement impulsée par ce qu'on entendait de Dornach. Emil Molt avait eu la chance d'entendre la conférence Rudolf Steiner du 9 novembre 1918³ à Dornach, où traita avec insistance des besoins du moment. De telles paroles embrasèrent son âme à l'enthousiasme facile. Il rapporté toutes ces nouveautés à Stuttgart dans le petit cercle qui se réunissait désormais régulièrement le soir dans son appartement pour parler des événements de la journée et de discuter de l'attitude à adopter pour la suite.

Carl Unger était lui aussi allé récemment à Dornach pour écouter ces conférences très actuelles de Rudolf Steiner. A Zurich, il s'était retrouvé par hasard – comme on dit – le 7 novembre avec Emil Molt et lui avait présenté son idée de banque fiduciaire de l'industrie. Unger se montra non seulement compréhensif, mais aussi pleinement disposé à faire son possible pour y contribuer. Étant donné que Molt, comme indiqué plus haut, avait planté sa tente au Ministère de l'économie et avait de bonnes relations avec Lindemann, le ministre de l'économie, et Liesching, le ministre des finances, il en reçut une certaine compréhension et les engagements correspondants. Le plan échoua quand même du fait de l'incapacité des banques et de quelques industriels à se représenter autre chose que des transactions financières normales. L'intention était de créer une organisation d'entraide des entreprises industrielles, avec un caractère associatif, qui aurait pu amener l'ensemble du comportement économique wurtembergeois sur des voies sociales. Carl Unger, qui était ingénieur et propriétaire d'une usine de machines-outils de précision, mais aussi membre du conseil de la Société anthroposophique à Stuttgart, raconte :

« En septembre 1918, je pris connaissance de certains faits qui concernaient non seulement l'effondrement inévitable du front occidental allemand, mais aussi du front social intérieur. Les postes décisionnels, jusqu'aux autorités civiles, n'avaient aucun conseil à donner et restaient léthargiques vis-à-vis des mouvements révolutionnaires. C'est à ce moment-là que j'écoutai les conférences que Rudolf Steiner donna au Goetheanum entre la fin octobre et le 6 novembre 1918. Il y arrachait impitoyablement

3. (13) - Rudolf Steiner, Les faits historiques, bases du jugement social. GA 185a, Dornach 1963

les enveloppes du corps social ensanglanté et dénonçait d'un ton acerbe les échecs du monde bourgeois dans les domaines de l'esprit, de la politique et de l'économie.

En particulier, l'homme d'affaire actif devait comprendre que le temps des discussions était définitivement terminé et que l'action directe était à l'ordre du jour. L'objectif était clair, les idées mûres pour la réalisation, le point d'attaque était n'importe quelle opportunité qui se présentait. Il fallait immédiatement saisir la première avec la puissance d'impulsion des idées et l'imagination morale.

Je me souviens très bien d'une conversation privée avec un industriel connu, qui était familier des exigences de Rudolf Steiner. La discussion eut lieu la nuit du 7 novembre à Zurich ; elle fut provoquée par les conférences de Rudolf Steiner au Goetheanum mentionnées. La question était de savoir comment des industriels pourraient, par une décision libre, placer leurs entreprises entre le capital et le travail de manière à mettre sur les rails une transition vers l'organisme social triarticulé qui viendrait du côté de l'économie⁴ ».

On parlait beaucoup des tendances à la socialisation de l'économie, mais il manquait de tous côtés des représentations concrètes. On répétait les phrases habituelles des partis comme « transfert des exploitations dans le bien commun », etc. On constitua une Commission de socialisation, à laquelle Emil Molt fut appelé à participer. Il s'était souvent acquis une bonne réputation. De plus, il fut officiellement chargé de rechercher en Suisse les transactions d'achat et de vente d'une certaine importance, ce qu'il réussit avec prévoyance et prudence. Ces voyages lui donnèrent l'occasion bienvenue d'assister à la conférence du 24 novembre à Dornach, où Rudolf Steiner exposa en détail l'idée de triarticulation sociale. Molt, devenu clairaudient, remarqua même que Rudolf Steiner parla de la nécessité de renouveler le système scolaire. Dans une entrevue ultérieure, Rudolf Steiner lui donna des lignes directrices pour une socialisation par étapes des principaux secteurs économiques ayant un intérêt public, ce pour quoi il fallait faire appel à l'idée d'association (voir annexe). Armés d'idées mieux fondées, Molt et Unger⁵ rendirent visite le 2 décembre 1918 au Ministre président württembergeois Wilhelm Blos ; à cette occasion, Molt lui exposa probablement ces principes d'une socialisation raisonnable qui préservait en outre l'initiative de la libre entreprise. Molt raconte dans ses mémoires que Blos écouta avec intérêt au début, mais émit immédiatement son préjugé quand il entendit le nom de Rudolf Steiner.

Molt eut plus de succès au début dans la Commission de socialisation dans le cercle des entrepreneurs, qui craignaient des interventions étatiques violentes tout en souhaitant conserver leur indépendance. Dans ce cercle, qui était dirigé par un secrétaire syndical (Eggert), Molt suscita un intérêt général, parce qu'il était le seul qui pouvait opposer

4. (14) - Roman Boos, In memoriam Carl Unger. Dornach 1929.

5. (15) - Dans les Mémoires de Molt, je suis mentionné en tant que « troisième personne », mais je n'étais pas présent (Emil Molt, Entwurf meiner Lebensbeschreibung (Esquisse de ma description de vie). Stuttgart 1972)

des idées constructives concrètes aux visées du gouvernement. Nous reviendrons plus loin sur les efforts destinés à améliorer la compréhension des entrepreneurs. Mais à ce moment-là, les événements se bouscullaient et ne permettaient pas de prendre d'autres décisions.

Les deux ministres *indépendants* (USPD), Crispian et Fischer, cherchant perpétuellement à contrecarrer les mesures gouvernementales cosignées par eux, notre travail au ministère devenait de plus en plus difficile. Lorsque, le 9 janvier 1919, les *indépendants* essayèrent de prendre par surprise les ministres *modérés* avec l'aide des spartakistes, le reste du gouvernement fut contraint de fuir au milieu de la nuit dans la tour de la gare de Stuttgart nouvellement construite. Il y fut défendu par un corps franc dirigé par le lieutenant de réserve Hahn. Auparavant, le gouvernement n'était soutenu par aucun moyen de pouvoir. Lorsque les éléments radicaux occupèrent une rédaction de journal, le gouvernement devint soudainement énergique et fit réprimer la révolte dans le sang. Ce tournant me sembla hautement répréhensible. Je me rendis à la tour, qui était hérissée de mitrailleuses, et proposai ma médiation au ministre président Wilhelm Blos. Ces messieurs, assis autour d'une table ronde au dernier étage, parlaient avec application à leurs verres de vin afin de se calmer. Il était trop tard. Il y avait déjà eu des morts et des blessés. Le putsch avait pour objectif d'empêcher les élections prévues au Landtag, parce que les travailleurs s'étaient sentis trahis à propos des fruits de la révolution.

Selon ses indications, Emil Molt fut aussi auditionné dans la tour, sans doute pour négocier avec Baumann, le ministre de l'Alimentation, à propos des marchés des denrées alimentaires en provenance de Suisse. Les élections parlementaires de l'État wurtembergeois eurent lieu le 12 janvier 1919, malgré la tentative de coup d'État, avec pour résultat que le ministre radical fut obligé de démissionner et qu'un gouvernement de coalition réunit des socialistes modérés et quelques bourgeois.

De par la situation qui en résulta, pour l'heure consolidée, notre présence aux postes wurtembergeois devint inutile ; négocier avec les chefs de parti s'était révélé inutile, quand bien même ceux-ci étaient divisés et nullement fixés. La majorité du gouvernement Blos représentait petitement le point de vue marxiste et n'était pas ouvert à des idées progressistes. Pour moi, l'important était désormais, au sens des conseils de Rudolf Steiner, d'éviter à tout prix l'effusion de sang et, en même temps, d'amener les courants radicaux et modérés de la révolution à une coopération intelligente, à partir de laquelle une réorganisation de la vie publique aurait été possible.

Emil Molt, avec le même objectif, s'était attelé aux tâches purement économiques désignées habituellement par l'expression de « politique sociale », et, comme mentionné, s'était tourné avec beaucoup d'énergie et de conviction vers la Commission de socialisation, où on admira les riches idées qu'il proposait, de sorte que les journaux

intéressés en parlèrent. Mais dès que se dessina le risque d'une radicalisation de la révolution, l'intérêt des entrepreneurs pour les changements sociaux se paralysa. Alors qu'auparavant ils se montraient compréhensifs vis-à-vis des droits de participation des conseils de travailleurs et des conseils sociaux, et même pour la neutralisation du capital d'entreprise, leur point de vue d'entrepreneur reprit rapidement le dessus. Il était encore moins possible de négocier sur des questions de principe avec les conseils d'ouvriers et de soldats. Ceux-ci se sentaient très importants et essayèrent d'étendre leur influence, qui consistait principalement à contrôler des domaines de plus en plus larges. Ce n'est que début mai, quand la loi sur les conseils d'entreprise fut adoptée, que ces gens apprirent quelles tâches leur avaient effectivement été transférées, du moins jusqu'à ce qu'on puisse les faire disparaître totalement de la scène.

Le Conseil des travailleurs intellectuels⁶, qui dans ces débuts était à peine entré en jeu, était encore moins actif. Que faire maintenant ? Il ne restait plus qu'à se tourner vers Rudolf Steiner et lui demander conseil. Roman Boos rédigea un certain nombre de principes que nous voulions présenter à Rudolf Steiner dès que l'occasion s'en présenterait. Ce fut bientôt le cas, grâce aux tâches que le gouvernement avait confiées à Molt et que celui-ci devait exécuter en Suisse. Je me rendis donc avec Molt et Boos, le 23 janvier – juste à la date à laquelle fut inaugurée la première Assemblée de l'État du Württemberg – à Zurich, où Molt put rapidement s'acquitter de ses tâches. Le samedi 25 janvier, nous fîmes une première fois reçus par Rudolf Steiner à Dornach, plus exactement dans l'atelier où se tenait la statue du Représentant de l'humanité encore inachevée. Dans la conversation qui se poursuivit le 27 janvier, Rudolf Steiner développa encore une fois toute la triarticulation et, en réponse à nos questions, s'attarda sur des détails concrets. C'est à Roman Boos, qui avait une formation en économie, que revint le mérite d'avoir permis de clarifier beaucoup de choses qui auparavant semblaient étranges. Comme il possédait en outre une bonne mémoire et une intelligence vive, il notait par écrit le contenu des discussions aussitôt après ; il prenait aussi des notes sténographiques pendant les réunions. Il publia par la suite ces comptes rendus importants des conversations, que l'on peut considérer comme fiables⁷.

Roman Boos était en fait juriste de son état, mais très touché par les problèmes de l'idéalisme allemand. Pendant des années, il s'occupa de questions de science des entreprises et de conventions collectives. Il lutta en particulier pour clarifier le statut juridique des travailleurs vis-à-vis du patronat. Après des efforts intenses, usants, et après des demandes de précisions répétées auprès de Rudolf Steiner, qu'il avait connu à l'automne 1912, il rassembla ses pensées dans une œuvre aux vastes perspectives

6. lit. "spirituels" (FG)

7. (16) - Cf. Sozialwissenschaftliche Texte als Studienmaterial (Textes de science sociale comme matériel d'étude - FG), 1961, et Emil Molt, Entwurf meiner Lebensbeschreibung (Esquisse de ma description de vie - FG). Stuttgart 1972.

sur le contrat collectif de travail⁸. Il appréciait tout particulièrement la pensée claire de Carl Unger. Boos venait d'avoir 30 ans (en 1919), à peu près le même âge que moi.

Emil Molt, né en 1876, avait donc 13 ans de plus que nous. Il avait une grande expérience de la vie, des opportunités externes et la plupart des relations dans le Wurtemberg. C'était un bon souabe, comme moi, mais j'étais déjà un peu sorti de mon pays natal parce que j'ai été de nombreuses années actif dans le commerce outre-mer en Angleterre, en Hollande et à Hambourg. Mon attitude sociale de base, je la devais moins aux cours du soir d'économie que j'avais suivis à Hambourg ou à l'étude des réformateurs sociaux historiques, qu'à un amour général de l'être humain apporté de l'enfance, et peut-être aussi un peu à mon ascendance paternelle autrichienne. Bien que fils d'un fabricant, je ne connaissais pas les différences de classe. Je trouvais aussi hautement contestable l'émancipation de l'argent par rapport à la circulation des marchandises et absolument antichrétiennes les pratiques commerciales égoïstes. Le fait que les cercles dirigeants pouvaient impliquer leur peuple dans des guerres et trouver justifiés ces grands sacrifices sanglants pour satisfaire leurs objectifs économiques et politiques m'occasionnait une grande souffrance ; j'avais en effet pu me rendre compte dans la guerre comment des foules se sacrifiaient sans que leur âme y participe. Je réfléchissais à des moyens qui permettraient de parvenir à des rapports plus sains. Rudolf Steiner montrait les chemins dans ce sens ; si ce n'était pas aujourd'hui, ce serait pour l'avenir. Quelles souffrances auraient été épargnées aux hommes si le message, issu d'autres mondes, n'avait pas été rejeté ! Aucun d'eux n'avait vu d'avance la ruine de ce siècle, sauf lui, à qui nous ne pouvions rendre visite que quelques jours.

À Dornach, Rudolf Steiner nous expliqua que, sur le plan social, rien ne pourrait se produire de fécond si les idées naissaient seulement de l'intellect pur ; autrement dit, si c'était une construction résultant de la détresse du peuple qui ne parvenait pas jusqu'aux lois fondamentales de la vie sociale. Comme nous réfléchissions à ce qu'on pouvait faire d'autre, nous eûmes l'idée d'un appel, mais d'un appel qui devait être formulé de façon à ne pas être un enseignement, mais à faire parler les faits d'eux-mêmes. Nous discutâmes alors des liens entre la catastrophe de la guerre et les tâches de la vie de l'esprit de l'Europe centrale, et passâmes en revue de nombreux domaines d'un futur ordre de la société : la question des travailleurs et l'indemnisation pour la contestation de la subsistance, qui ne pouvait pas provenir du travail fourni par l'individu, mais devait découler du contexte économique global ; la naissance de la valeur et du prix, l'utilisation du sol et la création d'associations comme base d'un corps économique unitaire, tous ces problèmes nous semblaient de plus en plus clairs.

8. (17) - Roman Boos, *Der Gesamtarbeitsvertrag. Nach schweizerischem Recht. Deutsche Geistesformen deutschen Arbeitslebens* (Le contrat de travail d'ensemble. D'après le droit suisse. Forme d'esprit allemandes vie du travail allemand) - (FG) Munich 1916.



FIGURE 2 – Hans Kühn 1919

Quand nous traitâmes de la vie libre de l'esprit et de son financement, nous entendîmes parler d'imposer les dépenses et d'indemnité de la production intellectuelle par ceux qui en bénéficient ou s'en servent. Une école ou une université, par exemple, ne pouvait être financée ni par l'État, ni par l'industrie, ni par une organisation fiduciaire, mais toujours, depuis le bas, par les écoliers et les étudiants, de façon à donner une base économique aux enseignants. En cas de manque de moyens, d'autres institutions devraient intervenir afin de donner les bourses nécessaires ; d'un point de vue comptable, c'était l'individu qui devait payer. A cette occasion, Steiner dit aussi qu'on devait créer des écoles libres tant qu'on disposerait encore des moyens nécessaires. C'étaient des indications sur l'inflation imminente, par laquelle la plupart des gens en Allemagne virent leurs fortunes s'évanouir. La chose la plus importante était provisoirement de promouvoir la paix sociale dans les entreprises par la participation idéale des travailleurs aux conditions de production, au devenir d'un produit depuis les matières premières jusqu'à la consommation en passant par la distribution. Il fallait accorder la plus grande valeur à l'élévation du niveau intellectuel⁹ des travailleurs afin qu'en résulte une coopération salutaire et qu'un organisme économique global puisse naître.

Ces pensées nous firent une impression profonde, surtout à Emil Molt, qui s'était toujours considéré comme le père de son entreprise. En attendant , il chargea Herbert

9. lit. "spirituel" (FG)

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

Hahn de diriger les cours de formation des travailleurs dans son usine. Hahn, originaire de la Baltique, était bien versé dans de nombreuses langues orientales et occidentales. Mais l'idée de fonder une école travaillait Molt et conduisit étonnamment vite, après que Rudolf Steiner eut promis son aide d'un point de vue pédagogique, à la décision de fonder une école élémentaire pour les enfants des ouvriers de son usine.

Mentionnons encore ici une idée qui nous fit grande impression : la triarticulation sociale n'était pas développée à partir de la triarticulation de l'être humain, mais mise en rapport avec elle parce que, s'il veut pouvoir se développer sainement, un corps collectif ne peut pas contredire les dispositions humaines.

Pour répondre à certaines questions précises à propos desquelles nous exprimions des préoccupations, Rudolf Steiner nous rassurait en disant qu'on pouvait avoir confiance en un tel développement, parce qu'il voyait concrètement tout le corps social triarticulé devant lui. Il s'agissait pour l'instant surtout de préserver l'Europe centrale d'une bolchevisation ; ce serait le pire qui pourrait menacer l'esprit allemand. Il jugeait très positive la possibilité de comprendre la triarticulation si l'on saisissait l'opportunité du moment pour oser une tentative. Si l'on voulait faire quelque chose, il fallait que ce soit quelque chose de correct. Il était prêt à rédiger un appel et à nous remettre le texte quelques jours plus tard. Nous, petits instruments dans cette grande entreprise, n'étions aucunement conscients de la difficulté de cette tâche. Notre confiance dans la sagesse de l'enseignant était si grande que nous pensions devoir le servir. Nous n'avions pas suffisamment compris que s'il était bien le maître, tout cela avait été remis à ceux qui en prenaient la pleine responsabilité de l'amener dans le monde.

Le 2 février 1919, nous reçûmes¹⁰ de Rudolf Steiner le texte de l'appel qu'il avait rédigé et intitulé *Au peuple allemand et au monde de la culture*. Son texte marquant, écrit dans un style classique, commence par les phrases suivantes : « Le peuple allemand croyait certainement son empire vieux d'un demi-siècle érigé pour des temps illimités. En août 1914, il pensa que la catastrophe guerrière devant laquelle il se voyait placé serait une occasion de démontrer au monde entier que cet empire était invincible. Aujourd'hui, il n'en contemple plus que les ruines. Une telle expérience nécessite une prise de conscience. Car cette expérience a prouvé que les idées ayant cours depuis un demi-siècle et principalement celles qui ont dominé pendant les années de guerre étaient l'expression d'une tragique erreur. »

Rudolf Steiner explique ensuite pourquoi l'Empire, sous la forme d'un État-nation avec une armée forte et une marine de plus en plus forte, ne répondait plus aux exigences du temps. Cela devait se payer amèrement, parce que les nations environnantes ressentirent comme une provocation l'avènement d'un État unitaire sans nouveaux

10. (18) - C'est à cette date que se réfère la mention de notre délégation dans la conférence du 15 février 1919, in : *Die soziale Frage als Bewusstseinsfrage (La question sociale comme question de conscience - FG)*. Dornach 1957.

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

objectifs sociaux. Le texte de cet appel paraît aujourd'hui encore si important qu'il est reproduit dans son intégralité en annexe. Quelle sagesse imprégnait cette formulation dont deux pages sont aussi publiées ici avec l'écriture originale de Rudolf Steiner (facsimilé). Ce fut un grand acte que l'on considérera plus tard avec admiration.

Lors de notre consultation, nous soulignâmes que cet appel devait être soutenu par un certain nombre de signatures de personnalités éminentes. Il fut très intéressant de voir les indications que nous donna Rudolf Steiner sur les signatures qu'il se représentait, ainsi que sa répartition des hommes qui devraient soutenir l'appel. Il fallait envoyer quelques amis de confiance dans des villes importantes pour rechercher certaines personnalités. Ainsi, par exemple, Emil Leinhas rapporte, dans son livre *Sur le travail avec Rudolf Steiner*¹¹, qu'un jour, M. Offermann arriva à Berlin après avoir reçu un télégramme et apporta le texte de l'appel avec la tâche qui lui avait été attribuée. M. Boos fut chargé d'un certain nombre de villes universitaires allemandes, en commençant par Heidelberg, où il rendit sans aucun doute visite à Max Weber, pour finir plus haut, à Dantzig et Königsberg. Il avait des relations humaines et épistolaires avec quelques professeurs, dont certains étaient ses enseignants. Emil Molt travailla depuis Stuttgart. Steiner me proposa certaines personnes en Suisse, dont on ne savait parfois ni le nom, ni l'adresse.

Rudolf Steiner dit par exemple : il y avait dans le temps, chez Krupp à Essen, un directeur qui ne voulait plus avoir la responsabilité de produire du matériel de guerre ; il a quitté l'usine pour s'installer à l'étranger. Ou : un officier ayant suscité le mécontentement de l'empereur dut quitter son service ; cherchez-le. Avec quelques difficultés, je réussis finalement à trouver toutes les personnalités et adresses qui m'avaient été attribuées. Le premier était le M. Mühlon , qui vivait au château de Gümligen près de Berne puis plus tard dans le château de Gottlieben sur le lac de Constance, où Jean Hus avait été emprisonné avant sa mort sur le bûcher. Le deuxième était un capitaine, Hartwig Schubart, qui habitait à Salenstein, dans le canton de Thurgovie. Je devais ensuite rendre visite au professeur Eugen Huber, l'auteur du Code civil suisse, puis à l'écrivain Rudolf von Tavel et au peintre Ernst Kreidolf, qui devint membre par la suite, ainsi qu'à d'autres personnalités. Tous signèrent l'appel à l'exception de Eugen Huber, qui était très intéressé, mais dit qu'il ne pouvait quand même pas se le permettre. Rudolf von Tavel regretta plus tard d'avoir signé et eut des paroles inamicales envers Rudolf Steiner. Sa sœur, par contre, devint membre de la Société anthroposophique.

En très peu de temps, plus de 250 signatures furent réunies, avec des noms connus d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, de sorte que l'appel put être publié dans un certain nombre de grands journaux en Allemagne et en-dehors. Nous n'étions pas vraiment ivres d'enthousiasme, mais nous nous attendions à un écho plus fort que ce qu'il fut. Avec l'expérience de ces derniers mois, nous ne comptions évidemment pas

11. (19) - Emil Leinhas, *Aus der Arbeit mit Rudolf Steiner* (Du travail avec R. Steiner - FG). Bâle 1950.

sur les cercles dirigeants, mais il restait dans la bourgeoisie suffisamment d'ancienne tradition démocratique des années 1848. La tendance à nationaliser d'importantes entreprises menaçait toujours, ce qui n'était aucunement bienvenu, alors qu'on sortait juste de l'économie de guerre avec ses pénibles prescriptions. Comme tout le monde aspirait à déconstruire dès que possible l'économie planifiée, le chemin vers l'entraide, tel qu'il était indiqué dans l'appel, pouvait intéresser.

Entre le 4 et le 28 février 1919, Rudolf Steiner avait tenu des conférences importantes à Zurich, Winterthur, Berne et Bâle, qui formèrent ensuite la base le principal ouvrage social *Éléments fondamentaux de la question sociale dans les nécessités du présent et de l'avenir*¹². La quatrième conférence, tenue le 12 février, dans l'auditorium bondé de l'école Hirschengraben de Zurich, se termina par la lecture de l'appel. Toutes ces grandes conférences furent particulièrement bien accueillies par la jeunesse, abondamment représentée. Le moment était bien choisi pour présenter au monde ces grandes idées, car les hommes étaient ouverts et les conditions telles que personne ne pouvait interpréter ces exposés concrets sur un nouvel ordre social comme une agitation politique.

A Zurich, le terrain était bien préparé par l'activité infatigable de Roman Boos, qui habitait alors, dans la vieille ville, un appartement romantique donnant directement sur la Limmat. Mais à mesure que la situation s'améliorait en Suisse, l'intérêt diminuait pour une réorganisation de la vie sociale en direction d'une évolution de plein gré. Entretemps, il s'était passé certaines choses qui méritent d'être retenues. J'ai déjà dit que j'avais voyagé à travers la Suisse en février afin de collecter des signatures pour l'appel, après avoir compris que je ne trouverais plus de travail à Stuttgart depuis que le gouvernement provisoire avait opté pour une ligne dure. Auparavant, on l'appelait le « club des inoffensifs ». Depuis le coup d'État de janvier avaient eu lieu les élections ordinaires, auxquelles participèrent neuf partis. Les sociaux-démocrates l'emportèrent sur les bourgeois avec 60 % des voix. Les indépendants étaient en voie de disparition, avec un petit groupe représentant 3 % des voix, tandis que les spartakistes furent écartés. Malgré tout, le mécontentement ne s'apaisa pas, en particulier dans le reste de l'Empire, où il y eut, après l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg, une forte agitation avec des grèves générales.

Révolution en Bavière

En Bavière, les indépendants sous la direction de Kurt Eisner arrivèrent au pouvoir et eurent du mal à s'affirmer contre l'influence radicale des spartakistes. Eisner, l'ancien rédacteur en chef du berlinois « *En avant* » (*Vorwärts*) qui était un critique de théâtre reconnu, s'était hissé grâce à sa grande éloquence au poste de Ministre-président. Il

12. (20) - Rudolf Steiner, *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*. GA 23, comme titre donné à la dernière édition des Editions Anthroposopiques Romandes.

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

n'avait pas de programme doctrinaire, mais avait élaboré un programme original et oscillait entre les conseils d'ouvriers et de soldats et un gouvernement parlementaire. Il finit par se décider à gouverner avec les deux, ce qui aurait pu devenir intéressant. Le poème publié ci-dessous témoigne de la mentalité idéaliste de Eisner¹³.

Il fut chanté lors de la première fête de la Révolution à Munich sur la mélodie de la prière de remerciement néerlandaise, 1597, « Wilt heden und treden voor God den Heer ».

Nous louons mourants
des étoiles lointaines.
Elles clignent sur le déclin
et plongent dans la nuit.
Veulent les masses
Ne pas haïr la vie.
La liberté appelle,
couronnée d'étoiles,
Monde devient heureux !

Les temps échappent,
la terre trembla.
Il griffa le vieux
Dans le cœur du jeune temps.
Là les pâles ont dû céder la place aux avançants.
Toi peuple, serait réveillé, la mort a été vaincue.

Nous jurons d'entendre l'appel de la liberté.
Nous protégeons dans les tempêtes les saintes railleries.
L'humanité s'assainit dans la création d'alliance !
Le nouvel empire apparaît. O monde devient heureux !
Monde devient heureux !

Je dois à Hans Büchenbacher un jugement intéressant sur Eisner. Lorsque, en 1918, il exprima une critique vis-à-vis de R. Steiner sur la politique étrangère de Eisner, il reçut pour réponse : « Mais il est d'*un* seul bloc ! »

Lorsque je pus écouter les deux conférences bernoises de Rudolf Steiner, des 6 et 7 février, entre les conférences zurichoises, Eisner était délégué de la Bavière au Congrès international socialiste qui se tenait justement aussi à Berne. Il s'était distingué en publiant un matériel de documents d'État, car il espérait obtenir de l'Entente de meilleures conditions d'armistice s'il concédait honnêtement la culpabilité allemande

13. (21) - Pour plus de détails, voir à propos d'Eisner in : Rudolf Steiner, Les exigences fondamentales de notre temps, conférence du 29 novembre 1918. GA 186, Dornach 1963.

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

de la guerre depuis la Bavière. Il s'opposait ainsi ouvertement à la position de Rudolf Steiner. Quand je demandai à celui-ci s'il était intéressé par un entretien avec Eisner et qu'il me répondit par l'affirmative, je réussis à organiser cette rencontre. Elle eut lieu dans la salle du petit déjeuner de l'hôtel des diplomates Bellevue, à Berne. Eisner n'avait pas d'autres disponibilités. Nous nous assîmes avec lui, Rudolf Steiner à gauche, moi à droite, tandis que Eisner écoutait avec intérêt, mais en mangeant tranquillement son petit pain. Rudolf Steiner lui demanda s'il ne pourrait pas publier des documents qui réfutaient clairement la seule culpabilité de l'Allemagne, parce que c'était de la plus haute importance pour l'avenir du pays. Autant que je me souvienne, il ne parla pas de triarticulation.

Malgré le peu de temps à disposition, cette rencontre d'Eisner avec le chercheur spirituel eut quand même son importance. En effet, Eisner fut abattu dans la rue à Munich 15 jours plus tard, le 21 février 1919, alors qu'il coulait aller au Parlement pour remettre sa démission. Quand j'arrivai quelques jours plus tard à Munich, il y avait encore une grande couronne sur le trottoir à l'endroit de l'assassinat. Eisner avait décidé de convoquer une assemblée nationale, mais sa mort eut l'effet inverse : les radicaux tentèrent de prendre le pouvoir, et il y eut un bras de fer acharné entre eux et les partisans d'un Parlement modéré. Il n'y avait pas lieu de penser uniquement, à propos de la direction radicale, à des éléments bolcheviques, car on trouvait parmi les dirigeants qui étaient derrière le mouvement des idéalistes, des écrivains et même des poètes.



FIGURE 3 – Boos Roman

Il est probable que des amis munichoïses pensèrent pouvoir sauver quelque chose ou au moins aider dans cette situation trouble. Quoi qu'il en soit, un après-midi, j'étais assis avec le poète Albert Steffen, le Dr Felix Peiper et d'autres dans un café, et nous nous entretenions avec l'écrivain Gustav Landauer. Celui-ci, communiste par idéalisme, avait publié des œuvres de Goethe, Wagner et Shakespeare ainsi que le célèbre livre de Kropotkine sur *L'entraide dans le monde animal et humain*. Ernst Toller n'était pas là, mais il y avait Erich Mühsam. C'est sans doute là que nous décidâmes que le Dr Peiper aurait une discussion au parlement. Nous allâmes avec lui, et j'attendis avec Albert Steffen à la porte de la Pfandhausstrasse. Peiper n'était pas l'homme qui convenait pour de telles missions. Comme, au bout d'une heure, il n'était pas revenu, nous commençâmes à nous inquiéter pour lui, car deux députés avaient été abattus peu de temps auparavant. Avec mes laisser-passer, je pus le chercher dans le parlement et le ramener. Il avait effectivement été retenu. Peu après, le gouvernement des conseils fut proclamé à Munich. Lorsque la ville fut reprise après deux mois par les corps francs wurtembergeois « dans l'intérêt de l'Empire », avec de lourdes pertes, et que le gouvernement des conseils fut renversé, tous les dirigeants furent abattus sans procès.

Il me faut maintenant revenir à la Suisse, où j'avais aussi établi une conversation entre Rudolf Steiner et le professeur Wilhelm Förster, qui était ambassadeur d'Allemagne à Berne à l'époque. Förster était connu pour être un ardent pacifiste et on pouvait supposer qu'il montrerait un certain intérêt pour les arguments de Rudolf Steiner dans la question de la culpabilité de la guerre, d'autant qu'il aurait été facile pour lui d'obtenir certains éléments de preuve en faveur du Reich allemand qui avaient été mentionnés à plusieurs reprises par R. Steiner, comme la réduction des budgets d'armement et l'annulation des livraisons de munitions juste avant le déclenchement de la guerre. Mais Förster n'avait pas de temps à consacrer à Rudolf Steiner. « Cependant, s'il veut m'accompagner de mon appartement à mon bureau, je l'écouterai ». Rudolf Steiner y alla, alors qu'il faisait terriblement froid et qu'il y avait une épaisse couche de neige. Förster, qui était très grand, marcha à grands pas aux côtés de Rudolf Steiner, qui avait du mal à le suivre et essayait de mener une conversation. Il n'est pas étonnant que celle-ci se soit terminée sans résultat. J'étais effaré par l'arrogance de ce prestigieux diplomate. Rudolf Steiner me fit pitié parce qu'il avait l'air épuisé et me regardait tristement avec de grands yeux sombres sous le bonnet de fourrure.

Rudolf Steiner se servait volontiers de la Suisse pour des exposés révolutionnaires qui devaient trouver un écho dans le monde. Il organisa ainsi – comme une réplique à l'idée de Société des Nations de Wilson – la grande conférence sur *Les fondements réels de la Société des Nations dans les forces économiques, juridiques et spirituelles*

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

des peuples¹⁴ le 11 mars 1919 à Berne, dans la Grande salle du Conseil de l'hôtel de ville historique¹⁵.

À côté de quelques conférences publiques en Suisse et de conférences pour les membres à Dornach – qui étaient axées sur l'approfondissement de la question sociale selon des points de vue spirituels –, Rudolf Steiner passa les semaines suivantes à achever son livre *Éléments fondamentaux de la question sociale*. Peut-être avait-il d'autres raisons de ne pas encore venir à Stuttgart, bien que « l'appel » eût déjà été publié début mars. Cet appel mettait l'idée de la triarticulation sous le feu des projecteurs et il s'agissait maintenant de faire ses preuves dans le conflit des opinions. Le grand public avait pris connaissance des nouveaux efforts qui étaient soutenus par les signataires de l'appel. Il se trouva que dans le Comité d'action nouvellement formé était représenté, en plus des industriels, Emil Molt et Carl Unger, le célèbre professeur Wilhelm von Blume, avocat de droit constitutionnel à l'Université de Tübingen, dont il était devenu recteur en 1917. Il a été le créateur de la Constitution de l'État de Wurtemberg. Von Blume avaient signé l'appel, sans en savoir plus sur Rudolf Steiner, sans l'avoir vu jusque-là. C'était un homme large d'épaules, trapu, avec un magnifique front sillonné de rides, intelligent et très instruit, avec de bonnes manières. Il était fils d'un général et âgé alors de 52 ans. L'appel l'avait tellement fasciné qu'il avait même rejoint notre comité. On trouvera une courte biographie en annexe. Le temps des démarches personnelles auprès des porteurs de la révolution était maintenant passé. Le grand public avait jeté un œil sur le nouveau mouvement et nous devions lui donner plus d'informations à ce sujet. Nous savions que l'on pouvait comprendre l'idée d'une triarticulation de la vie sociale sans en connaître les arrières-plans spirituels. Il suffit de pouvoir écouter impartialement, ce qui n'était pas possible pour les fonctionnaires de parti. Naturellement, nous étions encore insuffisamment familiarisés avec tous ces nouveaux éléments, mais l'enthousiasme nous aida à dépasser de nombreux obstacles pour montrer un chemin permettant de sortir de la situation chaotique de la période révolutionnaire. Il fallait cependant corriger quelques épreuves des *Éléments fondamentaux*, alors que l'écriture du livre lui-même n'était pas encore achevée. Rudolf Steiner avait prévu de venir à Stuttgart pendant la première quinzaine d'avril. Nous ne pouvions pas nous taire aussi longtemps. Nous décidâmes donc d'organiser une réunion des signataires de l'appel, qui eut lieu dans la grande salle du jardin municipal à Stuttgart le 21 mars. Je fus chargé de l'ouverture et de la bienvenue à la réunion. Puis ce fut le tour du conseiller au commerce Emil Molt, et Carl Unger donna une conférence sur l'importance de l'appel dans la situation

14. (22) - Rudolf Steiner, *Die wirklichen Grundlagen eines Völkerbundes in den wirtschaftlichen, rechtlichen und geistigen Kräften der Völker* (Les véritables fondements d'une Société des nations dans les forces économiques, juridiques et spirituelles des peuples-FG). Berne 1946.

15. (23) - Au même endroit, 26 ans plus tard, Winston Churchill, après la seconde guerre mondiale, lança dans la discussion l'idée des États-Unis d'Europe, en faisant devant la foule le V de la victoire, dans laquelle je me retrouvai aussi. L'exigence d'un bloc de puissance européen était le contraire de ce que Rudolf Steiner avait proposé comme compensation aux divergences mondiales.

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

du moment. Pour finir, le professeur von Blume prit la parole. Il était très loin de l'anthroposophie, mais ses paroles étaient d'autant plus convaincantes qu'il se reconnaissait pleinement et entièrement dans le contenu de l'appel et s'exprimait très positivement sur l'initiative qui avait été lancée (cf. en annexe un extrait de son discours).

Personne ne perturba les discours dans la salle bondée. Bien évidemment, si la majorité de visiteurs étaient bourgeois, il y eut aussi des travailleurs, en particulier ceux qui avaient cherché le contact avec la Société anthroposophique. C'était d'autant plus important que c'étaient eux qui entretenaient le lien avec les conseils de travailleurs et d'entreprise. Dans certaines usines, des représentations des travailleurs avaient déjà été mises en place librement, comme l'exigeaient les syndicats. Emil Molt rapporte dans ses mémoires¹⁶ comment de telles institutions s'étaient formées dans ses entreprises. Il était nécessaire d'entretenir un bon contact avec le « prolétariat » d'alors, parce que le mouvement révolutionnaire n'était absolument pas calmé. Au contraire : les revendications non satisfaites se firent de plus en plus menaçantes et débouchèrent finalement sur la grève générale dans l'ensemble du Wurtemberg.

De lourds nuages s'étaient de nouveau amoncelés sur l'horizon politique dans le Wurtemberg, et il semblait qu'allaient se répéter ici les processus qui avaient conduit à la formation de la République des conseils en Bavière. Spartakistes et indépendants brandissaient la menace d'une grève générale, qui, malgré toutes les contre-mesures lancées telles que l'interdiction de réunions, le verrouillage du téléphone et du télégraphe, etc., éclata le 1er avril 1919 après le refus de répondre à la demande du « prolétariat uni », qui était de lever la loi martiale. On en vint à de violentes fusillades. Les miliciens et les forces de sécurité avaient installé leur quartier général au vieux château (Altes Schloss) de Stuttgart, les spartakistes à Ostheim. Il y avait des mitrailleuses dans de nombreux endroits de la ville, et on utilisa aussi des canons et des véhicules blindés. C'était de plus en plus dur ; les quartiers furent nettoyés les uns après les autres. Comme des dépôts de munitions avaient été volés, les radicaux, auxquels s'étaient joints de nombreux travailleurs d'usine, se montraient bien armés. Mais les combats se déplacèrent ensuite vers les quartiers périphériques, Ostheim, Gaisburg, Wangen, Hedelfingen, où était l'usine de C. Unger, puis à l'extérieur vers Untertürkheim, et la dernière, mais la plus sanglante décision se passa à Esslingen. Le lieutenant Hahn fut traité de « chien assoiffé de sang ». À la mi-avril, la grève générale s'effondra et l'état de siège fut levé. L'excitation était énorme.

C'est cette situation que trouva Rudolf Steiner quand il arriva à Stuttgart le dimanche de Pâques 20 avril et fut reçu par nous. Il avait encore tenu à Dornach, le 19 avril, un discours d'adieu dans lequel il se plaignait du fait que les gens ne voulaient pas comprendre son appel et appelait très sérieusement les membres à se soucier de

16. (24) - Emil Molt, Entwurf meiner Lebensbeschreibung. Stuttgart 1972 (Esquisse de la description de ma vie -FG).

II. LA RÉVOLUTION ET L'APPEL « AU PEUPLE ALLEMAND ET AU MONDE DE LA CULTURE »

l'idée de triarticulation en lisant son nouveau « petit livre », *Éléments fondamentaux*. La triarticulation n'était pas quelque chose à côté de l'anthroposophie, mais lui appartenait complètement. Il s'attendait donc à ce qu'en Suisse, où le calme régnait, on s'y intéresse, de sorte qu'on puisse examiner ses propositions sans idées préconçues. Comme cette conférence est quasi inconnue, nous ne citerons ici que quelques-unes de ses dernières phrases, car elles montrent avec quel sérieux Rudolf Steiner entama la transition vers cette nouvelle étape de sa vie, comme s'il pressentait les luttes qui, trois ans plus tard, conduisirent jusqu'à une tentative d'assassinat :

« Elle reste vraie, la parole hégélienne : l'humain n'est pas seulement éternel après sa mort, l'être humain doit être éternel – ici dans ce corps physique. – Cela signifie qu'il doit avoir trouvé vraiment ce qui est éternel en lui. Ces choses se trouvent déjà toutes dans l'anthroposophie, ces choses sont aussi à la base des idées sociales saines que j'ai couchées par écrit et que je pose dans votre cœur. Et en les posant dans votre cœur, j'aimerais vous recommander, une fois que je serai parti en voyage : restons bien ensemble en esprit. Nous devrions l'avoir appris. C'est pourquoi, jusqu'à ce que nous nous retrouvions d'une façon ou d'une autre, restons bien ensemble en pensées, mes chers amis ¹⁷ ! »

17. (25) - Rudolf Steiner, conférence du 19 avril 1919, in : Nachrichtenblatt, 20e année, n° 9. Dornach 1943.

III. Point de départ spirituel

Avant de poursuivre l'histoire du mouvement de la triarticulation sociale en 1919, il convient de mentionner les trois conférences internes de Rudolf Steiner à Zurich, *L'aspect intérieur de l'énigme sociale*¹ (des 4 et 11 février et du 9 mars). Les deux premières eurent donc eu lieu en même temps que les quatre conférences publiques, d'importance mondiale, des 3, 5, 10 et 12 février à Zurich (dans l'auditorium de l'école Hirschengraben), qui traitaient du thème des *Éléments fondamentaux de la question sociale* et furent ensuite publiées sous forme de livre en avril, en Suisse et en Allemagne, et bientôt aussi en Autriche. Les conférences publiques, qui firent sensation, relevaient principalement des sciences sociales, mais furent également comprises politiquement en cette période révolutionnaire. Elles avaient leur origine dans un sérieux profondément ésotérique et un sens de la responsabilité pour toute l'évolution de l'humanité, comme le montrent les phrases citées ci-dessous. On sent ici la signification de l'heure du destin où Rudolf Steiner décida, dans une tentative de grande envergure, de faire appel à la compréhension de l'humanité. En fait, les personnes ouvertes d'esprit de l'époque, parmi lesquelles de très nombreux étudiants, étaient très enthousiastes quant à la force et à l'ampleur des idées avancées, qui étaient involontairement perçues comme une vision d'avenir pour la vie sociale humaine. Cependant, personne ne se rendit compte que cela permettrait de développer les objectifs de l'humanité qui devaient aider les impulsions chrétiennes à faire une percée, parce qu'elles étaient issues de l'essence vivante de la volonté du Christ lui-même. Au contraire, on tenta de vivre l'importance du moment selon son ressenti. La nécessité de résoudre la question sociale n'a jamais été aussi brûlante que dans notre siècle, car les circonstances étaient différentes, notamment au moment de la venue du Christ sur la Terre. Surtout, la vie économique suivait un cours relativement simple, fait de commerce agricole et d'artisanat, alors que l'industrialisation moderne vient à peine de faire ressortir toute l'étendue des contrastes sociaux. Malgré cela, les impulsions pour un organisme social tripartite² se trouvent déjà dans les Évangiles. Par sa parole : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », le Christ distingue clairement le domaine de l'État et la domaine de l'esprit. La doctrine chrétienne est fondée sur l'amour du prochain, qui permettra de dépasser progressivement le commandement de Moïse : « œil pour œil, dent pour dent ».

1. (26) - Conférence du 14 septembre 1919 in : *L'aspect intérieur de l'énigme sociale*. GA 193, Dornach 1972.

2. (triarticulé pour être précis - mais la après avoir longtemps parlé de tripartition, il faudra bien se rendre à l'évidence que la triarticulation n'est pas une tripartition - FG)

L'idée de charité devra s'affirmer non seulement dans les relations entre les peuples, mais aussi dans la vie quotidienne, et créer des bases morales totalement nouvelles même dans la sphère économique et sociale. Une fois qu'on aura compris que l'on peut remplacer les pratiques commerciales égoïstes par un comportement humain, on comprendra la parabole des ouvriers de la vigne (Matthieu 20), où le don de l'amour récompense les ouvriers de manière égale, même s'ils n'ont pas tous travaillé le même temps. Outre le sens profond de cette parabole, où la vigne représente le Royaume des cieux, on peut en tirer comme leçon qu'il ne faudrait jamais payer les heures de travail, comme c'est le cas actuellement dans la sphère économique. Car la coopération d'une communauté de personnes exige une attitude complètement différente de celle que l'on obtient en payant les heures de travail. Rudolf Steiner veut savoir le dédommagement des frais de subsistance totalement séparée de la prestation de l'individu. Il montre ainsi la voie pour introduire des éléments chrétiens dans la vie quotidienne.

De la triple tentation du Christ, il ressort clairement que les conditions du début de notre ère ne nous permettaient pas encore de résoudre complètement le problème social. Ainsi, le Christ répond à la demande de Satan de transformer les pierres en pain : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Le temps n'était pas encore venu de donner des indications concrètes pour le domaine de l'économie. Le Seigneur conclut les tentations par ces mots : « Retire-toi, Satan. » Si le Christ venait sur terre aujourd'hui, il serait un homme moderne, parlant et agissant entièrement à partir du présent. Rudolf Steiner dit du Ressuscité qu'il est celui qui est avec nous pour l'éternité et qui se révélera de plus en plus clairement à l'avenir. Il a certainement reçu de lui des impulsions qu'il a pu transformer en mots et en concepts que nous sommes aptes à comprendre. Pour cette raison, l'idée de la triarticulation n'est pas une invention née ou élaborée à partir des circonstances d'une période révolutionnaire. Elle est profondément ancrée dans la nature même de l'homme, qui est appelé à mettre en place ses institutions terrestres en fonction de sa propre situation, c'est-à-dire selon les besoins de son corps, de son âme et de son esprit, afin de parvenir à une coopération harmonieuse au sein de la communauté. La triarticulation sera et devra être réalisée. Elle n'est pas limitée dans le temps. Mais de grandes souffrances seront épargnées à l'humanité si celle-ci ne continue pas à rejeter les connaissances tirées de l'esprit, comme elle l'a fait en 1919. À l'époque, elle aurait pu empêcher le national-socialisme. Que faudra-t-il faire à l'avenir pour que de telles idées arrivent à maturité ? Écoutons les mots de Rudolf Steiner tirés des conférences mentionnées ci-dessus :

« Ainsi, nous avons distingué à la lumière de la science de l'esprit les trois domaines : la vie de l'esprit, indiquant la vie suprasensible avant la naissance ; la vie de l'État proprement dite, liée aux impulsions qui naissent et agissent entre la naissance et la mort ; et la véritable vie de l'économie, pointant vers les expériences que

nous ferons lorsque nous aurons franchi le portail de la mort. De même que l'être humain est en vérité terrestre et en même temps supraterrrestre, qu'il porte en lui les fruits de sa vie prénatale et développe en lui les germes – si je peux utiliser cette image – de ses expériences dans la vie après la mort, de même que l'être humain est triplement membré en soi et que, en plus de ces deux reflets de la vie supraterrrestre, il fait l'expérience de sa vie terrestre entre la naissance et la mort, de même il est vrai que l'organisme social, dans lequel l'homme se trouve, doit également s'articuler en trois s'il doit servir comme fondement de l'épanouissement de l'âme humaine dans sa totalité. Pour celui qui, grâce à la science de l'esprit, connaît la place de l'homme dans le cosmos, il y a beaucoup de raisons plus profondes encore en faveur d'une structure triarticulée de l'organisme social. L'homme ne peut que s'étioler, pour ainsi dire, si tout n'est déterminé que par une vie sociale extérieure, chaotique et mélangée anarchiquement. Cet étiolement dans la vie moderne a conduit à l'effroyable catastrophe de ces quatre dernières années. Ce que l'être humain doit faire par l'approfondissement des connaissances de la science de l'esprit, c'est concevoir, c'est prendre conscience que l'être humain avec sa nature humaine dans sa totalité se trouve au sein de l'humanité et du monde en général. C'est en même temps la reconnaissance correcte du Christ pour notre époque et pour l'avenir proche. C'est ce qui se révèle en quelque sorte lorsque nous voulons écouter le Christ. Comme je l'ai souvent souligné, le Christ a dit lui-même : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps ». Cela signifie que le Christ n'a pas seulement parlé durant son passage sur terre, mais qu'il continue de nous adresser sa parole et que nous devons continuer de l'entendre. Nous ne devons pas nous contenter de lire les Évangiles, que nous devrions d'ailleurs lire tous les jours, mais nous devons écouter ce qu'il révèle de manière vivante par sa présence continuelle parmi nous. À notre époque, le Christ a à nous révéler ceci : changez votre esprit, comme le disait son prédécesseur, Jean-Baptiste. Changez à nouveau votre esprit afin qu'il vous révèle votre triple nature humaine, qui exige que le milieu dans lequel vous vivez, c'est-à-dire la vie terrestre, soit lui aussi triarticulé. »³.

Nous sommes dans une crise de l'esprit qui nous empêche de trouver les bons chemins. La foi religieuse a dégénéré et doit céder la place à une connaissance toujours plus consciente de l'esprit. C'est la cause profonde du déclin de la culture et des troubles de ce siècle. La phrase importante de Rudolf Steiner est la suivante : « L'humanité, par rapport à sa conscience du Christ, est entrée dans une crise. En effet, elle est en crise du fait de la disparition du rapport correct entre les hommes et du juste sens de la communauté. Il est nécessaire que les hommes se posent la question : comment retrouver correctement l'impulsion du Christ ? »⁴. C'est dans ce contexte qu'il faut voir le travail de Rudolf Steiner sur l'idée de la triarticulation, qui a commencé par son Appel au peuple allemand et au monde de la culture et qui semble complètement

3. (27) - Conférence du 11 février 1919 in : L'aspect intérieur de l'énigme sociale.

4. (27) ci-dessus

tourné vers l'extérieur. En réalité, il s'agissait d'un acte de sacrifice pour le salut de toute l'humanité, comparable à la mission désintéressée de Jean-Baptiste, qui s'est sacrifié pour montrer aux gens la nouvelle voie vers le Christ. Rudolf Steiner tenta de provoquer un changement d'esprit dans le monde moderne, en tant qu'individu contre une humanité dominée par le « prince usurpateur de ce monde ».

Le mouvement de la triarticulation était une lutte de destin soutenue par le courage de Michaël dans le but d'amener l'Esprit du Christ à s'exercer jusque dans le monde terrestre. Il continuera à agir avec la diffusion de la science de l'esprit anthroposophique. Celle-ci mettra un terme à l'égoïsme de l'humanité errante et à la discorde entre les peuples. Un nouveau sens de la communauté doit émerger, qui conduira à un ordre social véritablement chrétien.

IV. L'intervention de Rudolf Steiner

Comme indiqué au chapitre « Révolution », Rudolf Steiner entra en scène le dimanche de Pâques, le 20 avril 1919 à Stuttgart, et nous pûmes lui remettre le livre fini d'imprimer *Éléments fondamentaux de la question sociale*¹. Dès le soir du 21 avril, il tint une conférence pour les membres sur des questions sociales et éducatives, qu'on peut décrire comme le prélude au mouvement de triarticulation. Au matin du 22 avril eut lieu une rencontre avec les membres du comité, pendant lequel on prépara la création d'une fédération pour la triarticulation.

À la mi-avril, Emil Leinhas était arrivé de Berlin ; sur un tuyau du Dr Steiner, on lui proposa un poste de direction dans l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria pour l'attirer entièrement à Stuttgart. Faisaient partie du comité pour l'Autriche : Walter Johannes Stein, le comte Ludwig von Polzer-Hoditz et M. Thomastik ; pour la Suisse : Albert Steffen et Roman Boos, qui prit ensuite en main la poursuite du travail en Suisse. Le soir du 22 avril, la grande réunion publique eut lieu dans la salle bondée du jardin de ville. L'ouverture me revint. Le Pr Blume introduisit la soirée et accueillit cordialement Rudolf Steiner, qui tint aussitôt après sa puissante conférence², à laquelle se rattacha la création de la « Fédération pour la triarticulation de l'organisme social ». Retenons du discours de clôture du professeur les phrases historiques suivantes :

« Je vais maintenant terminer en exprimant la même espérance – je ne veux pas dire joie – mais la disposition à l'espérance que les explications du Dr Steiner ont apportée. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous laisser aller au moindre pessimisme, sinon nous sommes perdus. Mais nous ne le voulons pas. Et aujourd'hui tout dépend de cette volonté. Nous avons oublié comment penser correctement. Nous avons encore plus désappris à vouloir. Oui, nous avons absolument désappris le vouloir, nous devons le réapprendre ! Et ça marchera. Nous vous appelons à espérer ! »

C'était donc l'ambiance qui fut impulsée par Rudolf Steiner. On désigna alors un comité de travail, auquel appartenaient, outre les membres du comité cités : Max Benzinger, comme représentant des travailleurs (le même qui, en 1913, avait posé la pierre de fondation du Goetheanum et travaillé à la construction), et Theodor Binder,

1. (20) - Rudolf Steiner, *Éléments fondamentaux de la question sociale*, GA 23, Dornach 1976.

2. (28) - Cf. pour plus de détails à propos d'Eisner in : Rudolf Steiner, *Les exigences sociales fondamentales de notre temps*, conférence du 29 novembre 1918. GA 186, Dornach 1963.

comme représentant des employés, lequel collabora plus tard avec Ehrenfried Pfeiffer. Sur une proposition fut fondée une informelle « Fédération pour la triarticulation de l'organisme social », qui n'exigeait ni statuts ni cotisations. La cohésion était assurée par l'intérêt pour la chose.

En conséquence, il parut intéressant de nommer un petit conseil d'administration composé de Molt, Unger et Leinhas. On me confia la direction du bureau, pour lequel nous pûmes louer une maison à plusieurs étages au 17 de la Champignystrasse. Ainsi commença une nouvelle ère dans ma vie, à savoir la fréquentation variée de Rudolf Steiner. Avoir connu de près cette personnalité exceptionnelle constitue le fait le plus important de mon incarnation sur terre cette fois-ci.

Rudolf Steiner tint sa première conférence devant les travailleurs de la Waldorf-Astoria dès le lendemain de la fondation de la fédération ; une autre suivit le 24 avril dans la salle de la brasserie Dinkelacker devant les travailleurs des usines Bosch ; le formidable discours aux chantiers Daimler à Untertürkheim le 25 avril fut suivi d'une discussion à laquelle le directeur, M. Riebesam, participa avec intérêt. Nous déposions à chaque fois l'« Appel au peuple allemand ». Tout avait été préparé de manière intensive. Les auditeurs veillaient à ce que Rudolf Steiner soit le bienvenu partout. Les gens étaient enthousiasmés. Rudolf Steiner se montra un orateur populaire plein d'entrain, comme nous ne l'avions pas connu auparavant. Il parut d'abord radical sur certaines choses, mais jamais avec passion. On l'accusa à tort de démagogie politique, car il faisait toujours preuve d'une profonde gravité à propos de la situation. Le secret de son éloquence était dû au fait que, comme aucun autre, il savait se placer au même niveau que ses auditeurs et reprendre leur langage. Comme des réunions internes avec les initiateurs et encore des conférences publiques et d'autres devant les membres anthroposophiques avaient lieu chaque fois entre ces conférences, on était émerveillé de la faculté de travail de Rudolf Steiner. Qui était cet orateur qui se montrait si humainement proche et si profondément familier des besoins de la population, et pouvait quand-même parler comme d'une évidence des mondes spirituels, dans lesquels il semblait voir ? Comme il y a de moins en moins de contemporains qui l'ont connu personnellement, qu'il me soit permis d'esquisser de lui une description physique, lui qui présentait aux hommes tant de facettes différentes :

Rudolf Steiner était alors âgé de 58 ans. Il avait une silhouette et une allure remarquables, non seulement parce qu'il portait en toutes circonstances une redingote et un nœud papillon noir en soie, mais encore plus à cause de son profil aigu et de ses yeux, brun foncé avec des reflets dorés, sous de forts sourcils bruns, qui semblaient indéscribablement bons et brillaient étrangement.

Le regard était ouvert, dirigé sur tout ce qui l'intéressait. Lors de ses conférences, qu'il commençait toujours prudemment avec une voix sonore qui devenait de plus en plus puissante et rapide vers la fin, de sorte que les sténographes avaient du mal à

suivre, on voyait ces yeux jeter des éclairs. Il avait un discret accent autrichien, mais il articulait assez clairement pour qu'aucune syllabe se perde. Même si sa voix semblait initialement enrrouée, elle se libérait au cours de la soirée. Il ne semblait jamais fatigué. Après les conférences, il était toujours frais et ouvert à de longues discussions. « Cet homme est le calme même », disaient les gens. Il marchait lentement, avec d'assez petits pas, avançant soigneusement le pied plutôt que marchant. Il se tenait très droit, sa silhouette était mince et élancée. Il mesurait environ 1,75 m, mais n'était pas réellement aussi grand qu'il le paraissait. Il avait un visage très impressionnant. Des veines ramifiées saillaient parfois de son grand front bombé. Le nez était profondément découpé à sa racine. Il avait de fines ridules au coin externe des yeux. Ses cheveux étaient très noirs, brillants et raides, assez longs ; pendant les conférences, une mèche lui tombait souvent sur les yeux quand il rejetait énergiquement la tête en arrière ; il la remettait alors en arrière derrière l'oreille.

Au pupitre, il faisait des gestes merveilleusement harmonieux, toujours par le côté. Il aurait été impensable de le voir, comme le font souvent les politiciens sûrs d'eux-mêmes, mettre une main dans la poche et s'adresser au public avec l'autre ou avec un index. Pour ne pas être tenté d'imiter ces mauvaises habitudes, il avait même cousu ses poches de pantalon. Il mettait le mouchoir dans la poche intérieure de poitrine. Il portait autour du cou une petite ficelle noire avec un pince-nez, qu'il utilisait seulement pour voir de loin, comme un lorgnon. Souvent, il s'en servait pour examiner le public avant sa conférence ; rien ne lui échappait, il savait qui était là et qui manquait. Rudolf Steiner avait un don d'observation énorme. Il disait qu'il fallait, après chaque rencontre, savoir quelles cravates portaient les messieurs et quelles blouses les dames. Il avait constamment sur lui un carnet, qu'il portait dans la poche de veste ; on y trouva plus tard, de son écriture claire et soignée, une multitude des plus grandes sagesses et de brefs résumés de ses conférences en style télégraphique. Il avait besoin de ces aide-mémoire quand il traitait de thèmes très éloignés, bien qu'il eût une mémoire surhumaine qui lui permettait de présenter librement les concepts les plus complexes, par exemple, mathématiques ou philosophiques. Très rarement, il sortait son carnet de notes afin de lire une citation. Il tenait son agenda sans notes et était extrêmement ponctuel. Il n'eut jamais de secrétaire privé et répondait toujours lui-même au téléphone. Rudolf Steiner était non seulement un scientifique à jour dans tous les domaines, mais aussi quelqu'un de très cultivé. Il savait trouver les ouvrages les plus récents dans les librairies et tomber sur le passage important pour lui. En voyage, il portait à l'épaule un grand sac en cuir contenant quelques livres ou manuscrits, et plusieurs journaux, car il analysait toujours les événements de la journée selon différents points de vue. Il arrivait à la gare – quand on ne l'emmenait pas en voiture – une demi-heure avant le départ du train. Le plus souvent, il portait un chapeau rond en velours noir.



FIGURE 1 – Rudolf Steiner en 1910

Bien qu'il y eût peu d'hommes aussi occupés que lui – il écrivait souvent ses livres la nuit – il n'était jamais dans la précipitation et prenait suffisamment de temps pour chacun quand il n'était pas trop débordé. Il donnait des conseils quand il le pouvait, mais ne s'imposait jamais. De temps en temps, on le priait par exemple de dessiner une forme pour la taille d'une pierre précieuse. Un jour, je l'ai vu mettre une pierre dans la poche de sa veste. Au regard étonné de la dame, qui craignait de ne pas revoir sa pierre, il répondit : « Non, là-dedans rien ne se perd jamais ». Elle lui demanda si elle ne pourrait pas lui soumettre d'autres pierres pour déterminer celle qui lui convenait le mieux, mais il refusa, disant que la première pierre qu'il prenait était déjà la bonne. Je reviens sur ces épisodes pour montrer que Rudolf Steiner n'avait pas été épargné, même dans cette période d'activité intense à Stuttgart, par les souhaits privés des membres. Mais il dessinait volontiers des formes adaptées à certaines pierres précieuses et il donna l'esquisse d'une bague de mariage portant un pentagramme et un rubis. Très généreux, il donnait facilement une poignée de main en guise de salutation ; il avait l'habitude de tendre la main à tous ceux qui le servaient pour des raisons sociales, même à l'hôtel ou au restaurant, en arrivant et en partant. On aimait bien aussi prendre cette main, qui était remarquablement chaude et sèche. C'était pourtant une main forte qui savait diriger le ciseau à bois. Dans sa jeunesse, il avait aussi appris à faucher. Ce n'était pas la main d'un esthète, plutôt d'un sculpteur, avec des bouts de doigts larges.

Dans la vie quotidienne, Rudolf Steiner était souvent silencieux. Il ne parlait que pour dire des choses assez profondes, et il énonçait alors tout naturellement les plus grandes sagesses. Lorsqu'il était face à un visiteur, il écoutait attentivement, souvent en penchant un peu la tête. S'il se balançait de haut en bas avec une jambe croisée, on pouvait supposer qu'il s'attendait à ce que son interlocuteur s'exprime. Il avait des lèvres étroites, qu'il pressait souvent énergiquement pendant les discours exigeants. Le geste était souligné par un menton fort, généralement représenté trop petit par les artistes. Le larynx devait être spécialement formé, comme le montrait le son mélodieux de sa voix.

Un jour, j'écoutais Rudolf Steiner parler devant trois mille personnes dans la Liedehalle de Stuttgart, bien sûr à l'époque sans haut-parleurs : on comprenait chaque mot partout. Il dut se défendre contre l'insinuation qu'il était d'origine juive, et se vit obligé – en agitant involontairement son certificat de baptême – de raconter sa jeunesse, car il avait été baptisé catholique.

On sait, grâce à son livre *Mein Lebensgang*³, qu'il officiait occasionnellement comme enfant de chœur à l'église à l'époque où ses parents vivaient dans le Burgenland (Neudörfl). Depuis qu'il avait reçu ses propres révélations, qu'il avait pu enrichir par une formation de la pensée allant jusqu'à l'exploration scientifique des mondes de l'au-delà, il avait évolué loin de toutes les confessions ; il fut en effet le premier homme

3. (29) - Rudolf Steiner, Autobiographie. GA 28, Dornach 1962.

moderne à pouvoir construire le pont entre la science et la religion. On reconnaîtra un jour en Rudolf Steiner la personnalité la plus importante de notre siècle, à qui nous devons la revitalisation du développement humain par de nouvelles impulsions.

En 1919, la plupart des auditeurs ne savaient pas tout cela. On voyait simplement en Rudolf Steiner une personne intelligente et sympathique. Les ouvriers du Wurtemberg l'aimaient et l'admiraient, même s'ils l'appelaient souvent « l'homme noir ». Après sa première apparition à Stuttgart, les conférences et les réunions se succédèrent à un rythme rapide. Les conférences aux travailleurs se déroulèrent principalement dans l'atelier de la Hauptstätterstrasse, les conférences publiques à la Gustav Siegle-Haus. Le fait que cette lutte pour la compréhension des idées nouvelles ait commencé par les ouvriers est dû aux circonstances de la révolution et au rejet du premier appel par la bourgeoisie. L'idée n'était en aucun cas, comme on le verra plus tard, de donner naissance à un mouvement uniquement ouvrier.

Dans les conférences internes d'avril 1919, il dit que la culture bourgeoise repue depuis le début de la Première Guerre mondiale en 1914 est arrivée à son terme et aura devant elle un siècle de réorientation complète, que l'humanité entière devra « franchir le seuil » pour redevenir consciente de son origine spirituelle. Grâce à ses activités d'enseignant à l'École ouvrière de Berlin fondée par Wilhelm Liebknecht au début du siècle, Rudolf Steiner connaissait bien la vie de l'âme du prolétariat de l'époque et ses besoins. Les énergies non dépensées du prolétariat se transformèrent d'une manière complètement différente de celles de la bourgeoisie, vieilles de plusieurs siècles. Au moment de la révolution allemande de 1918, les travailleurs, bien éveillés, cherchaient un nouveau but dans la vie. Les difficultés de l'époque ne les poussèrent pas à se faire des illusions sur un mirage économique ou à rechercher la satisfaction d'une conjoncture favorable, comme cela devint possible après la Seconde Guerre mondiale. Ces idées séduisantes étaient alors très éloignées des masses. Il s'agissait principalement de marxistes conscients de leur classe sociale qui revendiquaient leurs droits. Ils luttaient avec énergie pour un avenir juste. Rudolf Steiner savait également que les forces de l'économie, dans la mesure où elles ne servaient pas l'égoïsme pur, avaient d'importantes conséquences sur la vie après la mort, que l'énergie dépensée tout au long de la vie par la classe ouvrière, malgré l'humiliation ressentie inconsciemment dans les conditions sociales, produirait des résultats plus précieux pour le développement futur de l'humanité que la vie professionnelle intellectuelle⁴. On peut dire que le façonnage social de la vie est de la plus haute importance non seulement pour le présent et l'avenir de l'humanité incarnée maintenant, mais aussi pour sa vie après la mort.

D'autre part, l'âme humaine apporte dans la vie sur terre des capacités et des forces issues de la vie prénatale, qui exigent des possibilités de formation aussi libres que possible et un soutien par la famille et l'école. Rien ne doit être perdu des impulsions

4. ici bien : intellektuelle Erwerbsleben (FG)

que la jeunesse peut visiblement faire affluer à tout moment dans la vie terrestre. Et rien ne doit être enterré par des méthodes d'éducation et d'enseignement qui cherchent à imposer aux jeunes des schémas de pensée empruntés à la tradition. Le respect de l'individualité qui entre dans la vie, qui n'appartient pas aux parents même lorsqu'elle est enfant, mais qui leur est confiée par le destin, conduit à l'exigence indispensable d'une vie spirituelle totalement libre, exempte de tout paternalisme, qui est aussi la condition de base pour un assainissement de l'ordre social⁵.

En revanche, les préoccupations et nécessités juridiques terrestres, qui concernent de la même manière tous les habitants d'un territoire donné ou un peuple, sont en réalité de la seule responsabilité de la régulation démocratique de l'État par les lois créées conjointement par les citoyens. « Des droits égaux pour tous », c'est la clé de la régulation de la vie extérieure sur terre, si elle doit se développer sans être perturbée par les besoins individuels et économiques.

De ces points de vue spirituels naît la nécessité d'une « triarticulation de l'organisme social » si l'on veut que ce dernier corresponde à l'être humain de manière saine, et tout ce qui force l'homme à adopter des modèles étrangers à la vie ne peut que conduire à des catastrophes récurrentes. Avant même la Première guerre mondiale (avril 1914), Rudolf Steiner parla du carcinome social, ce cancer qui affectera l'humanité entière si les conditions ne sont pas mises en ordre.

Dans les réunions publiques et ouvrières, Rudolf Steiner prenait souvent comme point de départ les trois devises bien connues de la Révolution française de 1789-1794, qu'il introduisait ensuite dans la discussion à partir de sources alors mystérieuses⁶ : liberté, égalité, fraternité. Mais à cette époque, le temps n'était pas encore venu de voir comment structurer ces trois devises mondialement connues. Ce n'est que quand on aura compris que

la liberté se rapporte à l'esprit,
l'égalité à la vie du droit,
la fraternité à la vie de l'économie,

que ces devises prendront leur sens profond et véritablement libérateur. Les travailleurs comprirent immédiatement cette explication et la reçurent avec enthousiasme. Ils sentaient instinctivement la vérité de ces directives d'époque, 130 ans après leur première apparition. À chaque réunion s'ajoutaient de nouveaux points de vue qui immédiatement faisaient sens pour les auditeurs et repoussaient les habitudes de la pensée marxiste. Ainsi, Steiner répéta souvent que l'État unitaire ou de prestation (comme on dit aujourd'hui) était une absurdité parce qu'il ne tenait pas compte

5. (30) - Cf. l'explication détaillée de cette partie de sa vie dans la conférence du 14 septembre 1919 (note 26)

6. (31) - Cf. Karl Heyer, *Aus dem Jahrhundert der französischen Revolution* (Du siècle de la révolution française - FG) Stuttgart 1956.

des lois divergentes des trois domaines. En réalité, seul l'État constitutionnel peut être gouverné démocratiquement selon les principes conservateurs de préservation de l'État, alors que la vie libre de l'esprit exige des conditions libérales et que la vie de l'économie doit se développer avec souplesse en fonction des besoins du marché (de manière opportuniste).

L'intrication de ces principes dans les États unitaires d'aujourd'hui a pour conséquence un chaos sans précédent et insoluble, car les luttes de pouvoir pour les privilèges se déroulent sur le terrain de l'État, ce qui se traduit par des systèmes douaniers et fiscaux, des restrictions à l'importation et des compensations de prix (subventions), sans parler de la manipulation incontrôlée des devises. Rudolf Steiner réclamait l'abolition des frontières, qui doivent être ouvertes au commerce international des marchandises, car la vie économique doit répondre aux besoins humains, qui ne nécessitent aucune considération nationale. La vie culturelle, la science, l'art et la religion se développent aussi au mieux indépendamment des intérêts nationalistes. Ils doivent bénéficier à l'humanité entière en tant que contributions des différents caractères des peuples. C'est précisément la liberté qui permet le mieux l'expression du caractère d'un peuple, et une véritable économie mondiale n'est possible que si elle n'est pas entravée par des barrières nationales.

Pour compenser la perte de recettes douanières, Rudolf Steiner fit des propositions pour une transformation complète du système fiscal. Les impôts sur le revenu et le capital devaient être remplacés par des impôts sur les dépenses, qui seraient payés de la manière la plus simple possible sans appareil officiel⁷. En effet, ces impôts frappent le plus durement les personnes qui peuvent se permettre de grosses dépenses, tandis que celles qui mettent leur argent dans leur bas de laine ne pèsent pas du tout sur l'économie. Personne n'est obligé de travailler pour eux afin de leur verser des intérêts. C'est précisément le rendement du travail des masses, qui doivent consacrer une partie plus ou moins importante de leur temps de travail à satisfaire le service des intérêts du capital investi ou même oisif, qui constitue le plus grand reproche que la population active fait au système capitaliste. Bien sûr, il ne sera pas possible de venir à bout du revenu du chômage tant que les besoins vitaux des personnes âgées et malades ne seront pas entièrement garantis par des sources sociales. Après la Première Guerre mondiale, les caisses-maladie et les caisses de retraite n'en étaient encore qu'à leurs débuts. En Europe centrale, la première demande portait sur l'assurance chômage, car la situation économique était terriblement mauvaise et l'on comptait plus de cinq millions de chômeurs rien qu'en Allemagne.

Ce n'est qu'aujourd'hui, alors que le système de sécurité sociale a été de plus en plus développé, que l'on se rend compte à quel point les exigences de Rudolf Steiner étaient

7. (32) - Cf. Folkert Wilken, *Ausgabe-Steuern* (Edition-impôt) 1970. *Reform des Steuerwesens* (Réforme des systèmes des impôts), Fribourg 1968, et : *Das Kapital. Sein Wesen, seine Geschichte und sein Wirken im 20. Jahrhundert* (Le capital. Son essence, son histoire et son action au 20e siècle - FG). Schaffhouse 1976.

clairvoyantes. « A l'avenir, l'homme ne pourra plus vivre de ses actifs, mais seulement de ses revenus », a-t-il dit. Le capital gagné dans les entreprises industrielles ne doit pas devenir propriété privée. Il appartient à la société à des fins, notamment, d'investissement, mais l'entrepreneur doit avoir la garantie d'un revenu approprié. Il ne devrait pas être possible de réclamer des droits de succession pour la direction de l'entreprise. Si les descendants de l'entrepreneur n'ont pas la clairvoyance nécessaire, la gestion doit être confiée à la personne la plus compétente, celle qui a acquis l'expertise et les connaissances techniques correspondantes⁸. Aujourd'hui, il est courant d'exiger que les employés aient leur mot à dire sur leur travail et leurs possibilités d'avancement, tandis qu'il faut garantir à ceux qui partent le droit à la retraite du niveau auquel ils sont habitués.

Ce sont ces revendications dans le domaine économique qui ont le plus impressionné les travailleurs. Ils étudiaient avec enthousiasme le nouveau livre, *Éléments fondamentaux de la question sociale*, dont ils prirent connaissance grâce à des brochures de la fédération, et ils considèrent bientôt Rudolf Steiner comme le libérateur de leur situation, qu'ils jugeaient oppressante. Ils rédigèrent une résolution dans laquelle ils souhaitaient qu'il rejoigne le gouvernement du Wurtemberg. Même si ce n'était évidemment pas ce qu'il avait en tête, il les laissèrent faire afin de déterminer le nombre de ceux qui étaient d'accord. Il y eut environ 12 000 signatures. On trouvera en annexe le texte de cette résolution.

Le mouvement de la triarticulation était désormais accessible au public. En plus de toutes les conférences publiques et internes à Stuttgart et dans d'autres villes du Wurtemberg et du Bade, les cours à la maison des syndicats devant les conseils d'entreprise des grandes entreprises de Stuttgart avaient commencé. Les membres anthroposophes en étaient exclus. Rudolf Steiner n'était accompagné que de Mme Marie Steiner et de quelques amis du comité ou de la fédération. Ces derniers participaient souvent à la discussion et étaient si bien connus des ouvriers, des contremaîtres et des maîtres qu'ils se saluaient les uns les autres comme des amis ou des camarades. Il n'y avait aucun positionnement politique dans l'attitude de Rudolf Steiner, même s'il critiquait clairement les problèmes existants. Il s'opposait vigoureusement à la thèse de Karl Marx selon laquelle l'homme n'est que le produit de son environnement. Ce qui comptait pour lui, c'était la reconnaissance et la percée de l'homme spirituel, qui ne pouvait vivre que dans une société triarticulée. Il reprenait sans cesse ses explications, de différents points de vue, sur cette organisation de la société.

Il rejetait par principe une démocratisation des entreprises économiques. Le directeur doit pouvoir prendre ses dispositions sans entrave et ne doit pas voir sa liberté de gestion entravée, tout comme chaque employé a besoin de sa liberté pour coopérer de façon fructueuse. Mais il fustigeait la gestion commerciale impitoyable, qui exploite

8. (33) - De nombreux fils d'entrepreneurs ne reprennent pas le flambeau et se tournent vers d'autres professions.

la production pour des motifs tout à fait autres que pour satisfaire la demande. La vie économique doit être axée exclusivement sur les besoins des consommateurs. Les producteurs et le commerce doivent s'entendre avec eux pour créer un comportement économique associatif.

Aussi à l'intérieur des entreprises les concepts ordinaires lui inspiraient de la répugnance. Dans les *Éléments fondamentaux*, il utilise le mot « gestionnaire du travail » au lieu d'employeur et le mot « prestataire de travail » au lieu d'employé. Il rejetait plus fermement encore la relation salariale des employés. Selon lui, c'était le dernier vestige d'un ancien état d'esclavage, qui convenait à l'être humain non libre, mais qui devait être dépassé le plus rapidement possible. Dans le salariat, l'homme spirituel apporte « sa partie céleste » sur le marché et son travail devient une marchandise en soi. Si l'homme, en tant qu'être libre, veut également faire face aux personnalités, institutions ou autorités qui dirigent sa vie professionnelle, il ne doit pas, en principe, en devenir financièrement dépendant. Sa coopération ou collaboration nécessite des forces d'impulsion complètement différentes, à savoir un intérêt factuel pour ce qui doit être fait ensemble, la confiance et la liberté de décision. Quiconque travaille uniquement pour gagner de l'argent et est payé en fonction du temps (salaire horaire ou travail à la pièce) s'oppose au développement sain de la communauté humaine. La rémunération pour gagner sa vie, dont il dépend en fonction de sa situation familiale au sens large, doit être totalement indépendante de sa prestation. Il n'en sera pas pour autant moins efficace. Ce n'est qu'en se mettant à la disposition de la communauté pour un travail autre que celui qui est rémunéré que l'on peut surmonter l'égoïsme de la vie de l'économie actuelle. On ne devrait pas payer en détail la performance en tant que telle ! Même s'il y a eu une certaine neutralisation dans ce sens par le biais des conventions collectives ou des accords collectifs de travail, les vagues continues de grèves montrent qu'on ne peut parler de solution à la question sociale.

À l'ère de la division du travail, personne ne travaille pour lui-même ; chacun travaille toujours pour les autres. Plus la division du travail et l'automatisation progressent – Rudolf Steiner a parlé d'une future réduction du temps de travail à quatre heures par jour – moins l'individu est capable de travailler pour son propre bien. C'est pourquoi, dès 1905, il formula la loi sociale principale, qui s'énonce comme suit :

« Le salut de la totalité des personnes travaillant ensemble est d'autant plus grand que l'individu réclame moins le produit de ses services pour lui-même, c'est-à-dire qu'il en donne plus à ses collaborateurs, et que ses propres besoins sont satisfaits non pas par ses services mais par ceux des autres. Toutes les institutions au sein d'un ensemble de personnes qui contredisent cette loi doivent créer de la misère et des besoins quelque part si elles continuent pendant longtemps. » Cette loi principale s'applique à la vie sociale avec une exclusivité et une nécessité tout aussi fortement qu'une loi de la nature s'applique à un domaine particulier d'effets naturels. Mais il ne faut pas penser qu'il suffit de faire de cette loi une loi morale générale ou de la

traduire par l'attitude selon laquelle chacun travaille au service de ses semblables. De fait, le droit ne vit comme il devrait vivre que si une totalité de personnes réussit à créer des institutions telles que personne ne puisse jamais réclamer pour lui-même les fruits de son propre travail, mais que ceux-ci profitent entièrement à la totalité. À son tour, il doit être entretenu par le travail de ses semblables. L'important est donc que travailler pour les autres et avoir un revenu soient deux choses complètement distinctes »⁹.

Cette loi peut sembler étrange au premier abord, mais les ouvriers de 1919, qui ne connaissaient même pas la chaîne de montage, la comprirent et demandèrent comment la rémunération du travail serait alors réglementée. Rudolf Steiner rappela la revendication de Ferdinand Lassalle, qui, dès les années 1860, exigeait que tous les employés reçoivent une part du résultat de leur travail à la place du salaire. En fait, toute forme de compensation pour le travail est générée par l'interaction entre la vente de marchandises ou de services d'une part et l'offre d'argent par le consommateur d'autre part. Ce serait aller trop loin que de parler ici en détail de la formation de la valeur et des prix et de la nature de l'activité économique. Mais il est important de noter que la distribution n'est pas basée sur le profit d'une exploitation individuelle, mais sur le produit social total d'un territoire spécifique. Dans un organisme triarticulé, on peut imaginer que de tels rapports permettent à chaque collaborateur de déterminer lui-même, selon des échelles légalement préétablies, la rémunération à laquelle il peut prétendre. Il est conseillé d'effectuer des paiements anticipés, qui sont réglés à la fin de l'année en fonction du résultat total. En principe, il convient de conclure un accord juridique portant sur l'étendue, la nature et le caractère du travail. On peut comprendre que ce système pourrait aider à dépasser les conflits autour des salaires, si pénibles aujourd'hui, en lisant un article de l'auteur sur *Le droit de grève et la paix industrielle*, dont une contribution jusqu'ici peu connue de Rudolf Steiner sur la suppression de la relation salariale est reproduite en annexe.

Il en ressort clairement que l'on ne peut résoudre ce qu'on appelait autrefois la question des salaires sur la base de la vie de l'économie, car il s'agit en fait d'un processus juridique qui doit être réglementé démocratiquement. La nature contraignante des conventions collectives de travail est un premier pas dans cette direction. Ce qui est important, cependant, c'est la différence fondamentale avec le concept traditionnel d'emploi. Au lieu que les partenaires sociaux s'affrontent sur des intérêts contradictoires, ils peuvent travailler ensemble dans un esprit de confiance dès que la question des salaires est réglementée légalement, c'est-à-dire que les conflits salariaux ne se produisent pas sur la base de l'économie. Une usine de production est avant tout une communauté de personnes qui ne sont pas du tout actives économiquement,

9. (4) - Rudolf Steiner, Science spirituelle et question sociale, in : Lucifer-Gnosis. GA 34, Dornach 1960, et édition séparée, Dornach 1968.

mais plutôt intellectuellement, lorsqu'elle fournit un travail irréprochable avec les compétences disponibles. Rudolf Steiner attachait la plus grande importance au fait que l'entrepreneur est pleinement responsable du bien-être de tous ses employés, non seulement par le biais des institutions sociales, mais aussi par l'amélioration de l'éducation et de la dignité humaine. Il donna lui-même le meilleur exemple en proposant, pendant les années de construction du premier Goetheanum, les conférences les plus intéressantes aux ouvriers tôt le matin, dans le cadre de leurs heures de travail rémunérées. Il recommanda à ses amis entrepreneurs d'assurer des cours de formation générale et un soutien artistique aux ouvriers.

Parallèlement aux propositions dans le domaine économique, Rudolf Steiner exigeait la libération de la vie de l'esprit. Il rejetait catégoriquement une autogestion de la vie de l'économie vis-à-vis de l'État, c'est-à-dire une « biarticulation », et disait que si l'on ne transférait pas à temps toute la vie de l'esprit dans la liberté totale et ne la remettait pas à sa propre gestion, ce serait pire que l'État unitaire actuel. L'art, la science et la religion doivent redevenir une unité et le bien commun du peuple. De vastes cercles de la population n'ont aucune part dans le domaine privilégié de la science ; les centres de formation pour adultes sont de pitoyables tentatives de vulgarisation scientifique, et les concerts et le théâtre sont généralement réservés à certains milieux. Et les Églises ? Elles traversent des crises, parce que les confessions sont figées dans le dogme au lieu de chercher l'esprit vivant dans l'homme et le monde. Notre époque n'a pas encore décidé de se détourner de la vision matérialiste du monde, mais Rudolf Steiner a donné en abondance les documents permettant d'atteindre la connaissance spirituelle, sur laquelle la science d'aujourd'hui doit déboucher. Tout en reconnaissant pleinement les réalisations de la science, il exigeait qu'elle étende ses activités de recherche au domaine de l'esprit.

V. La question de la culpabilité de la guerre

À toutes ces vastes perspectives de transformation des impulsions culturelles s'ajoutaient désormais des inquiétudes quant aux prochaines négociations de paix, où l'on savait que la délégation allemande serait contrainte de confirmer par sa signature la responsabilité exclusive de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre. Rudolf Steiner, qui sentait, en conscience, vivre en lui la responsabilité pour l'esprit d'Europe centrale, voulait à tout prix empêcher cette signature. Il avait pris connaissance d'événements qui permettaient clairement de ne pas faire de l'Allemagne la seule responsable de la guerre. La signature du traité de paix à Versailles étant prévue pour la fin juin, il fallait agir rapidement. « Pour le moment, c'est encore plus important que l'engagement pour la triarticulation », déclara-t-il. À cette fin, il eut la possibilité de s'entretenir avec le général Helmuth von Moltke, qu'il avait rencontré à Bad Homburg après sa démission en 1915. Ce dernier lui affirma avoir le cœur brisé et lui décrivit en détail le début de la Première Guerre mondiale et surtout les événements tragiques de ce samedi 1er août 1914, où il avait fallu ordonner la mobilisation pour mener une guerre sur deux fronts, contre la France et la Russie. L'empereur voulait arrêter les armées déjà en marche et espérait encore empêcher la guerre contre la France. Il n'avait sans doute pas été informé au préalable de l'application du plan de Schlieffen, qui était de traverser la Belgique neutre, car sinon il en aurait probablement parlé, conformément à ses habitudes. Cette mesure était inévitable, car on soupçonnait à juste titre que les Français, de leur côté, forceraient le passage en Belgique. L'Empereur voulait respecter la neutralité de la Belgique si l'Angleterre se tenait à l'écart de la guerre. Il restait dans l'illusion que son cousin, le roi Édouard VII, pouvait exercer une telle influence sur le gouvernement anglais. Mais c'est précisément ce même Édouard VII qui, pendant deux décennies, avait encouragé la politique d'encerclement contre l'Allemagne et obligé celle-ci à mener la guerre sur deux fronts. D'après la description des scènes tragiques qui se déroulèrent à Berlin le jour où la guerre éclata, il est clair qu'il ne pouvait être question que l'Allemagne soit seule responsable de la guerre. L'Allemagne était l'intrus malvenu dans une politique mondiale que la Grande-Bretagne pensait se réserver. Depuis que le Reich avait été fondé par Bismarck en 1871, il s'était développé à vue d'œil en une grande puissance avec des colonies et une flotte de guerre et de commerce toujours plus importante. La volonté de créer un État-nation grand et fort l'avait mené à sa perte. À l'époque, il aurait eu une mission sociale supranationale, qu'il n'a pas assumée.

Par deux fois, il s'est effondré, pour ensuite succomber encore et encore à la même erreur de raisonnement que Rudolf Steiner avait condamnée dans son Appel au peuple allemand et qui est décrite en détail dans les mémorandums de 1917.

Rudolf Steiner parlait souvent et en détail de ces événements, tout en critiquant sévèrement l'incompétence des politiciens allemands. Il appelait parfois le chancelier Bethmann-Hollweg Bethmann-Hohlkopf [tête-vide, NdT]. La camarilla militaire exerçait une influence tragique sur la politique allemande. Ce n'était pas le cas du général von Moltke, qui fut justement, à certains moments, l'instructeur militaire de l'empereur¹. C'était un homme d'honneur par excellence, d'une grande éthique, mais qui fut terrassé par cette même camarilla lorsque, en raison de l'avancée rapide et inattendue de la bataille de la Marne, les armées du front occidental échappèrent à son emprise, le forçant à ordonner une brève retraite stratégique pour être à l'abri de la surprise. Par cette capitulation, il voulait retourner le plus vite possible à la bataille de plein champ, car il était un ennemi de la guerre de tranchées ordonnée par d'autres par la suite. L'Empereur ne pouvait ni comprendre cette décision ni s'en remettre. Moltke fut rétrogradé, alors même que ce n'était pas lui, mais un de ses officiers d'État-major, le lieutenant-colonel Hentsch, qui, en violation de ses pleins pouvoirs, avait ordonné la retraite lors d'une visite au front pendant la bataille de la Marne. La première conséquence en fut un tournant dans le destin de la guerre. Il n'est toutefois pas certain que l'Allemagne aurait pu la gagner en évitant cette retraite, qui n'était en fait qu'une action collective, mais elle se serait en tout cas terminée plus rapidement. L'Amérique n'ayant décidé d'entrer en guerre que trois ans plus tard, la situation était totalement incertaine à l'automne 1914.

Après sa destitution comme chef de l'État-major général, Moltke fut chargé du siège d'Anvers, qui capitula dès le 9 octobre 1914. Il organisa ensuite l'économie alimentaire de guerre dans son pays d'origine. En 1916, il mourut d'une crise cardiaque alors qu'il terminait au Reichstag le discours de funérailles de son ami, le général du maréchal de l'armée de l'Est, von der Goltz.

Le destin tragique du général de corps d'armée von Moltke préoccupa beaucoup Rudolf Steiner, car il reconnaissait en lui une haute individualité; ce n'était la première fois que son entourage le mettait en difficulté. La bataille de la Marne avait échoué parce que l'aile droite allemande n'était pas suffisamment protégée, alors que Schlieffen avait averti à plusieurs reprises : « renforce ton aile droite ! ». Moltke avait-il ignoré cet avertissement ? Non ! Il expliqua à Rudolf Steiner le véritable contexte de cette tragédie : au début, le Reichstag avait agi avec légèreté en refusant, quelques mois avant le déclenchement de la guerre, d'octroyer un crédit pour des commandes

1. (34) - Lors des grandes manœuvres d'automne, appelées manœuvres de l'Empereur, il était habituel d'attribuer la victoire à l'Empereur, qui voulait diriger lui-même un parti. Pour finir, Moltke refusa de participer plus longtemps à cette farce. L'Empereur dut se retirer de la direction de l'armée lors des manœuvres, ce pour quoi il en voulut énormément à Moltke.

de munitions plus importantes. C'était une preuve supplémentaire que les préparatifs de guerre étaient insuffisants. Mais lorsqu'il eût fallu employer contre la France la puissance principale, les provinces de l'Est restèrent relativement peu occupées. L'armée y était censée tenir les Russes à distance le plus longtemps possible, car on ne s'attendait qu'à un bref combat contre la France. Mais on s'aperçut rapidement que les Russes gagnaient du terrain en Prusse orientale, ce que l'Empereur, en commandant suprême de la guerre, voulut empêcher en y amenant un corps de la 1^e armée et de la 2^e armée, ainsi qu'une division de cavalerie de la 6^e armée.

C'était un grand risque d'affaiblir ainsi l'aile du mouvement qui devait réaliser l'encerclement entre Bruxelles et Paris et qui ne pouvait donc pas être assez forte pour cela. Ce corps d'armée manqua sur l'aile droite lors de la bataille de la Marne. Bien qu'un corps d'armée bavarois ait été rappelé d'Alsace à ce moment-là pour le remplacer, son commandant, le prince Rupprecht, refusa pendant plusieurs jours de s'y rendre en s'exclamant : « Avec quoi devrions-nous gagner s'ils nous retirent les troupes ? ». Rudolf Steiner dit de cette insubordination qu'elle était une conséquence du système fédéral monarchiste. Lorsque ce corps fut en route, on fit sauter un important tunnel près de Maubeuge, de sorte que le transport dut faire un long détour par Bruxelles et arriva un jour trop tard. Si les provinces de l'Est avaient bien été sauvées, la bataille de la Marne avait été perdue. Et le nouveau commandant, le général von Falkenhayn, manqua la reprise de la bataille de plein champ et, à la place, commença le long et meurtrier siège de la forteresse de Verdun.

Je ne tire pas ces récits des livres, mais des descriptions de Rudolf Steiner, qui se sont gravées de façon très vivante dans ma mémoire. Après avoir vérifié l'histoire de la guerre, on peut à tout moment ajouter les noms exacts des corps d'armée².

Comme on le sait, le commandant en chef nommé à l'Est, qui devint par la suite maréchal von Hindenburg, et son officier d'État-major Ludendorff, remportèrent de grands succès contre les Russes grâce à des tactiques vraiment brillantes et à une connaissance précise des zones marécageuses et lacustres de cette région.

Mais Rudolf Steiner dit encore d'autres choses sur Ludendorff : bien avant une mobilisation, dans une armée moderne, tout le monde est réparti de la manière la plus précise, et sait où se rendre et quoi faire. Il revenait à Ludendorff de forcer la forteresse belge de Liège à se rendre en cas de guerre. Il joua ce rôle en tant que civil, se rendit plusieurs fois à Liège, jusqu'à ce qu'il aperçoive la Chartreuse devant lui après une courbe de la vallée. Au début de la guerre, il se fraya un chemin entre des forts périphériques très contestés et emprunta le même chemin à la tête d'une brigade. Étonnamment, la surprise réussit. Il fut considéré comme un parlementaire et put remplir sa mission de la façon la plus brillante : il réussit à convaincre le commandant

2. (35) - Cf. Hermann Stegemann, *Geschichte des Krieges* (Histoire de la guerre - FG). Stuttgart 1918, ainsi que le récit détaillé officiel de la bataille de la Marne, de Jürgen von Grone (auto-édition de l'auteur, 1971).

de la forteresse que de puissantes troupes allemandes tenaient les hauteurs autour de lui, prêtes à attaquer immédiatement si Liège ne se rendait pas ; soi-disant, des négociations étaient en cours avec le gouvernement belge en vue d'autoriser le passage des troupes allemandes. À ce propos, nous dit Rudolf Steiner, il fallait savoir que Ludendorff avait subi une sorte de choc lorsqu'il avait tout d'un coup aperçu la forteresse depuis le fond de la vallée et qu'il s'était attendu à ce qu'on lui tire dessus, de sorte qu'à partir de ce moment, il ne pouvait plus être considéré comme un homme normal. Ce fut pourtant cet homme qui ensuite dirigea les armées allemandes et, en 1918 encore, osa participer à la deuxième bataille de la Marne, qui constitua un sacrifice sanglant totalement inutile. Il intervint aussi funestement dans la politique allemande et empêcha que la guerre ne se termine à temps. Et lorsque le dernier chancelier du Reich, le prince Max von Baden, prit ses fonctions, il poignarda dans le dos ses intentions politiques et exigea une demande immédiate d'armistice, après avoir assuré, peu de temps auparavant, que les fronts resteraient fermes. Il fut ensuite relevé de ses fonctions par le prince Max.



FIGURE 1 – Helmuth von Moltke, chef de l'état-major allemand (à gauche) avec Kaiser Wilhelm (en uniforme de général suisse) et le futur général Wille pendant les manœuvres d'automne en 1912 à Toggenburg

Lorsque Rudolf Steiner raconta ces événements historiques, la question se posa dans le cercle restreint de savoir s'il ne conviendrait pas de publier les mémoires écrites par Moltke, car Steiner avait dit qu'il serait impossible d'exiger la signature de la délégation allemande aux négociations de paix de Versailles pour la reconnaissance de la seule culpabilité de guerre si l'on connaissait les événements du jour où la guerre avait éclaté. Il contacta alors, par écrit et par télégramme, la veuve, l'Excellence Eliza von Moltke, pour qu'elle l'autorise à publier ce document. On était les 2 et 3 mai 1919. Quand, après quelques hésitations, l'autorisation arriva, on lança immédiatement l'impression des mémoires de Moltke, avec un tirage initial de 10 000 exemplaires. C'était tellement important pour Rudolf Steiner qu'il m'accompagna à l'imprimerie

pour choisir lui-même les caractères du titre. C'était une petite brochure de 21 pages avec une note indiquant que l'original avait été rédigé en novembre 1914 à Bad Homburg.

Rudolf Steiner ajouta à ces Mémoires treize pages de remarques préliminaires détaillées, qu'il signa en précisant : « Rédigé en mai 1919 ». Mme von Moltke publia par la suite, en 1922, les Mémoires de son mari dans une documentation complète, sans les remarques préliminaires de Rudolf Steiner, qui visaient entièrement à affirmer qu'à la fin du mois de juillet 1914, il n'y avait aucune volonté de guerre dans le peuple allemand et que la confrontation militaire n'était devenue nécessaire que parce que la politique allemande avait atteint un point zéro³. Le chef d'État-major général dut cependant faire son devoir militaire, même si l'Empereur voulut retirer l'ordre de mobilisation contre la France, alors qu'il était déjà trop tard. « Le chef d'État-major se retrouva donc complètement isolé ». Il fit son devoir, mais « avec un cœur saignant » (R. Steiner).

Que ces Mémoires du général von Moltke contenaient-elles de si grave ? Comme mentionné plus haut, la mobilisation des armées allemandes battait son plein ; les trains militaires roulaient sans répit vers les frontières à l'Ouest et à l'Est. Toute interruption aurait provoqué le chaos. L'Allemagne n'avait pas encore déclaré la guerre à la France, mais la Russie avait déjà déclaré la guerre à l'Allemagne. Jusqu'alors, on ne savait rien d'une telle déclaration de la part de l'Angleterre, mais il fallait s'y attendre militairement. Seul l'Empereur se berçait encore d'illusions, dans l'espoir que l'Angleterre restât neutre si l'Allemagne lui proposait de ne pas traverser la Belgique.

Il télégraphia donc à son cousin, le roi Édouard VI, et fit donner par son aide de camp, par téléphone – contre la volonté de Moltke – l'ordre à la 16^e division, qui se trouvait à Trèves, de ne pas envahir le Luxembourg. Un tel ordre devait être contresigné par le chef de l'État-major général. Mais Moltke refusa de le signer. Cet ordre de l'Empereur fut plus que Moltke put supporter. Il jeta son stylo sur la table et le brisa en éclats. Il resta sans rien faire jusqu'à ce que l'Empereur le convoquât au château en pleine nuit. Entretemps, l'Empereur avait reçu une réponse négative de l'Angleterre. Il accueillit son chef d'État-major – qui avait juste jeté un manteau par-dessus son pyjama – et lui dit : « Maintenant vous pouvez faire ce que vous voulez ». C'est ainsi que commença la Première guerre mondiale.

Rudolf Steiner s'attendait à ce que la publication de cet écrit ait un impact important si l'on réussissait à le présenter lors des négociations de paix à Versailles. Un membre de la délégation allemande, Schall, qui devint plus tard ministre, avait déjà été choisi pour s'occuper de sa distribution à Versailles. « Une fois que l'on a pris connaissance

3. (36) - Les remarques préliminaires de Rudolf Steiner pour la brochure de Moltke se trouvent dans : Aufsätze über die Dreigliederung des sozialen Organismus und zur Zeitlage 1915-1921 (Articles sur la triarticulation de l'organisme social et sur la situation du temps - FG). GA 24, Dornach 1961.

du contenu, on ne peut plus obliger les Allemands à signer une reconnaissance de la seule culpabilité de guerre », disait Rudolf Steiner. Le texte, qui portait comme titre général « Die 'Schuld' am Kriege – Betrachtungen und Erinnerungen des Generalstabschefs H. v. Moltke über die Vorgänge vom Juli 1914 bis November 1914 », publié par la Fédération pour la triarticulation de l'organisme social, fut achevé à temps, à savoir quelques jours avant le début des négociations de paix (voir annexe).

Il fallait aussi diffuser largement la brochure. Un appel avait été rédigé : « Au peuple allemand et au gouvernement allemand ! », dans lequel la révélation complète des événements qui avaient conduit à la guerre était liée à la demande de reconstruction de l'ordre social (voir annexe). La fédération déclara qu'elle avait fait de la publication des mémoires de Moltke sa propre affaire et appela le peuple et le gouvernement à lancer un débat public avec elle. Le 27 mai, des tracts de cet appel furent envoyés aux groupes locaux de la fédération, pour une distribution la plus large possible. Ils avaient été imprimés à 50 000 exemplaires.

Nous avons là une occasion extraordinaire de populariser Rudolf Steiner et l'idée de la triarticulation sociale telle que la préconisait la fédération. Le peuple allemand craignait les prochaines négociations de paix et souhaitait vivement ne pas être reconnu comme seul responsable de la guerre. Tout le monde aurait entendu parler du nouveau type d'ordre social et, si ses efforts avaient permis d'abandonner l'accusation de responsabilité exclusive de l'Allemagne, il n'aurait pas été possible de passer outre Rudolf Steiner. Cela aurait entraîné beaucoup de choses, aurait notamment été retirer son sol à la possibilité d'exiger des réparations de guerre élevées et à d'autres humiliations graves. Et peut-être même l'idée d'une paix de conciliation aurait pu monter.

Mais déjà, le destin frappait à la porte. À cause d'un excès de zèle et d'une légèreté⁴ dans nos propres rangs. C'est comme s'il avait fallu mettre le feu pour détruire la grande opportunité que le maître de l'humanité, Rudolf Steiner, avait toujours recherchée et préparée de la manière la plus prudente. Un membre du comité de la fédération, qui participait aux préparatifs de l'envoi de la brochure à Versailles, alla chercher quelques exemplaires à l'imprimerie avant que l'édition ne soit terminée. Mais au lieu d'apporter le premier exemplaire à Rudolf Steiner, il l'apporta avec enthousiasme à la légation prussienne de Stuttgart, où était émissaire un neveu de Moltke, le conseiller de légation Hans Adolf von Moltke. Mais le neveu estima que Mme Eliza von Moltke n'était pas autorisée à publier ces Mémoires sans le consentement de son père, le chef de famille. Il se sentit également obligé de les soumettre au Ministère des affaires étrangères, qui contacta immédiatement Mme von Moltke pour lui faire part de ses préoccupations.

4. Harmlosigkeit (FG)

L'État-major général intervint également. Le chef de famille, Fritz von Moltke, commença par confisquer les Mémoires, après avoir fait part par télégramme de ses préoccupations à Mme von Moltke. Celle-ci eut également des scrupules, car son mari avait écrit ses souvenirs expressément pour elle seule. Elle écrivit donc à Rudolf Steiner le 30 mai, entre autres choses : « Vous voyez, cher bon docteur, comment tout s'aggrave ; je ne me soucierais pas des résistances extérieures si je n'étais pas torturée intérieurement par l'impression de faire quelque chose qui n'est pas juste. » Elle surmonta ses doutes une fois que Rudolf Steiner lui eut expliqué que lui-même avait déjà appris tous les détails des Mémoires de la bouche du général, sans que celui-ci ne lui ait imposé la moindre obligation de secret. Mais l'État-major général prétendit que le texte contenait des inexactitudes majeures, et le général von Dommes fut envoyé à Rudolf Steiner à Stuttgart avec le consentement de la veuve.

Rudolf Steiner eut une longue conversation à huis clos, dans le bureau de la fédération, avec le général, qui affirma et jura que trois points des Mémoires étaient incorrects. Rudolf Steiner n'eut donc pas d'autre choix que de céder, alors que ces points ne touchaient guère à l'essence des Mémoires⁵. La raison profonde de cette confiscation était principalement que la famille von Moltke et les hauts officiers ne supportaient pas l'idée que l'Empereur, en exil en Hollande, puisse y être ridiculisé. Cette idée annihilait l'objectif de loin le plus important, qui était d'épargner au peuple allemand l'accusation d'être seul responsable de la guerre.

Une immense tragédie se manifesta dans cette affaire aux conséquences imprévisibles. On sent qu'il y avait en jeu des puissances que l'on ne peut définir que comme des contre-pouvoirs à l'esprit allemand. Des espoirs bien fondés furent anéantis. L'édition complète de la brochure dut être détruite ; je ne pus en sauvegarder que quelques copies. La famille Moltke paya les frais d'impression. Ils reçurent la facture émise par la société fiduciaire du Goetheanum à Stuttgart le jour même de la signature du traité de paix à Versailles. La seule responsabilité de l'Allemagne dans la guerre était ainsi scellée. L'un des signataires était Erzberger, membre du centre pour le Reichstag, qui peu après inscrivit dans le livre d'or d'une ville allemande : « Erst schaff dein Sach', dann sing und lach » (« fais ce que tu as à faire, puis chante et ris »)... Il fut peu après abattu par un étudiant en Forêt-Noire⁶.

5. (37) - Rudolf Steiner en parle à Roman Boos dans une lettre du 7 juin 1919, in : Beiträge zur Rudolf Steiner-Gesamtausgabe, n° 27/28, Dornach 1969.

6. (38) - Je fus obligé de donner un récit véridique de ces événements, après la publication, dans le n° 27/28 des Beiträge zur Rudolf Steiner-Gesamtausgabe, 1969, de la lettre de Rudolf Steiner à Mme von Moltke du 28 mai 1919 et de sa réponse et de la qualification de mon récit, à la p. 34, de « souvenir tardif ». J'avais connu d'emblée tous les détails de ces événements tragiques et ils sont toujours présents dans mon esprit. Jusqu'à présent, j'ai gardé le silence à leur sujet, car je ne voulais pas incriminer en public quiconque doit régler ses actes avec Rudolf Steiner. Si cette personnalité n'avait pas agi avec précipitation, il aurait été trop tard pour une intervention de la famille Moltke, car l'envoi des brochures était déjà prévu pour le lendemain. Les inquiétudes de l'épouse de Moltke n'étaient pas insurmontables pour Rudolf Steiner, qui avait un contact suprasensible avec l'âme de son mari, mort en 1916, et était certain que la publication allait dans son sens. Après la mort de Moltke, Rudolf Steiner avait essayé de maintenir le lien avec lui. Il raconta un jour comment l'âme de Moltke avait cherché à influencer le ministre des affaires étrangères de

von Kühlmann lorsqu'il devait s'adresser au Reichstag dans un important discours sur la politique étrangère à propos des objectifs de guerre du Reich. Au lieu de cela, von Kühlmann fit quasiment un discours de paix, qu'il trouva si insupportable qu'il dut prendre congé. Il s'agit de son discours au Reichstag du 24 juin 1918, dont il ressort que la guerre ne pouvait être gagnée par les seuls moyens militaires, sans efforts diplomatiques.

VI. La Fédération pour la tri-articulation de l'organisme social

Pour le siège de la fédération, nous louâmes un immeuble commercial à plusieurs étages à la Champignystrasse 17, non loin de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria, qui était à la Hackenstrasse. Nos tâches consistaient tout d'abord à préparer les conférences de Rudolf Steiner et à veiller au bon déroulement des événements. Nous collions des affiches et faisons des annonces. Nous invitons la presse et des personnalités. Dès le début, les conférences furent prises en sténographie, puis immédiatement rédigées. Il y avait assez d'assistants bénévoles et il fallut rapidement satisfaire le besoin de transcriptions. Rudolf Steiner donna son consentement pour imprimer l'importante conférence qu'il avait donnée chez Daimler, de façon qu'elle devienne un matériel de travail interne. Elle marqua le début d'une intense activité à de nombreux endroits en Allemagne, où un grand nombre de groupes de travail se constituèrent très rapidement. Grâce à l'étude intensive des *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, on se familiarisa avec les problèmes posés et avec les propositions de Rudolf Steiner. Jusqu'à présent, on avait étudié le principe de base de la triarticulation de l'organisme social essentiellement dans les deux mémorandums de 1917 et dans l'*Appel au peuple allemand et au monde de la culture*. Une correspondance animée se développa. Tous voulaient être au courant de ce qui se passait à Stuttgart et obtenir aussi rapidement que possible les conférences de Rudolf Steiner. Au début, elles étaient seulement reproduites, dans la mesure des possibilités de l'époque. Plusieurs amis osèrent parler en public, bien que la connaissance de la matière ne fût pas encore très solide. Partout on prenait part aux événements et intervenait dans les discussions.

À Stuttgart, les conférences reposaient au début presque entièrement sur les épaules de Rudolf Steiner. Il était soutenu occasionnellement par Carl Unger, qui était un fin penseur et un bon orateur, ou par Emil Molt, dont la chaleur humaine faisait impression sur les auditeurs. Emil Leinhas apparut bientôt aussi comme orateur. Pour ma part, j'intervenais souvent dans les discussions et privilégiais les conversations d'humain à humain. Rudolf Steiner nous avait parlé de l'efficacité du discours libre ; il avait également rédigé pour nous les premiers exercices de langage, que Mme Marie Steiner exerçait chaque fois avec nous. Chez moi, il critiquait le ton militaire qui me restait de la guerre. Comme notre charge de travail s'amoncelait, Leinhas se plaignit qu'il ne voyait pas quand pratiquer ces exercices. Mais Rudolf Steiner n'en tenait

pas compte. Il disait : « c'est quand même très simple. Quand vous mettez une chaussette le matin, vous répétez : 'Rate mir mehrere Rätsel nur richtig', et quand vous mettez l'autre, vous dites 'Lipplicher Laffe'. »

Les réunions internes se déroulaient la plupart du temps dans la salle rouge de la Landhausstrasse 70. « Le docteur » tenait beaucoup à ce que les discussions soient correctement conduites. Si nous étions plus de sept, nous devions faire tourner la présidence pour régler les prises de parole. Il disait que les travailleurs étaient parfaitement formés à cette règle démocratique ; nous ne devions pas être en reste. A cette occasion, nous apprîmes aussi pourquoi le livre *Éléments fondamentaux* était écrit dans un style si concentré que tant de gens le trouvaient difficile : les travailleurs étaient habitués à lire en suivant les lignes avec l'index, et si consciencieusement qu'ils ne commençaient la phrase suivante qu'après avoir bien compris ce qui précédait. Durant ces séances, Rudolf Steiner était aussi le professeur pratique qui rendait attentif à tous les détails et analysait avec nous la situation du moment, comme si nous étions du même niveau. Il voulait nous éduquer à l'indépendance et au jugement propre. Il était aussi positif quand il traitait de l'action pour la triarticulation qu'il était pessimiste quand il évaluait la situation globale de l'Allemagne et du monde. Plein d'espoir, il pensait que son influence sur les masses grandirait, et il était heureux et confiant de voir que le mouvement enflait si rapidement – ce qui était dû à son immense engagement.

Comme personnalité, il avait une influence particulièrement forte sur les hommes, qui se sentaient compris au plus profond d'eux-mêmes. On admirait dans ses conférences sa grande force et l'élan de son discours. Lors des réunions, au contraire, il était parfaitement calme, parlait de manière tranquille et réfléchie, pleine de sagesse, sans rien exiger de nous. Il n'intervenait jamais dans la liberté personnelle, même quand il voyait se profiler des maladresses. Une fois, assis très calmement, il assista à la préparation d'une affiche qui attaquait violemment les industriels et qui par la suite nous valut des inimitiés amères. Bien qu'il en ait entendu la formulation, il laissa passer, parce qu'il jugeait important de nous secouer afin de nous amener à former nos propres jugements et à prendre nos responsabilités. Un autre jour, il dit seulement : « On ne fait pas quelque chose comme ça ».

Molt se crut obligé de secouer ses collègues fabricants. Dans la Commission de socialisation du Wurtemberg, il s'était efforcé, des semaines durant, de regrouper les industriels pour mettre en place des prestations d'entraide qui semblaient très urgentes à cause des difficultés de l'après-guerre, du manque de matières premières et de l'absence de commandes de paix. Il combattait avec passion l'avis général selon lequel on devait attendre des mesures de l'État et espérait que l'industrie progresserait en se débrouillant par elle-même, à partir de quoi l'autogestion de la vie de l'économie pourrait se développer. Carl Unger aussi s'engagea fortement pour ce plan, en particulier parce que, en tant que producteur de machines-outils de haute

valeur, il ne pouvait pas obtenir aussi vite des commandes pour une production de paix. Des prestations d'entraide aurait été la tâche du moment pour reconverter l'ensemble de l'industrie après l'interruption soudaine des commandes de guerre.

Pour comprendre le comportement de la fédération, il faut prendre en considération la situation consécutive à la révolution, à la grève générale et à la guerre civile. Tant dans les rues que dans les entreprises et les services administratifs, partout se répandaient les conseils de travailleurs et les conseils de soldats teintés politiquement. Les éléments les plus radicaux reprochaient au gouvernement socialiste modéré d'amener le peuple aux conquêtes de la Révolution. Rudolf Steiner, voulant diriger ces impulsions de volonté dans des voies constructives, recommanda de former des conseils d'entreprise purement économiques, qui devraient alors se réunir en corps de conseils d'entreprise transversaux. Bien que les entrepreneurs eussent une certaine compréhension de ces idées, ils ne voyaient pas les grands points de vue qui auraient pu conduire à une refonte des rapports de travail tout entiers. Ils voulaient rester les maîtres dans la maison. Il est vrai que l'association des syndicats d'employeurs du Wurtemberg écrivit le 5 juin 1919 à la fédération : « Les employeurs du Wurtemberg saluent toute mesure qui semble convenir pour arriver à un contact plus étroit entre les directions d'entreprise et les travailleurs et les employés, et ne s'opposent pas à la création des conseils d'entreprise ».

Mais au fond, ils craignaient de perdre leurs privilèges bourgeois et ne pouvaient pas s'imaginer dans la nouvelle vision des choses qui leur était apportée. Même Peter Bruckmann, propriétaire d'une usine d'argenterie assez importante à Heilbronn, qui en tant que député au parlement avait trouvé des mots chaleureux pour la collaboration avec les travailleurs et avait dit entre autres : « Aussi loin que va notre influence sur les entrepreneurs, nous ferons tout notre possible, en termes d'explications et de développement, pour aider ces idées à triompher ».

Mais cet industriel de pointe ne le pensait pas sincèrement. La fédération qualifia ses paroles de phraséologie. Maintenant, il faut reconnaître que la fédération avait alors un langage très radical. On ne put bientôt plus compter sur le soutien des entrepreneurs, tandis que l'on trouvait un consentement enthousiaste chez les travailleurs ; on élaborait donc un trac qui, déjà de par le titre « *Aux ouvriers ! Aux travailleurs intellectuels ! Aux industriels !* » fut perçu comme un repositionnement des entrepreneurs. Le texte reproduit en annexe montre clairement qu'il était principalement axé sur l'initiative des travailleurs. En fait, Rudolf Steiner, avec ses passionnantes conférences aux ouvriers, produisait un tel écho qu'on pouvait penser pouvoir compter sur eux. Avec la justification de M. Bruckmann, qui passa dans la presse comme une Explication, la fédération publia une lettre ouverte à l'industrie du Wurtemberg, dont la formulation était maintenant beaucoup plus exacte et qui exposait clairement ses objectifs (cf. annexe).

L'évolution de l'Europe aurait été différente si on s'était décidé à temps pour une orientation vers l'est au lieu de l'ouest, telle que la fédération la défendait à cette époque. Ainsi, dans le tract *Aux travailleurs manuels...*, il était écrit :

« Seule une grande action collective, une véritable socialisation complète de grande envergure, donne aux travailleurs une motivation nouvelle et réveille dans tout le peuple laborieux des forces de vie invincibles. Elle nous protège de l'esclavage par le capital anglo-américain qui nous menace et qui exclut toute socialisation réelle pour des décennies. Elle crée des conditions qui nous permettent un accord avec l'Est. Liés sainement avec la Russie, nous y trouverons de la nourriture, des ventes et une protection contre l'oppression occidentale... »

Mais cette attitude nécessite une explication : après l'effondrement du front occidental et l'éclatement de la révolution allemande, les puissances occidentales avaient atteint l'objectif vers lequel leur politique tendait depuis plus de deux décennies. Cet objectif était non seulement militaire, mais plus encore économique, parce qu'elles considéraient l'augmentation des exportations allemandes comme une sérieuse concurrence, surtout l'Empire britannique. Celui-ci considérait comme une évidence d'avoir le droit de devenir la plus grande puissance mondiale, rôle que malgré tout, depuis le début du siècle, il devait de plus en plus céder aux États-Unis d'Amérique. Par la formulation illusoire de Wilson du droit des peuples à l'autodétermination, la monarchie autrichienne avait été démantelée et ses différents corps de peuples étaient devenus des États indépendants. De même, la monarchie allemande avait été renversée, l'Empire privé des colonies et de la flotte marchande, le pays occupé. Le peuple allemand devait être totalement ruiné par les énormes indemnités de guerre qui lui étaient imposées. On envisageait même de retransformer l'Allemagne en pays rural, de raser ses usines, d'abattre ses cheminées. Il est évident que la culture allemande aurait été atteinte aussi.

Par le rattachement avec l'Occident et le rejet contraint et forcé de la Russie non capitaliste, le peuple allemand devait perdre son indépendance et des réformes sociales majeures ne seraient plus possibles. La culture allemande se flétrirait et ferait place aux influences étrangères. Il fallait donc soustraire à temps toute la vie de l'économie aux puissances victorieuses, de façon à les conduire vers l'autogestion. Et le pouvoir de l'État, qui de toute façon se trouvait entre des mains faibles, devrait renoncer à son influence sur la vie de l'esprit, avant tout sur le système des écoles et des universités ainsi que sur le Concordat avec l'Église, pour laisser aussi ce domaine se développer lui-même dans la liberté.

C'est pour de telles raisons qu'il fallait nouer des liens vivants avec le peuple russe, qui en réalité aspirait à la culture de l'Europe centrale. On n'avait pas à craindre une bolchévisation de l'Europe centrale si on ne lui opposait pas le matérialisme traditionnel, mais l'idée porteuse d'une réorganisation par la triarticulation. On sait

que le communisme n'a absolument pas été créé en Russie, mais importé d'Occident par le marxisme. Il ne correspondait pas du tout à l'essence du peuple russe. Vaincre cette idéologie par une idée vivante, bien fondée, semblait plus prometteur et plus digne que de se soumettre à l'Occident. L'Europe centrale aurait pu remplir la tâche qui lui revenait, de par sa culture et sa situation géographique, avant que ne se pérennise le fossé entre Orient et Occident ainsi créé.

Les hommes ne pouvaient pas avoir une telle vision à long terme. De nombreux bourgeois confondirent l'idée de triarticulation avec le bolchévisme. Leur capacité de pensée ne leur suffisait pas pour faire les distinctions nécessaires. Mais Rudolf Steiner voyait encore plus loin : il voyait l'avenir tragique comme une conséquence de l'échec momentané des cercles dirigeants, la diminution des patrimoines par l'inflation qui menaçait et la rechute du peuple allemand dans la barbarie par le nazisme qui s'annonçait. Il s'agissait alors de risquer une dernière tentative pour, peut-être, éviter un tel déclin, ce qui semblait possible avec l'aide du prolétariat. D'où le langage courageux censé secouer les bourgeois assoupis fidèles aux autorités. Steiner qualifia une fois les employés de « lions endormis ». À cette époque, les travailleurs étaient beaucoup plus éveillés. Ces hommes étaient ouverts à de grandes idées. Il fallait donc tenter l'extrême.

La grande inquiétude pour l'avenir de l'Europe était fondée. Dans les réunions internes, Rudolf Steiner dit que des temps viendraient où les trains ne rouleraient plus, où l'argent perdrait sa valeur et où les fermes resteraient vides ; les villes tomberaient, ne laissant que gravats et cendres, et de nombreuses autres choses qui nous faisaient frémir. Par ses indications, on s'habitua à ne pas déduire les événements des causes immédiates, mais à en rechercher les moteurs cachés. De l'Ouest, de l'Est et du Sud menaçaient les dangers qui voulaient détruire la vie culturelle de l'Europe centrale. Et quand des vagues semblaient s'aplanir de façon inattendue, il parlait quelquefois de « miracles ahrimaniens ». Depuis, ses prédictions se sont réalisées avec une horrible précision. Les villes furent bombardées, les fermes restèrent longtemps vides en Prusse orientale et en Pologne, la monnaie s'effondra totalement deux fois (1923 et 1948).

Désormais, la partie occidentale de l'Allemagne était définitivement rattachée à l'Ouest, l'orientale à l'Est, et le monde était divisé en deux visions radicalement différentes de la vie et de l'ordre social, chacune luttant pour l'emporter sur l'autre. Ce que nous vivons aujourd'hui est seulement la continuation de la guerre avec d'autres moyens. L'ère bourgeoise s'était achevée en 1914. Une ère nouvelle avait commencé, dont les douleurs de l'enfantement seraient la signature de ce siècle. Beaucoup n'ont pas encore compris cette tragédie.

Rudolf Steiner, qui disait alors déjà qu'il fallait empêcher « par tous les moyens » le bolchévisme de pénétrer en Europe centrale, voyait que l'Europe ne risquait

d'être submergée qu'une fois que toute l'Asie aurait succombé au communisme. Le fait que les puissances occidentales, après la Seconde Guerre mondiale, laissèrent volontairement à l'influence russe de grandes parties de l'Europe jusqu'au cœur de l'Allemagne fut un destin tragique non seulement pour tout le peuple allemand, mais aussi pour le monde entier. Or l'Europe centrale devrait par là se sentir appelée à contrebalancer par des voies spirituelles les contradictions idéologiques entre le capital et le travail, sur lesquelles se fondent les désirs politiques de pouvoir, afin de prévenir le règlement de compte menaçant des Asiatiques avec le monde occidental. C'est la tâche de destin du temps présent. Il en résulte l'actualité de l'idée de triarticulation et la nécessité de l'examiner sérieusement. Mais les hommes d'aujourd'hui comptent sur la puissance économique comme sur une force militaire, bien qu'ils sachent qu'une troisième guerre mondiale laisserait derrière elle un chaos généralisé.

Ces perspectives à long terme découlèrent des efforts de Rudolf Steiner pour éveiller en 1919 la compréhension d'une société triarticulée. Mais il s'avéra qu'on ne pouvait rien attendre de la politique des partis. Ceux-ci devront disparaître complètement, disait-il, car ils empêchent l'émergence de personnalités géniales ; on ne devrait pas être obligé de choisir des listes liées à des programmes de partis, plutôt que des individus en lesquels on puisse avoir confiance. Il disait aussi que les frontières devraient tomber. Si on ne les abattait pas volontairement, l'humanité y serait contrainte avec le temps par le développement de la technologie – par exemple de l'avion. Comme la vie culturelle est une affaire de la libre personnalité et non de l'État, il ne pourrait y avoir de vraie économie mondiale que quand elle serait complètement dépolitisée.

Le public sans préjugés des travailleurs comprenait très bien de telles exigences. Souvent un homme assez jeune venait à la maison des syndicats ; il disait que comprendre la triarticulation n'était quand-même pas tellement difficile : on sortirait d'un côté la vie culturelle en la rendant autonome et de l'autre côté la vie de l'économie en l'organisant en associations ; il resterait au milieu l'État qui donnerait les mêmes droits à tous les citoyens. Rudolf Steiner aimait bien cet homme, qu'il appelait son « fidèle Eckhardt ».

Évidemment, les auditeurs voulaient aussi savoir comment Rudolf Steiner résolvait la question des salaires. On voyait bien que la lutte entre les partenaires sociaux devait avoir une fin et que les grèves ne pouvaient que faire du tort à l'économie. Beaucoup connaissaient aussi la revendication de Lassalle, qui était de substituer au salaire une part justifiée du résultat de la production. Ici le poème de Lassalle des années 1860, qui était sur toutes les lèvres à cette époque :

Chant de la fédération

Prie et travaille crie le monde, prie bref ! parce que le temps est de l'argent. Aux portes frappe la nécessité – Prie bref ! car le temps est pain.

Et tu labour et tu sèmes Et tu rive et tu couds, Et tu martèles et tu files - Dis, ô
peuple, que gagnes-tu ?

Homme du travail, réveille-toi ! Et reconnais ton pouvoir ! Toutes les roues sont
immobiles, Quand ton bras fort le veut.

Brisez le double joug en deux ! Brisez le besoin de l'esclavage ! Brisez l'esclavage du
besoin ! Le pain est liberté, la liberté pain !

Mais les partis radicaux ne suivirent pas, pas plus que les dirigeants des syndicats, à
quelques exceptions près. Le ministre-président du Wurtemberg, Wilhelm Blos, ne
témoigna pas de la moindre compréhension. Il écrira plus tard dans ses mémoires :

« Pour citer encore une bien étrange exigence qui m'était adressée : un jour, deux
envoyés des proches amis de M. le Dr Rudolf Steiner vinrent chez moi me demander
de prendre celui-ci dans le gouvernement. Ils disaient qu'il était l'homme le plus
important d'Europe et qu'il connaissait les secrets de tous les gouvernements. Sa
participation au gouvernement était absolument nécessaire pour le bien du pays.

J'étais toutefois d'un autre avis. Je savais que Steiner était théosophe ou anthropo-
sophe et qu'il avait été, il y a longtemps, membre de notre parti et avait travaillé
comme professeur à l'ancienne école de formation des travailleurs fondé par Liebk-
necht... Ils ajoutèrent qu'il me suffirait d'écouter une seule fois M. Steiner pour
comprendre quel avantage il représenterait pour le gouvernement du Wurtemberg.

Je répondis : de quelle dimension me parlera-t-il ? Je dis ça pour plaisanter. Mais
ma réponse apparemment les contraria beaucoup et on se sépara sans résultat. Je
supposai d'une déclaration ultérieure de M. Steiner à propos de 'cerveaux usés' que
ce devait être une 'revanche'. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas usé mon cerveau pour des
'corps astraux' et des 'fleurs de lotus'. Si déjà je l'ai usé, ce fut pour des choses plus
utiles... Dans la formulation de son concept d'État, Steiner se rapprochait beaucoup
de la conception anarchiste. De fait, si la triarticulation ne laisse plus à l'État que la
politique étrangère et la justice et qu'elle confie tout le reste à la secte steinerienne,
ce n'est plus un État, c'est ce que veulent aussi abolir les anarchistes. Même la
République des conseils, sous sa pire forme, a encore une structure plus forte ».

Un groupe communiste publia un appel dans lequel il présentait la triarticulation
comme la seule solution juste. M. Steiner se hâta de décliner toute similitude avec cette
direction... Une sorte de mémoire ajouté d'une main inconnue de moi figure dans le
compte rendu officiel des actes du Conseil des travailleurs ; il glorifie Steiner au-delà
de toute mesure et fait de sa triarticulation la seule voie de salut hors de la misère de
notre temps. Il lui attribue des idées qu'il n'exprime pas du tout, notamment qu'il
ne pense pas *sur* le prolétariat, mais qu'il pense avec lui (39).

Wilhelm Blos, qui n'avait jamais vu Rudolf Steiner et ne lui avait jamais parlé, était dépendant de ce que ses partisans lui racontaient. Il n'avait pas d'organe pour reconnaître les possibilités qui s'offraient à lui pendant la durée de son mandat. Les conseils d'entreprise étaient pour lui des fonctionnaires politiques, son but la nationalisation des entreprises clés. Que je sache, personne de la fédération n'avait rendu visite à Blos. La seule visite de Carl Unger et d'Emil Molt relative à la question d'une société fiduciaire industrielle avait eu lieu le 2 décembre 1918 (cf. le chapitre « Révolution »).

Pour Rudolf Steiner, la seule voie était celle qui allait directement au cœur des hommes impartiaux. Ils se sentaient compris de lui au plus profond d'eux-mêmes et semblaient prêts à accepter aussi ce qui leur était de prime abord étranger.

Naturellement, il y avait aussi des collègues du travail anthroposophes au comité de la fédération. C'étaient eux qui pensaient que Rudolf Steiner devait être appelé au gouvernement pour agir en faveur de la triarticulation. Mais Steiner ne voulait rien en savoir, disant qu'on ne pouvait pas simplement « introduire » une telle réorganisation sans l'avoir bien comprise au préalable.

Des liens furent établis avec des personnalités de l'industrie et des universités. Je réussis à lui faire rencontrer Robert Bosch, le directeur général des usines Bosch, qui était connu comme entrepreneur sensible à l'aspect social et avait introduit toutes sortes d'aides sociales dans son entreprise. Mais Bosch ne put qu'interpréter les propositions de Rudolf Steiner comme une demande d'argent pour financer son mouvement.

Rudolf Steiner fut très mal compris dans ces milieux sur ces points cruciaux, comme il ressort du livre du futur président fédéral allemand Theodor Heuss¹ sur *Robert Bosch, sa vie, son œuvre*, dans lequel l'auteur indique que Steiner a fait une conférence sur la solution du problème social devant le personnel de Bosch. Il dit : « Appelé par quelques industriels qui appartenaient à sa Société anthroposophique, Rudolf Steiner séjourna dans le Wurtemberg, où il organisa des réunions et fit des conférences. Avec l'idéologie de la 'triarticulation de l'organisme social', qui ne voyait pas le caractère de pouvoir de l'État... (il) semblait (avoir) temporairement escompter des effets plus larges ».

Entretemps, l'activité de la fédération s'était beaucoup développée. De nombreux amis étaient accourus de près et de loin pour s'activer à Stuttgart ou dans d'autres endroits. Ils voulaient s'informer sur les événements et entendre personnellement Rudolf Steiner. Un nombre grandissant de personnes – principalement de jeunes qui jouèrent par la suite des rôles importants dans le mouvement anthroposophique – travaillaient temporairement à la Champignystrasse ou entraient en contact d'une

1. (40) - Theodor Heuss, Robert Bosch, Leben und Leistung (Vie et prestation - FG). Stuttgart et Tübingen, 1946.

manière ou d'une autre avec les activités de la fédération. Une personnalité importante, qui se lia tôt à la fédération et à ses objectifs, fut Ernst Uehli, un Suisse avec une barbe blond-roux, un vrai alémanique. Il avait été fonctionnaire des douanes. Comme il était doué pour l'écriture, Rudolf Steiner lui confia la rédaction de la revue de grand format nouvellement fondée, *Triarticulation de l'organisme social* (cf. annexe). Le premier numéro fut publié le 8 juillet 1919. On avait donc désormais un organe propre, qui paraissait chaque semaine et dont le contenu était chaque fois affiché.

Il était prévu d'en faire par la suite un quotidien et, dans le texte, d'aborder des actualités mondiales, autrement dit les commenter à la lumière de la triarticulation. On y publiait au fur et à mesure les principaux articles de Rudolf Steiner, en plus des articles rédactionnels d'Uehli et des contributions de nombreux auteurs. Les activités de la fédération continuaient à croître. Tous les collaborateurs étaient portés par l'heureuse collaboration avec Rudolf Steiner, qui lui-même fournissait un travail incommensurable. Personne ne savait à quels moments il préparait ses conférences publiques et internes. On admettait simplement qu'il était prêt à intervenir partout. Il ne s'agissait pas uniquement de veiller à diffuser la triarticulation, mais aussi de beaucoup d'autres choses, qui étaient discutées lors des réunions du comité. Ainsi, par exemple, eurent lieu les 18 et 19 mai les premières représentations publiques d'eurythmie au Landtheater et au Kunstgebäude de Stuttgart, où il s'occupa des répétitions. Comme ma femme était au piano, elle pouvait dire des choses intéressantes sur la collaboration de M. et Mme Steiner. Une fois, alors que nous avions invité Rudolf Steiner, nous le vîmes discuter avec « Madame le Docteur » sur la conception d'un programme d'eurythmie. Il récita le début d'un poème, dont la suite lui échappait. Au cours du déjeuner, il réussit malgré tout à extraire de plus en plus de vers de sa mémoire, de sorte qu'à la fin, à la surprise générale, il put réciter le long poème en entier tout à fait librement.

Comme indiqué au chapitre précédent, Rudolf Steiner s'efforçait d'empêcher la reconnaissance de la seule culpabilité allemande dans la guerre.

Le projet de construire une école pour les enfants des travailleurs de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria déboucha lui aussi sur une décision concrète de la part d'Emil Molt le 23 avril 1919. Rudolf Steiner s'était déjà déclaré prêt à élaborer le plan pédagogique pour la nouvelle école. Nous y reviendrons dans un chapitre spécial.

Je voulais surtout montrer ici quelles énormes tensions occupaient ces mois, alors que des négociations étaient menées de tous les côtés, amenant le mouvement social venu à son point culminant. Le mouvement des travailleurs avait beaucoup grandi, ce qui nous décida à augmenter la première édition des *Éléments fondamentaux*² de 10 000 à 40 000 exemplaires.

2. (20) - Rudolf Steiner. *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, GA 23.

Le mouvement était en plein essor et semblait vouloir continuer à se propager. À de nombreux endroits, les conseils d'entreprises furent élus ainsi que Rudolf Steiner l'avait recommandé, à savoir comme des organes purement économiques qui se souciaient des intérêts des entreprises mais qui devaient aussi, dans la mesure du possible, gagner les entrepreneurs à leur cause. Quelques entrepreneurs s'intéressèrent effectivement à la coopération avec les conseils d'entreprise. À la Waldorf-Astoria, Emil Molt fut même élu président de son conseil.

En particulier, les comités des grandes entreprises de Stuttgart, qui suivaient un cours complet à la maison des syndicats, étaient bien informés des autres intentions et possibilités de fusions suprarégionales et semblaient assez courageux pour réaliser l'idée d'un conseil d'entreprise complet. Vers la fin du mois de juillet, ils procédèrent également aux élections correspondantes, dans lesquelles les moteurs étaient leurs collègues membres de la commission de travail de la fédération. L'idée était de créer, par le biais de telles associations, un assez grand corps de représentants de la production et de la consommation, qui aurait pu, avec le temps, infiltrer les influences politiques de l'État, en direction d'une association pour un certain territoire, à laquelle les entrepreneurs pouvaient être tout aussi intéressés que les travailleurs eux-mêmes.

Le fait que Rudolf Steiner ait semblé faire confiance aux conseils d'ouvriers pour s'attaquer à une tâche aussi importante se fondait sur le fait que, pendant la période révolutionnaire, toute initiative venait toujours des ouvriers, qui pouvaient aussi attendre quelques concessions de la part des entrepreneurs s'ils leur faisaient des propositions raisonnables. La principale préoccupation de Rudolf Steiner était de détourner l'intérêt du public des oppositions avec les fabricants et de mettre en évidence les problèmes économiques généraux. Il voulait faire comprendre qu'on ne pouvait pas résoudre la question des salaires dans une usine ou une autre, mais seulement dans un contexte économique plus large. Mais c'est précisément ce que les secrétaires syndicaux ne comprirent pas. Au lieu de s'intéresser à la participation à une nouvelle évolution, ils voyaient leur influence sur les masses diminuer, influence qui s'appuyait sur des revendications salariales et des conflits salariaux avec les associations patronales. Ils menacèrent les travailleurs de retirer leur soutien s'ils continuaient à suivre « ce Steiner ». Et c'est ainsi qu'un jour, lorsque Rudolf Steiner se rendit avec Marie Steiner, Molt, Unger, Leinhas et moi-même à la maison des syndicats pour la conférence suivante, nous n'y trouvâmes personne, alors que la salle était normalement bondée. La conférence avait été annoncée comme d'habitude. C'est avec étonnement que l'on constatâmes la tournure que prenaient les événements.

Nos grands efforts prirent fin brutalement. Ce fut à la fin du mois de juillet 1919 que les opposants relevèrent la tête de cette façon. Cette expérience ne suffit pas à nous décourager, mais le mouvement de masse de Stuttgart s'effondra rapidement. Ce n'est que par la suite que l'on sut ce qui s'était réellement passé. Après la création d'un conseil d'ouvriers (provisoire) le 23 juillet par des amis travailleurs, des éléments



FIGURE 1 – Albert Steffen - Rudolf Steiner - Ernst Uehli 1922

radicaux des indépendants avaient tenté d'utiliser cette fondation à leurs propres fins afin de prendre le pouvoir dans les usines, conformément au programme de leur parti. Le mouvement purement économique aurait ainsi été pris dans les eaux politiques, ce qui était strictement contraire aux intentions de la fédération. Rudolf Steiner avait depuis longtemps mis en garde contre toute compromission avec les partis radicaux. Le moment était donc venu de revoir et de reformuler les objectifs de la fédération. Ce fut Rudolf Steiner qui s'en chargea. On trouvera en annexe le texte tel qu'il l'a écrit. Cette tournure des événements avait également été remarquée par le gouvernement, qui suivait sans doute de près les activités de la fédération. Wilhelm Blos en parle ainsi dans son livre³ déjà mentionné :

« Après l'échec des nombreuses réunions demandant la nomination 'immédiate' du Dr Steiner au gouvernement, la secte Steiner se lance dans d'autres expériences. Elle fonde des écoles, des usines, des sanatoriums, des cinémas, etc., et trouve ainsi un large soutien financier dans les milieux industriels du Wurtemberg et du Bade. Elle cherche ainsi à s'emparer du pouvoir afin de prendre le gouvernement en mains. Elle en est encore loin. Mais il serait regrettable que cette secte gagne en influence sur les conditions politiques et sociales du pays – dont ce serait le malheur. » Nous cherchâmes d'autres voies. Le mouvement s'étendait de plus en plus dans les villes, où de nombreux amis fidèles agissaient de manière désintéressée. Outre le fait que Rudolf Steiner était de plus en plus sollicité par les préparatifs de la création de l'école, nous mîmes d'abord l'accent sur le domaine littéraire. Là aussi, Rudolf Steiner participa inlassablement. Je dus souvent récupérer à 7 h du matin les articles qu'il avait écrits pendant la nuit et je voyais qu'il ne s'était pas couché. Parfois, il voulait encore ajouter ou améliorer une phrase. Pour ce faire, il se contentait de placer le manuscrit sur la montagne de livres qui se trouvait sur son bureau et, dans cette situation très

3. (39) - Wilhelm Blos, Von der Monarchie zum Volksstaat (De la monarchie à l'Etat-peuple/nation - FG). Stuttgart 1922.

inconfortable, il parvenait encore à introduire les corrections proprement, de sa belle écriture.

Rudolf Steiner attendait beaucoup de nous, mais il pouvait aussi être sévère et nous confier sans relâche des responsabilités que nous assumions en toute confiance dans sa sagesse exceptionnelle, mais dont nous ne sentions pas à la hauteur. Surtout, nous nous étonnions souvent qu'il pût faire de grands éloges d'une personnalité en public, tout en portant, en privé, un jugement très méprisant sur une certaine action de cette même personnalité. Il n'épargnait personne. Très rarement, il pouvait s'emporter quand quelqu'un n'accomplissait pas une tâche qui lui avait été confiée ou ne le traitait pas avec suffisamment de respect. Je me souviens ainsi d'un grand énervement avant le début d'une conférence de Branche à la Landhausstrasse, lorsqu'un jeune homme à la porte lui demanda sa carte de membre ou un billet d'entrée parce qu'il ne l'avait jamais vu auparavant. Bien entendu, le reproche, qui faillit entraîner l'annulation de la conférence, ne visait pas le portier, mais ceux qui lui avaient confié cette fonction.

D'un autre côté, Rudolf Steiner pouvait aussi paraître modeste au point que, par exemple, il se prit un billet pour lui-même à la caisse lors de la réunion de protestation du 30 janvier 1920 à la Gustav-Siegle-Haus. Il aimait particulièrement faire de l'humour au déjeuner ; il disait que c'était bon pour la digestion. Il se montrait particulièrement drôle lorsqu'il rencontrait des professeurs d'université car, disait-il, c'était le langage que les anciens étudiants appréciaient. Par exemple, il imita une fois la véhémence avec laquelle on jouait aux cartes au Tyrol, en se penchant loin en avant et en tapant avec force les cartes sur la table. Bien évidemment, les discussions sérieuses étaient au premier plan. Il y eut une fois une sorte de compétition avec des professeurs de mathématiques invités, qui était tellement centrée sur les plus grands problèmes de cette science qu'ils furent de moins en moins nombreux à suivre et que finalement même le dernier dut admettre que Rudolf Steiner leur était supérieur à tous.

Il était étonnant de voir comment le même homme qui pouvait gagner le cœur des gens en tant qu'orateur populaire était si bien versé dans toutes les sciences qu'on avait l'impression d'avoir un expert devant soi. De plus, il apportait des idées fondamentalement nouvelles, voire révolutionnaires, dans tous les domaines de la vie, si bien qu'on ne pouvait que se demander comment un seul homme pouvait être aussi en avance sur ses contemporains.

On se rendra compte plus tard que ce ne sont pas les réalisations scientifiques et techniques de notre siècle, comme l'aviation, la fission de l'atome ou la conquête de la lune, qui ont été les plus significatives, mais le début du dépassement de l'ère matérialiste par la compréhension des lois spirituelles qui sous-tendent le monde des sens. Aujourd'hui, on ne tient compte que du côté extérieur de l'existence et

on oublie totalement le monde de l'esprit, dont chaque être humain descend à sa naissance et auquel il retourne après sa mort. Aujourd'hui encore, on est loin de considérer les guerres et autres catastrophes de ce siècle comme ce qu'elles sont, à savoir des symptômes de maladie qui doivent être guéris. Aujourd'hui, nous savons très bien comment maintenir les tensions politiques et déclencher des guerres, mais nous n'avons plus la perspicacité nécessaire pour instaurer une paix durable. Toute personnes qui avait le regard ouvert sur les forces spirituelles à l'œuvre derrière les événements et à qui l'avenir même n'était pas fermé ont ressenti douloureusement, comme si elle n'était pas de son temps, la difficulté de se dresser contre l'aveuglement et l'inertie des gens et de ne pas être compris par eux. Pour quiconque, comme notre maître spirituel, savait que l'humanité devait franchir le seuil du monde spirituel durant ce siècle et que cet événement ne pouvait pas avoir lieu dans l'inconscience, il est doublement pénible de voir le combat contre le renouvellement de la culture spirituelle. Je parlerai plus loin des résistances contre lesquelles dut lutter Rudolf Steiner.

Nous connûmes une opposition surprenante lors de la conférence que donna Rudolf Steiner à Tübingen le 2 juin 1919⁴. Outre quelques professeurs, il s'y présenta un grand nombre d'étudiants, qui immédiatement provoquèrent des troubles dans la salle bondée, qui critiquèrent l'accent autrichien de l'orateur et sa manière souvent inhabituelle de parler, et qui pour finir ravivèrent la calomnie antisémite qui sévissait alors à son encontre. Le contenu du discours ne leur importait pas du tout. Bien que Rudolf Steiner ait eu du mal à s'en sortir avec son sujet, celui-ci devint une conférence importante, qui fut rapidement publiée par la fédération sous le titre *Die Urzelle des Wirtschaftslebens (La cellule originelle de la vie de l'économie)*. Comme si Rudolf Steiner s'était douté de quelque chose, il nous avait accompagnés à Tübingen dans une limousine fermée, dans laquelle tous les rideaux, y compris ceux des sièges du conducteur, avaient été tirés. À la demande des professeurs, une deuxième réunion eut lieu le lendemain, afin de mettre les choses au clair à propos de Rudolf Steiner sans sa présence. Mais cette réunion fut si orageuse et si partielle que plusieurs amis quittèrent la salle en signe de protestation et échappèrent de justesse à une bagarre, comme nous le raconta plus tard Hans Erhard Lauer, alors étudiant. Peu après eut lieu une rencontre avec des professeurs de Tübingen, organisée par le Pr von Blume. Emil Leinhas en parle dans son livre *Aus der Arbeit mit Rudolf Steiner (Du travail avec R. Steiner)* (42) :

« Dans cette situation, grâce à la médiation du Pr von Blume, nous prîmes contact avec plusieurs professeurs de l'université de Tübingen. Un dimanche, nous rencontrâmes ces messieurs dans la maison du Pr Robert Wilbrandt à Tübingen. Rudolf Steiner décrivit le déroulement du mouvement pour la formation des conseils d'entreprise et

4. (41) - Conférence du 2 juin 1919 in : Gedankenfreiheit und soziale Kräfte (Liberté de pensée et forces sociales - FG). GA 333, Dornach 1971.

souligna qu'un tel mouvement social à orientation purement économique – précisément parce qu'il semblait avoir un certain succès auprès de la population active – pouvait représenter un grand danger pour la vie intellectuelle et culturelle. Il estimait au contraire nécessaire de rendre la vie de l'esprit plus efficace grâce à des corporations libres dans tous les domaines de la vie culturelle. Il proposait donc de constituer un Conseil de la culture composé de personnalités de la vie intellectuelle et culturelle, qui aurait pour mission de préparer l'autogestion de toute la vie intellectuelle et culturelle, mais surtout du système éducatif et des universités. Rudolf Steiner expliqua comment il envisageait, par exemple, l'autogestion d'une université, sans la participation d'un ministère des cultes, par les enseignants travaillant à l'université, situation qui, soit dit en passant, existait encore il n'y a pas si longtemps.

On ne peut pas dire que les professeurs n'aient pas fait preuve de compréhension sur ce point, mais les réponses de ces messieurs montrèrent bien qu'ils étaient vraiment effrayés par les difficultés qui découleraient dans leurs propres rangs d'une telle autonomie de l'université. Étant donné l'envie et la jalousie que celle-ci susciterait chez leurs collègues, ils pensaient qu'il valait mieux en rester à l'administration par un ministère des cultes. Il était clair qu'un tel collège d'universitaires serait totalement inadapté à l'autogestion de ses affaires.

Comme à d'autres occasions, par exemple lors d'une conférence très importante donnée par Rudolf Steiner à Tübingen devant un public principalement étudiant, nous fûmes obligés de constater que, de tous les groupes de population, les universitaires de tous âges et de tous rangs étaient les moins à même de comprendre les nouvelles idées sociales. En revenant de Tübingen, nous décidâmes de nous adresser le plus rapidement possible au grand public de la vie intellectuelle et culturelle en demandant la création d'un Conseil de la culture »⁵.

En raison de la myopie des professeurs d'université, nous avons donc décidé de lancer un appel général à la création d'un Conseil de la culture, pour lequel nous recueillîmes à nouveau des signatures auprès de personnalités éminentes. L'appel fut envoyé (voir annexe) à de nombreuses universités et autres institutions de la vie culturelle, fut distribué par des groupes en Suisse et à l'étranger, et bien sûr utilisé lors de conférences et de réunions. L'écho en fut si faible qu'il ne permit pratiquement pas de nouer des relations fructueuses. La période estivale n'était peut-être pas favorable à une telle action. Mais même l'automne suivant, nous n'établîmes en dehors de nos propres cercles aucun lien qui aurait pu nous rapprocher de notre objectif, mettre sur pied une organisation culturelle. Une fois de plus, il apparut clairement que les milieux bourgeois cultivés ne comprenaient pas que l'heure avait sonné et qu'ils ne pouvaient prendre la distance nécessaire par rapport aux événements du jour que s'ils avaient préalablement trouvé un certain accès au corpus d'idées anthroposophique.

5. (42) - Cf. note 19.

Vers la fin juillet et le 2 août, Herberg, qui était ingénieur, organisa des réunions avec des représentants du Verband Technischer Vereine. Rudolf Steiner donna également deux conférences publiques à Mannheim et à Schwenningen sur les Éléments fondamentaux. Une soirée d'étude avec le groupe Triarticulation de Stuttgart se déroula le 28 juillet. C'est sans doute à cette époque que Rudolf Steiner accorda, à sa demande, une audience à un spartakiste de premier plan, Gert Haupt, qui eut lieu à minuit à la Landhausstrasse 70, comme d'habitude dans la salle rouge, où il donnait son avis à tous ceux qui le souhaitaient. Il dut être convaincu que l'influence des conseils d'ouvriers s'amenuisait. Néanmoins, l'auteur de la question fut profondément impressionné par cette rencontre. Sans l'ambiance anthroposophique de base, il n'aurait pas été possible d'acquiescer aussi rapidement les principales exigences de l'idée de la triarticulation. On se rendait compte aussi clairement que les amis qui avaient accepté de donner des conférences, tels que Herbert Hahn, Carl Unger, Ernst Uehli, Paul Baumann, Emil Molt et Emil Leinhas, ainsi que ceux issus de la classe ouvrière comme Dorfner et Gönnewein, ne cessaient de s'améliorer. Parfois, cependant, l'idée nous traversait l'esprit de savoir si nous serions à la hauteur de la tâche si l'occasion d'une intervention pratique se présentait.

Mais Rudolf Steiner nous rassurait en nous assurant que notre force augmenterait avec les tâches. Emil Molt en était un exemple étonnant. Comme nous tous, il vivait un moment privilégié ; il était légèrement entraîné et porté par les idées généreuses qui le menaient bien au-delà de sa profession industrielle, non seulement dans la vie publique, mais même comme pionnier d'un nouveau mouvement scolaire, même dans le domaine de l'éducation. Un tel élan ne pouvait s'expliquer uniquement par sa vie actuelle. Après tout, Rudolf Steiner avait déclaré à plusieurs reprises que l'on ne pouvait connaître pleinement la nature d'un être humain que si l'on était prêt à tenir compte de ses prédispositions issues de vies terrestres antérieures. À une autre occasion, il avait expliqué à ce propos que le physique des hommes d'aujourd'hui les empêchait souvent de vivre pleinement leurs capacités. Et lorsqu'on lui demandait où se trouvaient les anciens initiés, par exemple de la période grecque, il répondait qu'ils étaient souvent aujourd'hui des industriels ou des ingénieurs qui faisaient œuvre de pionniers par leurs inventions et leurs progrès techniques.

Cette première phase du mouvement de la triarticulation, qui s'adressait principalement aux masses de la classe ouvrière, dont l'âme était détendue, prit fin temporairement au bout d'un peu plus de trois mois. Rudolf Steiner donna plus de 70 conférences publiques et près de 20 conférences internes à Stuttgart et dans les environs ; il cherchait à éveiller la compréhension de la triarticulation sociale à travers de nombreux cours, soirées d'étude et réunions. Avec beaucoup d'élan, il s'efforçait d'ouvrir l'accès à la compréhension d'une réforme sociale révolutionnaire, dont il savait qu'elle devait un jour voir le jour.

Un assez grand nombre d'amis anthroposophes s'étaient réunis autour de lui. S'ils n'avaient pas encore eu grand-chose à voir avec la vie publique et, à l'exception de Roman Boos, n'étaient pas spécialement formés aux sciences sociales, ils avaient cependant, pour des raisons purement humaines, si bien compris l'idée de triarticulation qu'ils étaient capables de la défendre avec enthousiasme. Leurs espoirs étaient soutenus par l'écho initialement très fort qu'ils rencontraient auprès du prolétariat de l'époque. Les travailleurs avaient probablement senti que les gens qui leur parlaient avaient de bonnes intentions, mais les idées étaient si nouvelles que leurs capacités intellectuelles ne leur permettaient pas de s'affirmer face à leurs dirigeants formés à l'école du marxisme.

Et les industriels, en raison de leur tradition bourgeoise, n'étaient pas en mesure de saisir l'occasion de préparer le terrain pour de nouvelles impulsions sociales. Les quelques exceptions se trouvaient précisément parmi les entrepreneurs qui avaient des idées anthroposophiques, mais ils étaient bien trop peu nombreux pour pouvoir s'imposer avec leur idéalisme. Néanmoins, la tentative reste importante. Un exemple historique a été donné au monde entier, auquel on pourra se référer un jour. On a encore moins compris le Conseil de la culture ont j'ai parlé plus haut. Les représentants de la vie intellectuelle étaient encore tellement pris dans les conditions culturelles existantes qu'ils passaient à côté du mouvement révolutionnaire sans y faire attention. Les représentants du système scolaire et universitaire, de l'art, de la science et de la religion n'avaient pas encore saisi les opportunités qui leur étaient offertes à la fin de l'ère wilhelmienne.

Mais c'est précisément pour cette raison que la fondation de l'école libre Waldorf, qui résultait de l'impulsion de la triarticulation, revêt une importance particulière. Les préparatifs de cette nouvelle école battaient déjà leur plein lorsque Rudolf Steiner, avant de partir pour Dornach, donna une conférence d'adieu interne le 3 août 1919 (43). Il en ressort clairement qu'il ne considérait nullement les efforts pour comprendre l'idée de la triarticulation comme terminés, mais qu'il encourageait au contraire les amis à continuer à travailler avec une compréhension plus profonde afin de porter l'idée dans des cercles toujours plus larges. Quelques citations :

« Il ressortait véritablement de la nécessité de notre époque que la science de l'esprit d'orientation anthroposophique soit liée au travail social dans la Fédération pour la triarticulation sociale. Et ces derniers mois, le besoin s'est également fait sentir de rechercher un lien plus étroit entre le social et le spirituel proprement dit.

Une certaine compréhension de cette nécessité a commencé à émerger des profondeurs de la science de l'esprit, en particulier dans notre cercle, et nous avons vu que l'on dispose des éléments qui permettraient de préparer l'humanité de façon qu'elle devienne plus ou moins réceptive à la nouvelle aspiration spirituelle. Nous avons trouvé parmi nous des amis qui ont travaillé à diffuser la vision anthroposophique

du monde ici à Stuttgart et dans sa région, et cela a été très satisfaisant. Il faut maintenant espérer trouver une compréhension pour les choses qui aujourd'hui sont socialement nécessaires dans le sens le plus éminent. Il est faux de croire qu'une plus vaste part de l'humanité n'est pas accessible à ces choses. À l'heure actuelle, si nous voulons comprendre ce qui est socialement nécessaire, nous avons besoin d'un mode de pensée formé par les concepts et les idées issus de la science de l'esprit. Car voyez-vous, il y aura dans le présent, à côté de toutes les autres oppositions, cette opposition : pensée juridique romaine, purement logique, et pensée de la science de l'esprit. Cette pensée de la science de l'esprit, qui suit partout la logique des faits, et la pensée romaine, catholique, juridique, qui suit seulement la logique des concepts, seulement la logique humaine égoïste. Et cette pensée ne sera jamais assez forte pour pénétrer dans la réalité.

Une plante en croissance se développe lentement, feuille après feuille. Et celui qui pense que cela va durer éternellement à ce rythme se trompe lourdement. Tout d'un coup il y a une secousse, puis le calice et les pétales se développent rapidement à partir de la feuille. Et il en sera ainsi tant que nous gardons en nous cette force avec laquelle nous pourrions agir spirituellement et socialement. Cela dépend de notre vouloir. Nous aurons peut-être pendant longtemps l'impression d'aller très lentement. Or lorsque tout ce qui peut grandir sera réuni, le tournant viendra d'un seul coup. Mais il ne marchera bien que si le plus grand nombre possible d'hommes y sont préparés. C'est ce que je voulais vous dire maintenant pour résumer en quelque sorte nos travaux de ces dernières semaines, que j'appellerais nos 'semaines de Stuttgart'. Car il s'agit pour nous de ne pas relâcher nos efforts pour défendre ce qui découle de notre cause elle-même.

Voilà, mes chers amis, ce que je voulais vous dire aujourd'hui, car je crois que ce fer que nous avons forgé jusqu'à présent ne doit pas refroidir, qu'il doit rester chaud. Nous ne pouvons aller de l'avant que si nous avons la volonté d'apprendre, si nous avons le courage d'intégrer ce que nous avons appris dans la vie. Ce n'est que de cette volonté et de ce courage que peut naître la nouvelle devise :

Je veux apprendre, je veux travailler ! Je veux travailler en apprenant ! Je veux
apprendre en travaillant ! »

6

La première conférence de Rudolf Steiner (9 août 1919)⁴⁴ 7 après son retour à Dornach, où il n'était pas allé depuis Pâques, est tout aussi révélatrice. Il y donna un aperçu tout à fait objectif de l'activité qui avait débuté à Stuttgart et décrivit sans

6. (43) - Conférence du 3 août 1919 in : *Geisteswissenschaftliche Behandlung sozialer und pädagogischer Fragen* (Traitement esn science de l'esprit de questions sociales et pédagogiques - FG). GA 192, Dornach 1964.

aucune amertume l'état des personnes qui n'avaient pas pu suivre son envol spirituel. Certains passages importants de cette description sont également reproduits ici :

« Après un travail qui nous permet de pénétrer en profondeur ce qui vit aujourd'hui dans les cœurs des hommes, dans cette tragédie intérieure du développement de l'humanité, je peux être à nouveau pour quelques jours en ce lieu. Il faut voir en face quelle est la signification spirituelle de l'industrialisme. Examinez donc ce sur quoi l'industrialisme règne avant tout : la machine. La machine se distingue de tout ce à quoi l'on peut avoir affaire dans sa vie extérieure. Lorsqu'on a connu des milliers des milliers de personnes qui ont eu affaire à des machines, on sait comment ces machines spirituellement transparentes s'infiltrèrent dans les âmes, ces machines qui n'ont rien derrière elle, que l'intelligence non clairvoyante pourrait peut-être seulement pressentir ou qui soit complètement inaccessible. Le fait que la machine soit aussi transparente à l'âme et l'esprit rend son utilisation destructrice pour l'homme. L'homme avec ses sens et son intelligence peut pénétrer comme de l'eau claire les forces qui agissent dans la machine, voilà ce qui vide son cœur et son âme, ce qui le dessèche et le rend inhumain.

La science et les machines menacent l'humanité civilisée d'une triple terrible destruction. Car que risque l'homme moderne s'il ne s'efforce pas de percevoir le suprasensible ? Si les hommes continuaient à penser uniquement comme ils le font au sujet de l'astronomie mécanique et à travailler dans l'industrialisme, les esprits se mécaniseraient, les âmes deviendraient végétatives, somnolentes, et les corps s'animaliseraient.

Regardez l'Amérique : le maximum de mécanisation des esprits ! Regardez l'est de l'Europe, la Russie : les instincts sauvages qui s'y expriment de façon si horrible : animalisation du corps ! Au centre, en Europe, la somnolence des âmes. Mécanisation de l'esprit, végétalisation de l'âme, animalisation des corps, voilà ce que nous devons nous reprocher sans nous faire d'illusions.

Il est caractéristique de constater que depuis le milieu du 15^e siècle, l'humanité a perdu en route le troisième élément vital. Un puissant parti s'appelle aujourd'hui 'social-démocratique', il a réuni le socialisme et la démocratie, bien qu'ils soient le contraire l'un de l'autre. Mais il les a fondus ensemble et il a laissé pour compte le spirituel. En effet, le socialisme ne peut s'appliquer qu'à l'économique, et la démocratie qu'à l'État, au juridique ; au spirituel s'appliquerait l'individualisme. Or la liberté, on l'a omise dans l'expression 'social-démocratique', car autrement on devrait dire : 'social démocratique individuel' ou 'démocratie sociale individualiste'. Alors les trois besoins fondamentaux de l'homme s'exprimeraient. Mais il est caractéristique de l'époque moderne que le troisième élément soit omis, puisque l'esprit est vraiment devenu la maya, la grande illusion, pour l'humanité de l'Ouest : l'Europe et son émanation coloniale, l'Amérique.

La grande question de l'avenir sera : comment devons-nous nous comporter vis-à-vis des enfants si nous voulons les éduquer de telle sorte qu'ils puissent, adultes, s'insérer dans le socialisme, la démocratie, le libéralisme au sens le plus large ? Une des questions sociales les plus importantes pour l'avenir, et même déjà maintenant, c'est celle de l'éducation.

Le prolétariat aspire à s'élever. Ses cerveaux sont encore inutilisés. Le citron n'est pas complètement pressé ; il y a encore quelque chose qui en sort, par atavisme. C'est pourquoi le prolétariat comprend encore ce que l'on peut dire au sujet d'une nouvelle organisation sociale. Aujourd'hui les choses sont telles que l'ensemble du prolétariat serait accessible à ces choses, mais pas les dirigeants, parce qu'ils sont embourgeoisés ; ils sont encore plus bornés et plus encombrés de préjugés que les vrais bourgeois. Ils ont pris en eux l'esprit bourgeois et l'ont élevé au niveau d'une culture. Mais d'un autre côté on trouve aussi une terrible soumission. Et c'est cette soumission qu'il faudra d'abord briser. Sans cela il n'y a aucune amélioration possible dans ce domaine.

Bien que le concept de marchandise soit purement économique, on ne pourra jamais le forger à l'aide de la science habituelle. Vous ne parviendrez pas au concept de marchandise si vous ne vous fondez pas sur la connaissance imaginative. Vous ne pouvez comprendre ce concept qu'en vous appuyant sur la connaissance imaginative. Vous ne pourrez comprendre le travail, dans le domaine social et économique, si vous ne vous fondez pas sur la connaissance inspirée. Et vous ne pourrez pas définir le capital si vous ne vous fondez pas sur la connaissance intuitive.

Le concept de marchandise exige de l'imagination ; le concept de travail exige de l'inspiration ; le concept de capital exige de l'intuition.

Si ces concepts ne sont pas formulés de la sorte, il ne peut en sortir que la confusion.
» ⁷

« « « « <

7. (44) - Conférence du 9 août 1919 in : L'éducation, un problème social. GA 296, Dornach 1972.

VII. La fondation de l'École Waldorf

Entretiens, les préparatifs pour la fondation de l'école de Stuttgart s'étaient tellement intensifiés qu'il fallait que tout le monde s'entraide afin de pouvoir terminer le plus tôt possible, c'est-à-dire avant la rentrée scolaire de l'automne. Rudolf Steiner avait accepté de prendre la direction pédagogique de l'école et de nommer les enseignants, tandis qu'Emil Molt se préoccupait avant tout de répondre à toutes les exigences extérieures. Il y avait un bâtiment très bien situé, un ancien restaurant sur le Kanonenweg, qui comptait un nombre de pièces et d'appartements suffisant pour le début. Il fallut le rénover et acheter le mobilier nécessaire, les bancs, les tableaux noirs, le matériel de gymnastique, etc. Emil Molt était débordé. Il était tout à fait dans son élément, malgré les inquiétudes que lui causaient les diverses charges financières. Comme il l'écrit dans ses mémoires, il réussit à mettre à disposition la somme, importante pour l'époque, de 100 000 marks, dont Rudolf Steiner, qui voyait beaucoup plus loin, pensait que « ça suffirait pour un début ». Il fallait déjà acquérir le bâtiment et l'inscrire au registre foncier et obtenir l'autorisation officielle d'ouvrir une école. Il s'avéra que de telles choses, qui découlent d'impulsions spirituelles, sont favorisées par le destin, même si, à l'époque, nous ne pensions pas du tout qu'un mouvement mondial se développerait à partir de cette petite école de travailleurs.

7 septembre 1919 : un grand jour ! Une petite école unique pour les enfants des collaborateurs de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria ouvrit ses portes. Les 191 enfants de travailleurs furent rapidement rejoints par un grand nombre d'enfants issus du cercle des parents anthroposophes. La cérémonie d'inauguration eut lieu un dimanche dans la Stadtgartensaal et réunit beaucoup de monde. Emil Molt se chargea de l'introduction et Rudolf Steiner honora l'école d'un long discours, où il faisait remarquer que les plus grandes choses étaient encore nées de la nécessité. Tant de choses ont déjà été écrites sur cette école et sa signification qu'il ne semble pas nécessaire de la traiter ici en détail. L'ouverture de l'école Waldorf fut une grande joie, non seulement pour Emil Molt, mais aussi pour beaucoup d'autres personnes qui avaient le sentiment d'assister à la naissance de quelque chose d'extraordinaire. Les conférences de Rudolf Steiner sur l'éducation populaire avaient fait connaître les problèmes d'une nécessaire transformation du système scolaire, ainsi que sa vision de la pédagogie et de la didactique. La nomination des premiers enseignants, qui devaient se réunir pour former un collège, était unique en son genre : Rudolf Steiner les avait choisis d'une manière particulière parmi les membres de la Société et du mouvement anthroposophique. Il connaissait chacun d'eux mieux que la personne concernée

elle-même. S'il se fondait sur l'expertise nécessaire pour enseigner dans les différentes classes, il n'y avait qu'un seul enseignant formé qui pouvait représenter l'école à l'extérieur. C'est E.A. Karl Stockmeyer qui, le 13 mai 1919, avec Rudolf Steiner et Emil Molt, rendit visite au ministre de la Culture du Wurtemberg, Haymann, et reçut confirmation qu'aucun examen d'État n'était exigé pour le personnel enseignant d'une école privée selon l'ancienne loi scolaire de 1836. Cela ouvrit la voie pour la fondation de l'école Waldorf. Tous les futurs enseignants venaient de finir leurs études ou avaient exercé d'autres professions. Rudolf Steiner avait entièrement confiance en eux : ils allaient entrer sans préjugés dans la nouvelle pédagogie. Et à quels hommes magnifiques il avait confié ce premier collège d'enseignants ! Tous avaient répondu à son appel, même s'il leur avait d'abord fallu rompre des liens professionnels¹. Des premiers professeurs, outre E.A. Karl Stockmeyer, citons aussi Herbert Hahn, qui avait donné le cours pour les ouvriers de la fabrique de cigarettes ; puis les quatre Viennois : le Dr Eugen Kolisko, le futur médecin de l'école ; Walter Johannes Stein, chercheur en histoire ; Alexander Strakosch, ingénieur, qui dut quitter les chemins de fer autrichiens ; Karl Schubert, qui dirigea ensuite avec brio la classe de soutien ; Caroline von Heydebrandt, l'enseignante la plus populaire pour les plus petits ; Ernst Uehli, qui enseigna d'abord l'allemand et l'art, puis devint professeur de religion ; Rudolf Treichler, pour les langues étrangères ; Paul Baumann, professeur de musique, qui eut l'inspiration pour écrire de merveilleuses chansons pour enfants ; son épouse Elisabeth Baumann-Dollfuss et Nora von Baditz pour l'eurythmie. L'école n'était liée à aucune confession religieuse, mais une instruction religieuse chrétienne libre fut introduite plus tard. Elle ne devait notamment pas être une école « anthroposophique », parce qu'on n'y enseignait pas cette vision du monde, qui constituait simplement l'arrière-plan de la manière de penser et de la force de connaissance du collège des professeurs. En août 1919, Rudolf Steiner donna aux douze premiers professeurs de la future école un cours pédagogique de deux semaines (46), qui fut suivi d'un séminaire, pour les préparer à leurs nouvelles tâches. Chez tous, il pouvait compter sur la connaissance de la science de l'esprit, ainsi que sur celle des efforts qu'il avait faits dans le domaine social au cours des derniers mois pour la triarticulation de l'organisme social : « C'est parce que nous voulons ici préserver le système d'éducation et d'instruction de son naufrage léniniste, qui pourrait aussi affecter l'Europe centrale, que nous devons aborder la compréhension du plan scolaire tout autrement aujourd'hui que le professeur ordinaire qui aborde le 'bulletin municipal'... qu'il considérera avec des sentiments très particuliers d'obéissance quand il lui est envoyé à la maison par ses camarades-dictateurs. Ce que peut recéler le socialisme

1. (45) - On trouvera un portrait détaillé des douze enseignants du premier collège dans un livre paru en 1977 à Stuttgart, *Der Lehrerkreis um Rudolf Steiner in der ersten Waldorfschule 1919-1925* (Le cercle des professeurs autour de R. Steiner dans la première école Waldorf 1919-1925).

comme tyrannie se fera sentir tout particulièrement dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation »².



FIGURE 1 – Emil Molt 1922

Dans le cours, il développa la nouvelle conception de la nature humaine et donna la méthode et la didactique pour la constitution de l'école Waldorf. Tous furent très enthousiastes et profondément impressionnés par l'abondance de sagesse qui leur était communiquée. Peu avant l'ouverture de l'école, il dit aux parents être extrêmement satisfait de voir que se concrétisait maintenant ce que réclamait l'évolution des temps. La spacieuse école, dotée d'une tour bien connue dans tout Stuttgart et placée devant une carrière de keuper romantique qu'on appelait « le mur rouge », était idylliquement située et se prêtait parfaitement à des agrandissements ultérieurs. L'une des plus belles rues panoramiques y passait, d'où l'on avait une vue magnifique sur toute la ville avec ses châteaux, ses jardins, ses académies et ses théâtres. Avant la révolution, il y avait là plusieurs pièces d'artillerie et 101 coups de feu saluaient l'anniversaire du roi. Derrière l'école se dresse aujourd'hui encore la belle construction de Uhlandshöhe au-dessus du Mur rouge. Ce fut un cadeau du destin que de pouvoir acquérir au bon moment ce bout de terre extraordinairement approprié. Le démarrage de l'école fut retardé d'une semaine parce qu'on n'avait pas réussi à terminer toute

2. (46) - Conférence du 5 septembre 1919 in : L'art de l'éducation : méthode et pratique (II). GA 294. Dornach 1974.

l'installation ni à repeindre toutes les pièces. Même après, certains enfants ont dû encore écrire sur leurs genoux. Parallèlement à la rentrée scolaire, Steiner donna les conférences aux enseignants, qui non seulement traitaient plus intimement de l'essence de l'enseignement, mais parlaient aussi des enfants en détail afin de les aider par un suivi personnalisé. Ces conférences, maintenant disponibles en version imprimée, donnent une foule de détails sur les suggestions pédagogiques de Rudolf Steiner, que l'on appelle aujourd'hui pédagogie Waldorf. Il existe une littérature complète sur le sujet.

Cinquante ans plus tard, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'école Waldorf à Stuttgart, les intervenants officiels de la fête soulignèrent, à plusieurs reprises, d'autres caractéristiques de cette pédagogie particulière, comme l'enseignement par périodes, l'absence de bulletins de notes, le fait que la classe restait avec le même enseignant de la 1^{ère} classe à la 8^e classe avant que s'y ajoutent des professeurs spécialisés, le riche enseignement artistique avec peinture, modelage, sculpture, flûte et musique en classe jusqu'à l'orchestre de l'école, art du mouvement de l'eurythmie et pièces de théâtre annuelles des grandes classes ; bref, on cherchait à découvrir l'essence même de cette nouvelle pédagogie. Lors du banquet qui suivit, l'ancien Premier ministre du Wurtemberg, Reinhold Maier, se leva pour dire que tout ce qui avait été mentionné et qui méritait dans certaines circonstances d'être imité ne se résumait pas à ces détails. Selon lui, le secret de la réussite résidait ailleurs, à savoir dans l'autonomie exemplaire et infatigable du corps enseignant. Mais le secret était encore plus profond : grâce à la connaissance anthroposophique de la nature humaine, ces enseignants avaient acquis une toute nouvelle relation avec leurs élèves.

Pour étayer cela, je rapporterai ici l'épisode assez connu qui se déroula dans la classe de Walter Johannes Stein. Celui-ci raconta : « Quand Rudolf Steiner vint dans ma classe, où j'enseignais l'histoire et traitais de la guerre de Saxe de Charlemagne, je me plaignis des difficultés que j'avais à expliquer aux enfants la cruauté des Francs qui avaient exécuté 10 000 Saxons simplement parce qu'ils ne voulaient pas être baptisés de force. Rudolf Steiner répondit : 'Ce n'est pas étonnant, car ils sont assis là, ces Saxons' ! » Cette indication jette non seulement une lumière cachée sur les liens karmiques de la nouvelle école avec les époques antérieures, mais elle montre aussi en peu de mots quelle vision spirituelle profonde de l'homme ces enseignants durent acquérir pour répondre aux exigences des jeunes individualités qui arrivent sur terre avec certaines aptitudes. C'est la tâche des enseignants et en même temps la clé du succès de ces écoles que de faire fructifier ce qui sommeille chez ces élèves. Ces enseignants s'investissaient en conséquence dans leur nouvelle profession. De tôt le matin jusqu'à tard le soir, ils travaillaient pour assimiler la matière et négligeaient souvent leur vie familiale. Parmi les plus enthousiastes se trouvaient le Dr Eugen Kolisko et Walter-Johannes Stein. Le premier réussit même à lire dans une voiture ouverte en marche. C'était un enseignant exemplaire qui savait captiver ses élèves.



FIGURE 2 – Restaurant Uhlandshöhe à Stuttgart

En tant que médecin scolaire, il était responsable de l'enseignement de l'histoire naturelle. La façon dont il avait décrit le lion avec sa crinière était devenu un mot à la mode : « Il ne tient pas à l'arrière ce qu'il promet à l'avant ! » Il dessinait aux enfants un triangle idéal dans l'air avec une telle clarté qu'ils croyaient le voir. Il voulait échapper à la ligne matérielle tracée. Il écrivit un premier traité sur la chimie phénoménologique.

Certes, il n'était pas facile de maintenir le niveau du premier collège mis en place par Rudolf Steiner lui-même et de trouver les enseignants appropriés pour le mouvement scolaire qui est aujourd'hui répandu dans le monde entier. Mais on peut acquérir les bases et profiter de l'expérience acquise dans les séminaires créés entretemps ; au début, il n'y en avait pas. En revanche, Rudolf Steiner dirigeait lui-même les nombreuses conférences aux professeurs, dont l'étude revêt encore aujourd'hui une grande importance. J'ai eu la chance de vivre toute cette évolution et j'ai également pu participer aux cours sur la *lumière et la chaleur*³ qui ont suivi pendant la période de Noël 1919 et mars 1920, ainsi qu'au *cours sur l'astronomie*⁴ de janvier 1921.

C'était très intéressant de voir Rudolf Steiner à ces cours. Contrairement aux réunions intimes des branches ou même aux conférences publiques animées, il s'exprimait ici

3. (47) - Rudolf Steiner, Impulsions de la science de l'esprit pour le développement de la physique, premier cours scientifique (lumière et matière), GA 320, Dornach 1964. Second cours scientifique (chaleur et matière). GA 321, Dornach 1972. *

4. (48) - Rudolf Steiner, La relation de l'astronomie avec les autres sciences, troisième cours scientifique. GA 323, Dornach 1926.

de manière tout à fait scientifique en phrases courtes, pour ainsi dire prêtes à être imprimées. C'était une continuation spirituelle des méthodes scientifiques appliquées jusque-là. Cela m'a particulièrement frappé avec le *cours d'astronomie*⁵ : dans onze conférences, il ne parla guère du ciel étoilé, mais seulement de son reflet sur la Terre, par exemple dans le comportement des plantes, des secrets de leur croissance dans différents endroits de la Terre et bien plus encore, des tendances à former des spirales, etc., tout ceci étant imprimé aujourd'hui. Ce n'est que dans la douzième conférence qu'il dévoila un système d'univers complètement inattendu et nouveau, qui ne correspondait ni à la vision géocentrique de Ptolémée ni à la vision héliocentrique de Copernic et qu'on ne pouvait pas non plus considérer comme une simple synthèse des deux. Il n'évoquait que rapidement certains mouvements en spirale du soleil et des planètes, comme si le temps ne semblait pas encore mûr pour comprendre de tels secrets. Lors de la description des grandes et des petites boucles qui caractérisent les corps célestes successifs, je pensai aux énormes changements des conditions mondiales et aux catastrophes mondiales que Rudolf Steiner associait ailleurs à la disparition de l'ancienne Atlantide, à l'ère glaciaire et autres bouleversements, et qui provoqueront également de puissants changements à l'avenir. Les enseignants étaient ainsi familiarisés avec les aspects les plus importants du développement de la Terre et de l'homme afin de pouvoir être à la hauteur de leur enseignement. La pédanterie n'avait aucune place à l'école face à une telle sagesse. Rudolf Steiner était implacablement strict par rapport à l'exercice professionnel. Lui-même venait à l'école très tôt et ne permettait à personne d'être en retard. Même quand des enseignants qui participaient au cours d'agriculture à Koberwitz lui demandèrent s'ils pouvaient suivre deux jours de plus ce cours si important pour l'avenir de l'humanité, il se contenta de dire : « mais les cours reprennent demain ! » On sait qu'il y avait une grande liberté dans les classes, mais les élèves en abusaient très rarement. En revanche, lorsqu'ils se comportaient de façon immorale, Rudolf Steiner n'hésitait pas à les exclure. Mais lorsqu'un jour il voulut remplacer un professeur dans une classe difficile, il se rendit compte qu'il n'y avait aucun moyen d'établir le calme. Il quitta donc la classe déchaînée pour, le dos contre la porte, bloquer la poignée de l'extérieur. Mais même lors de cet effort, il ne perdit pas son sens de l'humour. Une autre fois, on devait lui présenter un enfant qui n'était pas encore prêt pour l'école et dont le caractère irascible inquiétait ses parents. Par ruse, il finit par arriver à la confrontation. Mais dès que l'enfant aperçut le grand invité, il s'écria : « Toi sale petit moineau » et sortit en courant. Rudolf Steiner rit de bon cœur et dit que la colère disparaîtrait vers l'âge de 14 ans. Un autre épisode se produisit lors d'une visite de Rudolf Steiner, où un garçon l'attendait avec ses parents. Du dernier étage, on pouvait voir arriver l'invité. Quand celui-ci passa la porte d'entrée, le garçon cracha en bas. On ne sait pas s'il atteignit son but ou non. En tout cas, les parents se confondirent en excuses.

5. (48) - Rudolf Steiner, La relation de l'astronomie avec les autres sciences, troisième cours scientifique. GA 323, Dornach 1926.

Mais Rudolf Steiner n'en tint pas compte. Il dit, faisant allusion à l'intérêt du gamin pour les mathématiques : « Il voulait seulement calculer avec combien d'avance il devait cracher afin que ça m'atteigne ». Du même garçon, sa mère raconta que, lors de la première rencontre, alors que l'enfant était encore dans son couffin, Rudolf Steiner l'avait salué avec ces mots : « Bonjour Monsieur le Docteur ! » Et quand Steiner rendit visite à l'une de mes filles, peut-être une semaine après sa naissance, il lui tint un moment la racine du nez avec trois doigts et lui donna ensuite son nom. Pour de nombreux parents, l'existence de l'école Waldorf était un grand apaisement. Souvent, ils attendaient avec impatience le changement de dents de leurs enfants, dont Rudolf Steiner avait indiqué, en l'expliquant, que c'était un signe de maturité scolaire. Il arriva même que l'on casse des dents de lait pour qu'un enfant soit admis un an plus tôt chez une maîtresse particulièrement populaire. On appréciait aussi le fait que, dans les petites classes, les enfants écrivent eux-mêmes le contenu des cours dans des cahiers et les illustrent par des dessins pleins de fantaisie. Le cours d'histoire était particulièrement vivant. Le professeur le donnait de façon si proche de la réalité qu'on pouvait croire qu'il voyait les personnalités qu'il décrivait devant lui. Pas étonnant que les enfants ne se soient pas lassés de l'écouter. Si l'on compare la vision historique cultivée dans les écoles Waldorf avec la façon dont l'histoire est souvent enseignée aujourd'hui à partir de tableaux de dates, etc., il est absolument justifié de la qualifier de « fable convenue » (R. Steiner). Dans cette description de l'école Waldorf, j'ai ajouté des choses qui ne datent pas de la première année. Je voulais montrer que tout ici provenait des impulsions d'une vie libre de l'esprit. La perte du caractère d'une école unique pour toutes les couches de la population s'explique, entre autres, par les frais de scolarité. Ceux-ci, au début de la nouvelle école, étaient payés par la Waldorf-Astoria pour les enfants des travailleurs. On rechercha des parrainages pour d'autres enfants de parents pauvres. Si les autorités accordaient aux écoles libres la somme qui est dépensée pour chaque enfant dans les écoles publiques, parce qu'il s'agit d'économies, ou du moins autorisent à déduire de l'impôt sur le revenu les dépenses des élèves fréquentant des écoles privées, les écoles Steiner seraient également ouvertes aux enfants de parents pauvres, qui dépendent aujourd'hui totalement des parrainages et autres. Souvent, des parents envoient leurs enfants dans ces écoles alors même qu'ils habitent loin ; ils paient des frais de scolarité considérables pendant de nombreuses années ; le fait qu'ils soient prêts à faire des sacrifices est un bon exemple de financement des institutions culturelles par le bas, c'est-à-dire du côté des consommateurs qui réclament de telles prestations. Pendant les périodes de transition, les enseignants eux-mêmes, malgré tout leur idéalisme, ont dû faire le sacrifice d'un niveau de vie très faible. Quelle satisfaction cela a dû être pour Emil Molt de voir comment « son » école se développait ! Non seulement il était passé d'apprenti à directeur général d'une entreprise industrielle renommée, mais il pouvait aujourd'hui agir en tant que « père d'une école », ou plus précisément comme protecteur d'une école qui, contrairement aux écoles d'apprentissage habituelles, était

fondée sur des connaissances spirituelles de l'esprit et contribuait ainsi à donner une impulsion culturelle révolutionnaire au monde. Il n'avait certainement pas été facile pour Molt de persuader les travailleurs de confier leurs enfants à la nouvelle école, et encore moins de convaincre ceux qui avaient déjà fréquenté d'autres écoles de changer. Dès le début, l'école Waldorf eut une orientation sociale. C'est aussi la raison pour laquelle tous les enfants suivaient les cours généraux et étaient même soutenus et encouragés par leurs camarades. Ce n'est que dans les cas pathologiques qu'il y eut des cours spéciaux, puis, plus tard des classes spéciales et des écoles spéciales. Il n'y avait pas non plus de notes, mais à la fin de l'année, les enseignants des descriptions détaillées qui permettaient aux enfants eux-mêmes, ainsi qu'à leurs parents, de voir où ils en étaient dans leurs progrès et où ils devaient faire particulièrement attention. Dans la plupart des cas, ces témoignages se terminaient par un proverbe destiné à encourager l'enfant. Naturellement, on voyait assez vite si certains enfants étaient plus doués dans les matières pratiques, s'ils faisaient de beaux travaux manuels en cours (avec Berta Molt et Helene Rommel), ou s'ils se montraient plus doués en langues ou en mathématiques. Néanmoins, ils continuaient à suivre toutes les matières car, d'une part, les tâches artistiques éveillent l'imagination des élèves et, d'autre part, les talents intellectuels n'apparaissent souvent pas immédiatement. Ce n'est qu'à l'âge de 14 ans qu'une bifurcation vers des matières plus pratiques – technologie ou artisanat – était prévue pour ceux qui n'aspirent pas à des études universitaires. Cette bifurcation ne put pas être réalisée du vivant de Rudolf Steiner. Pour les grandes classes, il donnait des consultations pour le choix de la profession et continuait à prodiguer des conseils à ceux qui étaient sortis de l'école. Par exemple, de manière générale, il ne considérait pas les mariages entre camarades de classe comme favorables, parce qu'il s'agit surtout d'un karma qui a expiré. Les exercices en langues étrangères à partir de la première classe, combinés à la récitation et au chant pour développer le sens de la langue, furent aussi quelque chose de totalement nouveau. Une fois, une fillette rentra à la maison enthousiaste parce qu'elle avait pu pour la première fois réciter un poème dans une langue étrangère. Lorsqu'on lui demanda de quelle langue il s'agissait, elle répondit simplement : tu sais, la langue « one, two, three, four, five ». Emil Molt lui-même avait un fils à l'école, qui devint par la suite un homme d'affaires international. Le fait que les élèves de ces écoles libres choisissent en général plus de professions artistiques, académiques et sociales que celles de la vie de l'économie est un fait important qui est probablement lié aux conditions sociales insatisfaisantes de l'industrie. L'attrait de l'école Waldorf se traduisit par le fait que des élèves des écoles publiques exprimèrent le souhait d'y entrer. Il arriva également à plusieurs reprises que des élèves qui avaient déjà réussi leurs examens finaux ailleurs ressentent le besoin de passer encore une année de grande classe à l'école Waldorf. Pour Rudolf Steiner, ce fut un moment très heureux où il put faire passer une partie de son expérience de vie dans cette jeune école et où il trouva un corps enseignant qui répondait de manière intensive et enthousiaste à

ses intentions. Erich Gaben décrit de nombreux aspects et détails de cette première période de l'école dans l'introduction aux conférences des enseignants avec Rudolf Steiner, d'où je tire les statistiques sur le développement étonnamment rapide de l'école :

Première année (d'existence de l'école) : 8 classes, 12 enseignants, 256 enfants
Deuxième année : 11 classes, 19 enseignants, 420 élèves
Troisième année : 15 classes, 30 enseignants, 540 élèves
Quatrième année : 19 classes, 37 enseignants, 640 élèves
Cinquième année : 21 classes, 39 enseignants, 687 élèves
Sixième année : 23 classes, 47 enseignants, 784 élèves

Il est évident que cette croissance rendit très rapidement nécessaire la construction de nouveaux bâtiments, avec une salle des fêtes et un gymnase. Heureusement, le site se prêtait également à l'introduction de cours d'horticulture, à la construction de baraques pour une cantine et pour un très beau jardin d'enfants. Revenons au premier Noël de l'école, où les enfants purent déjà réciter des poèmes, ce dont Rudolf Steiner fut très heureux. Il exprima également son bonheur de voir la prospérité générale de l'école. Dans un délicieux discours aux enfants, il leur parla de l'Enfant Jésus, des fleurs et des animaux. Il parla des oiseaux, qui peuvent même faire plus que les hommes, parce qu'ils ont des ailes pour voler. Mais les enfants humains pouvaient aussi acquérir de telles petites ailes, qui se nomment « assiduité et attention ». Avec ces deux ailes, ils deviendraient des gens capables, disait-il. À chaque fête, il demandait : « Aimez-vous vos professeurs ? » et les enfants lui répondaient en criant d'une seule voix un « oui » plein de joie.

VIII. Plans économiques

Au sein de la Fédération pour la triarticulation sociale (Bund für Dreigliederung) commença une intense activité de communication avec les groupes locaux, qui insistaient pour que la littérature soit diffusée (cf. liste des groupes locaux). Au début, les amis étrangers avaient été informés par des lettres circulaires, des conférences et des débats que Rudolf Steiner avait tenus dans le sud de l'Allemagne de Pâques à début août 1919. Jusqu'alors, la fédération n'avait pu imprimer dans son bulletin d'information que quelques articles, notamment la conférence destinée au personnel des usines Daimler¹, trois conférences sur l'éducation populaire² et la cellule originelle de la vie de l'économie. De nombreuses autres conférences, en particulier celles qui avaient eu lieu dans l'atelier (Gewerkschaftshaus), n'avaient d'abord été transmises que sous forme de copies, mais l'important discours du 25 juillet, ainsi que l'appel à la création d'un Conseil de la culture soutenu par plus de 200 signatures de représentants de la vie culturelle, fut largement diffusé sous forme imprimée. Pour tout cela, l'automne et l'hiver 1919-1920 furent plus propices que les trois premiers mois orageux, durant lesquels il fallut se limiter aux tracts, affiches et déclarations qu'exigeait la situation du moment. Il fallait en outre distribuer le magazine, dont Rudolf Steiner et Ernst Uehli rédigeaient les éditoriaux. Paraissant régulièrement tous les quinze jours depuis juillet 1919, il commentait toutes les questions politiques et historiques d'actualité. De grandes affiches collées sur les colonnes d'affichage dans les villes du Wurtemberg donnaient des informations sur son contenu. Rudolf Steiner s'étant absenté plusieurs semaines pour se rendre à Berlin, Dresde et Dornach, nos meilleurs orateurs – Herbert Hahn, Carl Unger, Emil Molt, Emil Leinhas, Ernst Uehli et d'autres – poursuivirent l'activité de conférence. Après le changement de situation, ces conférences ne portèrent pas seulement sur l'idée d'ensemble de la triarticulation, mais aussi sur l'anthroposophie en général. Surtout, nous fîmes pendant un certain temps des efforts pour mettre en place un Conseil culturel, en invitant tous les groupes locaux à travailler ensemble – en vain. L'appel ne prit pas. Nous ne parvînmes pas à décider les représentants de la vie culturelle à mener une action commune. Cette action spéciale tomba donc vite à l'eau. La diffusion des *Éléments fondamentaux* permit globalement d'approfondir l'étude de la triarticulation. Une correspondance vivante se développa avec les groupes locaux et nous traitâmes

1. (49) - Conférence du 26 avril 1919 in : Neugestaltung des sozialen Organismus (Nouveau façonnement de l'organisme social - FG). GA 330/331, Dornach 1963.

2. (50) - Trois conférences sur l'éducation populaire, dans : Geisteswissenschaftliche Behandlung sozialer und pädagogischer Fragen. GA 192, Dornach 1964.

certaines questions particulières, par exemple la nature des associations, la formation des prix et la question des salaires et de la propriété foncière. Rudolf Steiner fit plusieurs commentaires sur cette dernière question. Ce sont les droits de propriété transmis par la Rome antique qui seuls permettent la spéculation foncière. Comme il n'est pas possible de multiplier les terrains à volonté, le problème des sols est insoluble dans les conditions actuelles. En réalité, le sol ne devrait appartenir à personne. En droit germanique, il n'y avait pas de propriété foncière ; le produit des terres communes était réparti entre les villageois. Aujourd'hui, on trouve encore de tels biens communs dans les régions rurales de Suisse. Le droit de disposer de la terre n'est pas affaire de l'État, mais de la vie de l'esprit et de la vie culturelle. Bien sûr, il faut créer la base juridique du droit de disposer des terres et de les exploiter ; mais la terre elle-même ne restera pas propriété privée. Ce n'est qu'en séparant les trois aspects au sens de la triarticulation – évaluation intelligente (connaissance), base juridique et exploitation contractuelle – qu'il sera possible, avec le temps, de résoudre la question foncière. Une réforme agraire inventée ne peut jamais aboutir à une solution fructueuse. « Celui qui s'efforce de résoudre la question foncière doit vouloir la triarticulation » (R. Steiner). Les déclarations faites par Rudolf Steiner le 2 mars 1919³ à Dornach et lors de la soirée d'étude du 16 juin 1920⁴ à Stuttgart vont dans ce sens : « le sol ne peut pas être produit, il n'est donc pas, fondamentalement, une marchandise ». « En ce qui concerne l'importance de la terre et du sol dans l'organisme social, il faut considérer que n'importe qui a le droit d'utiliser et de travailler cette terre exclusivement. Ce droit sur la terre est ce qui a une réelle importance pour l'organisme social. Le sol lui-même n'est pas une marchandise, mais il génère des marchandises. Ce qui intervient ici, c'est le droit que le propriétaire a sur la terre » (2 mars 1919). « Mais elle ne doit pas non plus être héritée... de sorte qu'elle ne reste plus de façon injustifiée dans la consanguinité, mais qu'elle soit soumise à ce que l'homme ressent aujourd'hui comme seul tolérable : que la transmission de la terre d'un individu à l'autre se fasse sous le règne de la connaissance spirituelle » (16 juin 1920). Les transcriptions de Roman Boos firent également connaître le renversement des relations de l'homme tripartite à l'organisme social triarticulé, grâce auquel on relie le pôle de la volonté non pas à la vie de l'économie, comme on serait tenté de le penser schématiquement, mais à la sphère individuelle de l'organisme social. Et inversement, les individus n'ont pas d'influence sur la vie spirituelle de la vie sociale, mais principalement sur le secteur économique. On trouvera en annexe un croquis de Rudolf Steiner avec des explications détaillées. La fédération devait désormais s'activer davantage pour diffuser le mouvement. Mais comme ni les groupes locaux ni

3. (51) - Conférence du 2 mars 1919 in : Die soziale Frage als Bewusstseinsfrage (La question sociale comme question de conscience). Dornach 1957.

4. (52) - Conférence du 16 juin 1920 : Die Konsequenzen der Dreigliederung für Grund und Boden (Les conséquences de la triarticulation pour fonds et sols), in : Landwirtschaft und Industrie. Neuordnung des Bodenrechts als soziale Forderung der Gegenwart (Agriculture et industrie. Nouvel ordre du droit du sol comme exigence sociale du présent). Darmstadt 1957.

les signataires de l'appel du Conseil culturel ne réussirent à se faire entendre du public, elle n'eut pas d'autre choix que de s'appuyer sur les nombreux amis anthroposophes qui se mirent à sa disposition avec un enthousiasme exemplaire, tant à Stuttgart que dans de nombreux autres endroits en Allemagne et dans les pays voisins. Il est vrai que Rudolf Steiner avait dit un jour qu'on ne pouvait pas attendre que tous les maires souabes soient devenus anthroposophes pour diffuser dans le public la triarticulation et sa compréhension. Il accepta donc qu'on s'occupe de triarticulation du côté anthroposophique, mais l'engagement dans ce sens empêcha de nombreux amis, dans la vie de la Branche, de se familiariser intensivement avec les contenus de la science de l'esprit.



FIGURE 1 – Carl Unger

La compréhension approfondie de la triarticulation présuppose la connaissance de son fond ésotérique. Dans sa conférence *Les énigmes de notre temps*, tenue à Berlin le 14 septembre 1919, Rudolf Steiner l'exprime comme suit : « La compréhension approfondie de ce que l'on doit donner avec notre triarticulation de l'organisme social – on peut bien sûr, on doit donner la compréhension extérieure au monde extérieur, je dirais exotérique – mais la compréhension vraiment approfondie, permettant la collaboration la plus consciente dans l'évolution sociale actuelle, doit partir d'une gravité se fondant sur la vision de la vie de la science de l'esprit à orientation anthroposophique. Sinon, nous ne comprenons pas les choses assez profondément. Au dehors, dans le monde, il faut parler des choses qui sont liées à la triarticulation. Ici, en ce lieu, nous voulons pouvoir éveiller dans les âmes le feu nécessaire, l'enthousiasme

nécessaire, pour que ceux qui peuvent acquérir une telle compréhension du point de vue de la science de l'esprit fassent tout leur possible pour enseigner aux autres la compréhension nécessaire, pour l'enseigner par la chaleur de leur conviction, par leur enthousiasme. »⁵ De nouvelles initiatives visant à renforcer le contexte international du mouvement venaient désormais de Dornach. Lors de la conférence de la Saint-Michel, à laquelle assistèrent un grand nombre de membres connus, on discuta, suite à un appel d'Emil Molt, de l'extension du mouvement de la triarticulation au domaine économique. Le 1er octobre 1919, Emil Molt, Carl Unger, Emil Leinhas et l'ingénieur Ruths de Stockholm se rencontrèrent pour une première consultation. Une autre réunion eut lieu le 3 octobre, en présence de Rudolf Steiner, au cours de laquelle on élaborait un plan pour porter le mouvement dans d'autres pays. À cette fin, il fallait traduire les *Éléments fondamentaux* en plusieurs langues le plus rapidement possible. Les personnalités désignées pour cette action devaient s'informer mutuellement et transmettre leurs rapports à R. Boos, à Zurich, qui y publiait le magazine *Soziale Zukunft* ; celui-ci devait ensuite être distribué au niveau international. Rudolf Steiner suggéra d'abord de gagner la confiance de quelques hommes politiques connus en Suisse pour éviter toute accusation d'ingérence étrangère. Les premières bases des plans économiques furent élaborées dans la suite des discussions, à Dornach, le 15 octobre. Boos, Gimmi, Leinhas, Noll et Ruths présentèrent ensuite un compte rendu de ces discussions. Nous citons la plupart de ces propositions dans leur intégralité, car elles montrent les intentions généreuses de Rudolf Steiner pour les nouvelles entreprises.

Procès-verbal

1. Sur la base du mémorandum promis par le Dr Steiner, il faudrait élaborer immédiatement les grandes lignes de la constitution et des tâches d'une future banque. Pour la préparation de ces esquisses et des conditions de souscription, sont proposés : Rudolf Steiner, Boos, Leinhas, Molt, Ruths (avec l'aide du spécialiste bancaire, le conseiller national Hirter, Berne). Il semble souhaitable de transformer la société fiduciaire existante à Stuttgart et la société de gestion à Zurich de façon à leur donner la forme de banque envisagée.

2) M. Ruths, avec MM. Molt et Noll, entreprendra une campagne intensive en Scandinavie pour lever des capitaux destinés à la future banque, en ciblant d'abord les riches anthroposophes, puis les financiers les plus importants en dehors de nos cercles. Dans le même temps, M. Danner, ingénieur, sera responsable de la Finlande. De même, MM. Boos et Gimmi travailleront en Suisse alémanique, et M. Etienne en Suisse romande et en France. En Allemagne, les travaux seront dirigés par MM. Kühn, Leinhas, Molt et Unger. Cette activité a pour but de réunir les souscriptions destinées à la banque à créer, pour un capital initial de 2 à 3 millions de francs. Parmi

5. (26) - Conférence du 14 septembre 1919 in : *L'aspect intérieur de l'énigme sociale*. GA 193, Dornach 1972.

les donateurs, les anthroposophes pourraient également, dans certaines circonstances, mettre à disposition des prêts à intérêt fixe sur 10 ans à un taux de 4 à 5

3) Avec ce capital initial, le conseil d'administration de la banque devra accomplir les tâches suivantes : a) assurer l'achèvement provisoire du Goetheanum pour la fin décembre 1919, ce qui nécessitera environ 250 000 francs suisses ; b) créer une maison d'édition internationale pour diffuser les écrits sociopolitiques et plus tard, si possible, les écrits de science de l'esprit du Dr Steiner et d'autres auteurs ; (c) fournir des fonds pour une large propagande en faveur de la science de l'esprit et de la triarticulation au niveau international ; (d) financer des entreprises économiques ; e) créer un institut de recherche scientifique pour la mise au point d'inventions ; f) assurer l'achèvement définitif du Goetheanum, qui nécessitera environ 500 000 francs suisses supplémentaires ; (g) lever des capitaux supplémentaires pour la banque elle-même.

4) MM. Leinhas et Molt se chargent d'engager d'abord un directeur de publication et de chercher un directeur de banque approprié.

Rudolf Steiner avait d'abord pensé à créer une banque qui s'appellerait « Banque Est-Ouest » (Ost-West-Bank), mais il en décida ensuite autrement afin d'éviter tout soupçon politique. Le chapitre suivant décrit comment ces plans aboutirent à la fondation concrète du Kommende Tag, et ce qui est sorti de l'idée d'une banque internationale. À Stuttgart, nous reprîmes immédiatement les plans économiques, convaincus qu'une telle entreprise aiderait à comprendre la triarticulation. Nous espérions qu'un certain nombre d'industriels décideraient bientôt de participer. Il fallait créer un modèle à caractère associatif. Cela semblait d'autant plus important qu'une certaine inflation avait commencé, à propos de laquelle Rudolf Steiner avait prédit que, si on ne parvenait pas à l'arrêter à temps, tous les actifs seraient perdus. Ce point de vue, qui n'a été que trop confirmé après la Première Guerre mondiale, constitua également la raison pour laquelle il demanda de faire quelque chose de grande valeur avec les capitaux existants, tant qu'ils étaient encore à notre disposition. Toutefois, ce n'était pas l'avis de ceux qui possédaient des stocks ou des terres importants. Je me souviens même d'un cas où un ami économiquement actif qui avait entendu une déclaration de Rudolf Steiner dans ce sens acheta une propriété à la campagne le lendemain. Mais comme il n'était pas agriculteur, cette réaction précipitée lui valut ensuite certaines difficultés. Ce que d'autres percevaient comme du pessimisme était – nous le savons aujourd'hui – d'une terrible gravité ; ce n'était pas seulement une évaluation sans illusion de la situation mondiale, mais aussi une vision clairvoyante de la période inhumaine du national-socialisme et des six années de la Seconde Guerre mondiale. « Il ne restera plus pierre sur pierre », avait dit un jour Rudolf Steiner à Anna Samweber lors d'une promenade sur le Kurfürstendamm

à Berlin⁶. Cependant, le grand public avait encore du mal à comprendre l'idée de la triarticulation. Le 28 novembre, le Pr von Blume donna une conférence courageuse dans la Stadtgartensaal de Stuttgart (cf. annexe), qu'il conclut, confiant, par les mots suivants :

« Une fois que nous avons pris conscience de notre tâche, aucune mort, aucun démon ne peut plus nous faire de mal ; quoi qu'il arrive, nous regardons son visage en riant, y compris l'horreur. Nous savons qu'il ne peut pas nous forcer, nous nous vaincrons, et ainsi nous construirons le monde ! Et nous lancerons alors l'ancienne provocation lancée par Luther contre le destin :

‘Même si le monde était plein de diables prêts à nous dévorer, nous n'aurions pas tant peur, nous réussirons !’ ».

Or, c'est précisément cet enthousiasme qui poussa de plus en plus les opposants à agir. C'est ainsi qu'Emil Molt prit la parole le 22 janvier 1920 au Bürgermuseum de Stuttgart lors d'une grande réunion, au cours de laquelle il fit un compte rendu détaillé des opposants et de la manière dont ils s'en prirent au Dr Steiner. Ce discours, ainsi que la conférence du Pr von Blume, furent transcrits dans les bulletins d'information n°6 et n°7 de la fédération. L'opposition qui s'était formée à la suite de la grande activité de celle-ci était désormais également dirigée contre l'anthroposophie, restée plus discrète jusque-là, et contre Rudolf Steiner personnellement. Les opposants ne comprenaient pas ce qu'il avait à dire dans le domaine social et l'accusaient d'avoir des visées politiques. Des préjugés similaires apparurent quand ils prirent connaissance des plans économiques, à la tête desquels son nom était aussi mentionné. Les temps devinrent donc de plus en plus difficiles pour lui et ses aides, et on ne peut guère aujourd'hui se rendre compte avec quel courage et quelle énergie nous nous consacraâmes tous à ces nouvelles tâches. Entretemps, Rudolf Steiner lui-même s'était mis à approfondir de plus en plus les bases ésotériques de la compréhension des besoins sociaux actuels et à les présenter aux membres de la Société anthroposophique, tout en appelant sans cesse à un engagement personnel courageux fondé sur une telle volonté de connaissance. C'est dans cet esprit qu'il donna à Dornach, en novembre et décembre 1919, ses conférences sur *La mission de Michael*, dans lesquelles il insiste à nouveau sur la question sociale. Par exemple, dans la conférence du 23 novembre : « Deux choses nous sont donc demandées à quoi nous devons travailler : nous devons, d'une part, reconnaître l'élément suprasensible qui vit dans le monde sensible, dans notre entourage immédiat, c'est-à-dire dans le monde de l'homme, de l'animal et de

6. (53) - Parmi les nombreux événements étranges vécus par A. Samweber, il convient de mentionner ici un épisode : elle dut un jour porter une lettre de Rudolf Steiner à la boîte aux lettres à minuit. En chemin, elle fut sérieusement menacée par deux garçons. Dans sa détresse, elle appela Rudolf Steiner à l'aide en son for intérieur. Les garçons la lâchèrent. Elle put ensuite mettre la lettre dans la boîte sans être dérangée. Le lendemain matin, quand elle salua Rudolf Steiner, il lui dit : « Cette nuit, vous avez été en grand danger ».

la plante : c'est la voie de Michaël. Et en poursuivant dans cette voie, nous devons trouver dans ce monde que nous nous reconnaissons comme suprasensible l'impulsion du Christ. En vous décrivant tout cela, je vous dévoile également les impulsions les plus profondes de la question sociale »⁷. Dans les remarques qui conclurent ce cycle de conférences le 15 décembre, Rudolf Steiner présenta les véritables impulsions originelles de l'évolution sociale moderne : l'origine de la vie de l'esprit dans les Mystères de la lumière en Orient, l'origine de la vie du droit dans les Mystères de l'espace dans l'Égypte ancienne et celle de la vie de l'économie dans les Mystères de la terre en Europe occidentale. Il montra comment, parce que la nouvelle articulation n'avait pas été faite, ces impulsions originelles furent transformées en foyers de maladie et de destruction. Mais il conclut cette profonde conférence par ces mots : « La connaissance de ces choses doit susciter en nous l'enthousiasme qui nous suggère d'éclairer le plus grand nombre d'hommes possible sur ce sujet. Éclairer l'humanité, tel est aujourd'hui le devoir de ceux qui savent. Nous devons faire tout notre possible pour lutter contre cette folie qui se prétend sagesse, qui se félicite de ses propres résultats, et pour lui opposer les applications pratiques de la science de l'esprit anthroposophique... Aujourd'hui, l'action sociale consiste avant tout à instruire, à 'éclairer' les hommes »⁸.

7. (54) - Rudolf Steiner, La mission de Michaël, conférence du 23 novembre 1919. GA 194, Dornach 1962.

8. (55) - Theodor Heuss, Robert Bosch, Leben und Leistung (Vie et prestation - FG). Stuttgart et Tübingen, 1946.

IX. Der Kommende Tag (Le jour qui vient)

En décembre 1919, dans la salle de la Branche (Landhausstrasse à Stuttgart), Carl Unger, Emil Molt, Emil Leinhas, Ernst Uehli et moi-même discutâmes avec Rudolf Steiner de la possibilité d'une fusion d'entreprises industrielles et d'autres, comme exemple pratique de comportement associatif, à laquelle devaient se joindre le plus grand nombre possible d'entreprises extérieures. L'idée, discutée plusieurs fois au préalable, était liée à la conférence internationale qui avait eu lieu à Dornach le 15 octobre 1919. La conférence de Noël à la Landhausstrasse fut suivie, le 30 décembre, d'une conférence publique portant sur différents thèmes : *Connaissance de l'esprit comme base de l'action, moralité dans la force de la connaissance et espoir des hommes à partir de la puissance de l'esprit*¹, et, le 31 décembre, de la conférence du Nouvel An pour les membres : *La relation de la vie humaine avec le passé et l'avenir, le Nouvel An mondial – la nécessité d'une nouvelle expérience du Christ pour l'humanité*². Beaucoup voulurent rester ensemble ce soir-là pour discuter de la sagesse qui leur avait été donnée. Alors qu'une réunion nocturne était prévue pour les membres du comité de la Fédération pour la triarticulation, leurs épouses et d'autres amis se réunirent chez Mme Uehli, où étaient présentes entre autres Mme Leinhas et mon épouse. Parmi les messieurs présents, Albert Steffen et le jeune Friedrich Doldinger, 21 ans, lurent des extraits de leurs poèmes.

La décision devait être prise dans la nuit du Nouvel An. Rudolf Steiner semble avoir pesé sur la nature du plan, même s'il le traitait avec beaucoup de sérieux et d'humilité. Il fut convenu de choisir pour l'institution de financement la forme d'une société anonyme qui lui serait supérieure, mais il fallait que les anciens propriétaires transmettent les engagements envisagés. Comme dédommagement pour leur renoncement à leur propriété privée, ils reçurent des actions dans la société globale ainsi qu'un revenu fixe pour leur coopération. On ne pensait donc pas seulement à une société fiduciaire, ni à une coopérative, mais à une grande entreprise très ramifiée, qui devait se soutenir mutuellement par la fusion associative des différentes branches. Elle devait aussi inclure des entreprises agricoles. Il était prévu d'utiliser les excédents pour promouvoir les valeurs spirituelles, notamment l'école Waldorf, en pleine expansion, dont les bâtiments et les terrains devaient être

1. (56) Conférence du 30 décembre 1919 : Geisterkenntnis als Tatengrundlage, in : Gedankenfreiheit und soziale Kräfte. GA 333, Dornach 1971.

2. (57) Conférence du 31 décembre 1919 in : La Saint-Sylvestre des mondes et le Nouvel An de l'avenir spirituel. GA 195, Dornach 1962.

financés par les entreprises, car il était prévisible que les fondations d'origine du fondateur ne seraient pas suffisantes. Enfin, on devait créer à Stuttgart une grande maison d'édition, une clinique et des instituts de recherche scientifique.

Lors de la discussion sur le nom du projet, Rudolf Steiner suggéra de choisir un titre qui ferait allusion aux intentions futures. À l'unanimité, nous choisîmes : Der Kommende Tag, Aktiengesellschaft zur Förderung wirtschaftlicher und geistiger Werte (« Le jour qui vient, société par actions pour la promotion des valeurs économiques et spirituelles »). Le capital de départ fut fixé à 300 000 marks. Nous devions initialement obtenir d'autres fonds par le biais de prêts. Les fabricants qui avaient rendu possible la création du Kommende Tag en y apportant leurs entreprises devaient étendre leur responsabilité aux objectifs généraux et former le conseil de surveillance de l'entreprise globale. Il restait à discuter la question de la présidence. Emil Molt, un homme d'affaires expérimenté qui aurait dû siéger au conseil de surveillance même si, à ce moment-là, il ne pouvait pas apporter la fabrique de cigarettes Waldorf-Astoria parce qu'il n'avait pas la majorité absolue du capital social, demanda à Rudolf Steiner s'il était prêt à prendre la présidence. Les cloches du Nouvel An se mirent à sonner au moment où Steiner dit oui. Il y eut un silence pendant lequel tous les participants semblèrent prendre conscience de l'importance de l'heure. Emil Molt était si ému que des larmes coulaient sur ses joues. Mais Rudolf Steiner resta ferme. Peut-être voyait-il déjà les difficultés qui l'attendaient. En tout cas, il ne tint pas compte de la nouvelle année et les autres messieurs aussi se turent obstinément. Ce n'est que lorsqu'ils se séparèrent, vers une heure, que j'osai, en tant que plus jeune participant, présenter mes vœux de bonne année au Dr Steiner. Mais il les ignora totalement. Lui qui dans sa conférence du Nouvel An avait su trouver des mots qui allaient droit au cœur voulut probablement faire la distinction entre questions spirituelles et questions mondaines.

Dans les semaines suivantes, nous dûmes préparer la création de la société. Rudolf Steiner avait déjà donné trois conférences publiques à Bâle les 5, 6 et 7 janvier sur des sujets liés à la science de l'esprit. Il revint à Stuttgart au début du mois de mars. Lors d'une réunion interne, le 11 mars 1920, à la Landhausstrasse, juste avant la fondation du Kommende Tag, il fit notamment les remarques suivantes sur la nécessité pour les entreprises commerciales de financer les valeurs spirituelles :

« Mes chers amis, nous devons nécessairement nous tourner vers l'économique, car l'économique doit porter notre spirituel. Mais on ne peut pas porter si l'on n'a rien à porter. L'essentiel pour nous sera toujours que le spirituel soit porté. Par exemple, il faut veiller à ce que le spirituel, dans son unité intérieure, puisse réellement se présenter au monde. Ce n'est vraiment pas pour rien que, ces derniers temps, nous avons travaillé dur, notamment l'eurythmie, je dirais, tous les mois, pour aller un peu plus loin et aussi, là où c'était possible, pour la faire connaître au public. Mais il faudrait le faire beaucoup plus souvent. Cela fait également partie de ce qui,

dans un autre domaine, se passe à l'école Waldorf. Nous avons besoin d'une telle *eurhythmée*³ comme centre d'une activité artistique, nous en avons besoin aussi dans sa représentation par un domaine indépendant. »⁴

La société par actions Der Kommende Tag fut officiellement créée le 23 mars 1920.

Cela signifie qu'une entreprise commerciale non négligeable était établie sur le sol allemand. Nulle part ailleurs l'initiative n'était assez importante pour s'attaquer à des tâches internationales qui n'auraient pas été affectées par l'inflation allemande. Peut-être aurait-il fallu porter le plus rapidement possible le Kommende Tag dans d'autres pays, mais nous n'en eûmes pas la possibilité en si peu de temps. Nous parlerons plus loin de la société Futurum SA, fondée en Suisse le 16 juin 1920.

À Stuttgart, il y avait au moins des gens qui voulaient concrétiser l'idée d'une association. On pouvait donc également s'attendre à ce que certains entrepreneurs soient disposés à unir leurs forces.

La forme externe de la société par actions convenait pour des raisons pratiques, puisque le siège social devait avoir le caractère d'une institution financière, tandis que les entrepreneurs devaient concentrer leur attention sur la gestion de leur entreprise et, au-delà, sur les intérêts mondiaux. Apparemment, ils étaient soulagés du souci de lever des capitaux, car le siège social pouvait réunir l'argent nécessaire à l'emprunt. On pouvait rejeter l'accusation d'être une entreprise capitaliste par le fait que les prêts et les actions ne devaient pas être rémunérés à un taux supérieur à 5 % ; les entrepreneurs étaient au contraire tenus de parvenir à des revenus correspondants pour leurs activités. Ils devaient donc continuer à diriger leurs entreprises, mais aussi étendre leurs intérêts à l'ensemble de l'association. Ils renoncèrent volontairement au droit absolu de disposer de leurs biens antérieurs dans l'espoir de trouver en compensation des tâches et des opportunités bien plus importantes et d'un type différent de celles de l'entreprise globale. Les membres du Conseil de surveillance, en revanche, travaillaient bénévolement.

Rudolf Steiner refusait de rejoindre l'ancienne économie privée capitaliste, qui se dirigeait vers la ruine totale. Selon lui, on ne pouvait s'engager dans de nouvelles formes économiques qu'une fois le capital neutralisé. Dans les usines, les travailleurs devaient être régulièrement informés du contexte économique générale et en particulier de la situation du Kommende Tag. Il n'était pas question que les entrepreneurs se partagent les bénéfices, mais ils conservaient la libre gestion de leur entreprise. En revanche, Rudolf Steiner ne prévoyait pas, au départ, que les ouvriers et les employés aient leur mot à dire. Il avait exposé ses propositions en détail dans les écrits normatifs et laissé aux directeurs le soin de faire la preuve de leur comportement social. En dehors des conférences données aux entreprises, aucune innovation ne fut introduite

3. (58) L'eurhythmée fut fondée le 30 avril 1924 à Stuttgart par Mme Alice Fels.

4. (59) Rudolf Steiner, allocution du 11 mars 1920 (non publié).

et le système des salaires restait inchangé jusqu'à nouvel ordre. Dans certaines entreprises, des cours et des leçons d'eurythmie furent toutefois organisés, mais ils restaient facultatifs. Des centres d'apprentissage furent également prévus. Le besoin de liquidités pour les investissements était négocié au sein des conseils de surveillance et d'administration.

Le risque était de retirer aux entreprises des fonds nécessaires à la création de réserves latentes, notamment pour agrandir les installations de stockage des matières premières. Investir dans des réserves de capital était l'affaire du siège social, comme le montrent les bilans, dont les principaux postes sont indiqués ici pour illustrer l'évolution de la société (cf. annexe).

Bilan au 31 décembre	1920 DM	1921 DM	1922 DM
Capital en action	300000	3600000	7000000
Termins	318484	1830850	2082921
Bâtimens	2057131	5988406	35155802
Machines	1420689	3884244	24173880
Agriculture		5355453	8371870
Créditeurs	6395044	26798400	322320981
Débiteurs	2578732	6402882	189606245
Matières premières			
Fabrications en cours et finies	8317444	12157714	184482257

Comme les départements n'étaient pas tous rentables et que certains devaient même compter sur des subventions en capital, il fallut souvent, pour la création et l'expansion de nouveaux instituts de recherche scientifique, faire appel à des fonds provenant des prêts souscrits. Pour la conversion de ces prêts en actions, il était prévu de leur donner 25 fois les droits de vote afin d'assurer le maintien de l'objectif social et idéal de la société.

Comme déjà mentionné, les anciens propriétaires des entreprises qui avaient décidé de coopérer de manière associative apportaient l'ensemble de leur entreprise dans la société par actions et recevaient une part correspondante du capital total. En plus de la direction au sens habituel, ils disposaient d'un siège et d'une voix au conseil de surveillance de l'entreprise globale, c'est-à-dire qu'ils étendaient leur influence sur celle-ci. Comme ils partageaient la responsabilité globale, leur champ d'action s'élargit considérablement et dépassa largement celui de leurs intérêts commerciaux antérieurs. D'un autre côté, ils bénéficièrent du soutien précieux des autres industriels et purent en conséquence coordonner leur production et répartir les risques. L'interaction humaine entre les entrepreneurs et la consultation mutuelle dans des contextes plus larges furent particulièrement bénéfiques. Si l'on considère qu'à côté de l'usine de cigarettes se trouvait une usine de boîtes en carton bien connue, qui recevait la majorité des commandes de cette dernière, cela posait déjà les bases d'autres liens. C'était beaucoup plus difficile pour l'usine de machines-outils Carl Unger, qui devait commencer par rechercher ses clients dans la situation économique stagnante de l'après-guerre, jusqu'à ce que l'économie générale commence à se redresser.

Mais le but de cette coopération était précisément que les secteurs complémentaires du côté des producteurs et des consommateurs convergent et mettent de l'ordre dans la formation sauvage des prix. Autrement dit, il fallait faire intervenir un établissement bancaire destiné à fournir la base financière et à diriger les dépôts privés là où ils seraient avantageusement efficaces.



FIGURE 1 – Landhausstrasse 70 in Stuttgart

La nécessité de créer une association s'imposa lorsque d'autres entreprises voulurent rejoindre le noyau existant. Si l'écho avait été suffisant, on aurait pu créer une oasis économique, capable de défier même l'inflation galopante. À l'époque, il existait un assez grand nombre d'entreprises performantes dirigées par des amis anthroposophes qui auraient pu rejoindre l'ensemble de la société au fil du temps. Mais dès le départ étaient prévues d'autres tâches qui devaient être prioritaires au cas où il n'y aurait pas l'écho général attendu.

Il convient de rappeler que la révolution couvait toujours, alimentée non seulement par des éléments socialistes mais aussi par des éléments radicaux de droite, comme le démontra le « putsch de Kapp » en mars 1920, qui avait pour but de renverser le gouvernement de Berlin. Celui-ci se préoccupa de plus en plus des plans de réforme, notamment dans le domaine économique.

Il nomma l'éminent théoricien de l'économie Walter Rathenau pour réorganiser la situation après les désordres. Rathenau développa des idées généreuses, mais qui tendaient fortement vers une économie planifiée. En tant que ministre des affaires étrangères, il conclut d'importants traités avec la Russie. Dans certaines de ses conférences, Rudolf Steiner parla de cet homme important à sa manière, qui fut ensuite assassiné par des antisémites en juin 1922. Cela montre à quel point l'idée d'une association s'agrandissant volontairement était d'actualité à l'époque. Aujourd'hui,

on dit trop facilement que le Kommende Tag fut une entreprise incompréhensible, voire irresponsable, dans laquelle le chercheur en science de l'esprit s'était laissé entraîner ; on aurait probablement dû le relever de ces responsabilités plus tôt. Mais cette tentative fut sans aucun doute une grande réussite, comparable seulement à celle d'un autre grand occultiste : le comte de Saint-Germain, qui avait jadis lancé l'importante devise de liberté, d'égalité et de fraternité dans les affres de la Révolution française. Il avait fondé des entreprises industrielles, par exemple des teintureries textiles, et réaménagé les sources d'eau médicinale de Wiesbaden et de Baden-Baden, qui étaient restées inactives pendant des siècles. Il voulait intervenir de façon pratique, même dans le contexte terrestre, pour servir l'humanité. Beaucoup de choses réussirent, beaucoup échouèrent⁵.

Ce fut la même chose ici. Bien que le Kommende Tag fût en principe sous le signe de la fraternité, il fallait faire face à un monde hostile. De plus, Rudolf Steiner dépendait de la coopération des personnes qui étaient à sa disposition à ce moment-là. Il nomma donc comme premiers membres du conseil d'administration Konradin Hausser, Wilhelm Trommsdorf et moi-même. Entretemps, j'avais été déchargé de la direction de la Fédération pour la triarticulation et remplacé par l'écrivain Walther Kühne, qui venait de Haute-Silésie et avait beaucoup travaillé sur la littérature polonaise. Comme il n'avait pas assisté à la révolution dans le Wurtemberg, il lui était difficile de poursuivre l'œuvre de la fédération en fonction de la situation. Emil Molt fut choisi comme curateur de celle-ci.

Konradin Hausser était une personnalité accommodante, authentiquement souabe, pleine d'humour, extrêmement consciencieuse, mais encore inexpérimentée en matière d'anthroposophie. Il sembla faire ses preuves en tant que chef de bureau.

Wilhelm Trommsdorf était tout à fait différent : il travaillait auparavant au bureau fiduciaire de la Compagnie métallurgique (Metallurgische Gesellschaft) à Francfort-sur-le-Main. C'était un anthroposophe assez âgé, qui dirigeait la Branche anthroposophique avec sa femme. On y lisait les conférences de l'enseignant dans une ambiance recueillie. En tant que collègue du directeur, Trommsdorf était difficile d'accès. Il écrivit un court article sur la nature du Kommende Tag. Mais ce comité exécutif tripartite était totalement incapable de collaborer. Trommsdorf prit très vite sa retraite. Pour ma part, avant la guerre, je travaillais aussi dans la Compagnie métallurgique de Francfort, où j'avais rencontré Trommsdorf. Plus tard, je fus transféré à la fonderie de cuivre de la Norddeutsche Affinerie à Hambourg, pour avoir un contact direct avec les installations de production et la main-d'œuvre. Trommsdorf était le théoricien qui devait vérifier et superviser les comptes des sociétés fusionnées

5. (60) Le comte de Saint-Germain fut aussi celui qui mit en garde la reine Marie-Antoinette et, lors d'une rencontre secrète, lui conseilla de fuir immédiatement, parce qu'elle risquait d'être condamnée à mourir sur l'échafaud. Cf. Karl Heyer, *Aus dem Jahrhundert der französischen Revolution* (Du siècle de la Révolution française). Stuttgart 1956, et : *Die französische Revolution und Napoleon* (La Révolution française et Napoléon). Stuttgart 1964.

dans le Kommende Tag. Des statistiques mensuelles sur la production et les mouvements financiers étaient requises avant l'établissement des comptes annuels. Konradin Hausser m'était jusqu'alors totalement inconnu. Originaire d'Ulm, il avait été actif dans les œuvres de bienfaisance protestantes. Il prit en charge la gestion interne des bureaux commerciaux, qu'il dirigeait consciencieusement, à sa manière humaine et digne de confiance souabe, tandis que j'étais responsable de la communication avec les sociétés affiliées et de la mise en œuvre des activités vers le monde extérieur qui avaient été décidées par le conseil de surveillance. Afin de nous familiariser les uns avec les autres, Rudolf Steiner nous donna quelques devoirs écrits sur le système financier de l'époque et sur l'« Union latine » monétaire.

Ce nouveau conseil d'administration tripartite commença à élaborer un prospectus de fondation pour le Kommende Tag. Il apparut rapidement que les opinions étaient fondamentalement différentes et qu'il serait difficile de parvenir à une coopération fructueuse. Même les membres du conseil de surveillance n'osèrent pas faire cette déclaration fondamentale ; ils demandèrent à Rudolf Steiner de s'en charger, car la formulation était importante (cf. annexe). Le prospectus fut ensuite largement diffusé et publié en pleine page dans la presse. Le capital social de 10 millions de marks fut souscrit étonnamment vite, et des négociations prometteuses furent entamées en vue de l'adhésion à la nouvelle société.

Le bâtiment administratif de la Champignystrasse abritait plusieurs services, surtout à partir de 1922 : les éditions Kommende Tag, l'imprimerie au rez-de-chaussée, le service commercial Hunnius, et même un bureau de la fiduciaire du Goetheanum de Dornach. Le centre de gravité de l'ensemble du mouvement se déplaça de plus en plus de Berlin vers Stuttgart.

Rudolf Steiner ne venait pas régulièrement à la Champignystrasse ; il y avait trop d'agitation pour lui. Il s'y déroula une fois une scène que je n'aurais jamais crue possible. Alors que je m'approchais avec lui de la porte d'entrée, un jeune employé très affairé se précipita dans les escaliers en béton directement sur Rudolf Steiner et l'interpella de façon irrespectueuse : « Dites, docteur », mais il n'alla pas plus loin. Ce fut choquant. Rudolf Steiner, qui n'était pas habitué à un tel ton, se mit à crier tellement fort contre le jeune homme que toutes les vitres en tremblèrent. Ce fut une dure mais bonne leçon pour ce jeune homme très nerveux, qui devint par la suite un enseignant de pédagogie curative compétent.

Parmi les personnalités qui se mirent à la disposition de l'entreprise, il n'y avait pas de spécialiste de la banque. Or les autorités n'autorisaient pas les sociétés industrielles à exercer des activités bancaires, tout comme les directeurs des entreprises qui devaient se lier à la société n'étaient pas autorisés à devenir membres du conseil de surveillance. Il fallut donc interposer un comité directeur entre ce dernier et le conseil d'administration. Un établissement bancaire fut fondé en tant que département

indépendant pour la gestion des transactions bancaires sous le nom du directeur Adolf Koch. Ce dernier démissionna relativement tôt et fut remplacé par Hans Stammer, de Hambourg. Le jeune Otto Fränkl travaillait de temps à autre dans cette banque. Le bureau se situait à la Rotestrasse 6.

Aucune banque indépendante ne fut créée à l'étranger, ni en Suisse par le conseiller national Hirter, ni en Suède par l'ingénieur Ruths. Dès le début, l'idée était aussi de créer des investissements qui conserveraient leur valeur. Les frères Maier exploitaient une scierie sur le moulin de Guldesmühle près d'Aalen, qui était relié à une zone agricole de 300 acres. Ce domaine fut rattaché au Kommende Tag. Rudolf Maier rejoignit le conseil de surveillance et l'on retrouve son nom, tout comme celui du directeur de la publication Wolfgang Wachsmuth, parmi les fondateurs. Le nom du fabricant Rudolf Zöppritz de Heidenheim figurait également dans ce comité. Mais son usine ne se décida pas, dans un premier temps, à se rattacher à l'entreprise.

Dès le début, il était prévu de fonder une maison d'édition active au niveau international, dont on attribua la direction à Wolfgang Wachsmuth. Cette maison d'édition, qui se développa très rapidement, publia des ouvrages de valeur dans une excellente présentation. Elle était divisée en plusieurs bibliothèques :

- la bibliothèque du Goetheanum, - la bibliothèque internationale des sciences sociales et humaines, - la bibliothèque philosophique et anthroposophique, - la collection Science et avenir, - la bibliothèque des hommes et de l'art.

Rudolf Steiner consacrait souvent du temps à cette maison d'édition et conseillait son directeur pour la sélection de titres intéressants. Il conçut également pour elle un logo spécial⁶ et des vignettes pour les différentes bibliothèques. Parmi les publications, mentionnons simplement :

- *Johann Wolfgang Goethe*, Faust Parties I et II, avec les introductions de K.J. Schröer,
- *Karl Julius Schröer*, Goethe und die Liebe, - *Vladimir Soloviev*, Russland und Europa,
- *Ludwig Polzer-Hoditz*, Der Kampf gegen den Geist und das Testament Peters des Grossen, - *Helmuth von Moltke*, souvenirs, lettres, documents, - *Guenther Wachsmuth*, Die Ätherischen Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch, - *Paul Vital Troxler*, Blicke in das Wesen des Menschen, - *Lili Kolisko*, Milzfunktion und Plättchenfrage.

Bientôt, de nombreux livres de la maison d'édition philosophique et anthroposophique de Berlin furent également transférés à Stuttgart.

Wolfgang Wachsmuth géra le budget qui lui était accordé avec beaucoup de générosité. À cet égard, il était l'exact opposé de Johanna Mücke, la directrice de la maison d'édition berlinoise dans laquelle avaient été publiés tous les cycles de conférences et

6. (61) Il existe de ce dessin quelques avant-projets intéressants qui ont été publiés par Mme Assia Tourgueniev en 1957 dans *Erziehungskunst* (Art de l'éducation) n° XXI/8. Rudolf Steiner avait dit de cette forme qu'elle représentait la métamorphose du triangle « mathématique et géométrique » en quelque chose d'« organique et de vivant ».



FIGURE 2 – Les premiers collaborateurs du Jour qui vient SA 1921

De Gauche à droite, debout : Weinmann, Moser, Wilhelm Kinkel, Otto Reebstein, Heinrich Berner, Eugen Berner

Assis : Hans Arenson, Unbekannt, Albrecht Strohschein, Heuberger, L. Kern, Krafft, Helene Schweizer

la plupart des livres de Rudolf Steiner. Cette maison d'édition était la propriété de Marie Steiner. Johanna Mücke, qui était déjà en contact avec Rudolf Steiner à l'école de formation des travailleurs, dirigeait la maison d'édition berlinoise avec beaucoup de conscience, mais sans aucune méthode. Pendant la période d'inflation galopante, elle rangeait ses billets de banque dans le tiroir comme d'habitude, ignorant la dévaluation de l'argent, qui s'accroissait tous les jours. Malgré tout, Rudolf Steiner présentait souvent cette maison d'édition comme un excellent exemple, car elle ne produisait pas de vieux rossignols, mais n'imprimait que ce qu'elle était certaine de pouvoir vendre.

Rudolf Steiner n'aimait guère l'énorme activité qui commençait à Stuttgart, même s'il en reconnaissait la diligence, l'efficacité et la conscience professionnelle. En raison des diverses activités de toutes les nouvelles institutions, il se mit en place au fil du temps un ordre dans le trafic qui, malgré tout l'enthousiasme, déboucha sur une certaine bureaucratie. C'est pourquoi Steiner critiqua assez souvent la « chaise curule », comme il appelait les exigences des personnalités dirigeantes. La période d'engagement extrême portée, durant la première année de la révolution, par tout le monde, la plupart du temps sans base financière suffisante, ne put être relancée dans les entreprises commerciales. À la place, certaines ambitions se manifestèrent, comme celle de réunir la maison d'édition berlinoise avec celle du Kommende Tag. Bien sûr, Rudolf Steiner ne voulait pas en entendre parler, y compris lorsqu'on chercha par la suite à fusionner la direction de la maison d'édition à Dornach.

Bientôt, une imprimerie propre fut créée à la Champignystrasse, qui imprima également l'hebdomadaire Dreigliederung des sozialen Organismus (Triarticulation de l'organisme social). Elle prit par la suite une participation dans une imprimerie offset, ce qui la rendit très efficace. Le Kommende Tag bénéficia bien sûr du fait que les obligations émises étaient souscrites très rapidement, de sorte qu'il y avait suffisamment de liquidités pour les nouvelles entreprises.

L'usine de machines-outils Carl Unger fut rattachée le 26 juillet 1920 et l'usine de boîtes en carton José del Monte le 17 novembre. L'usine de cigarettes Waldorf-Astoria ne put pas agir aussi rapidement, car il fallait sauver un actionnaire important, qui détenait 51 % du capital. Même s'il ne fallait pas s'attendre à des profits importants de la part des petites entreprises rapidement affiliées, mais elles ne nécessitèrent pas d'importants investissements. Au total, les sociétés suivantes firent partie du Kommende Tag jusqu'à la fin de l'année 1922 :

Siège social, Stuttgart, Champignystrasse 17

- Maison d'édition Der Kommende Tag AG, Stuttgart
- Der Kommende Tag AG, département librairie de vente par correspondance
- Der Kommende Tag AG, département imprimerie
- Der Kommende Tag AG, département impression offset
- Le vorm de Kommende Tag AG. Carl Unger, usine de machines, Hedelfingen
- Der Kommende Tag AG, usine chimique, Schwäbisch Gmünd
- Der Kommende Tag AG, usine d'ardoises de Sondelfingen
- Der Kommende Tag AG, département José del Monte, usines de boîtes en carton, Stuttgart, avec succursales à Zuffenhausen et Weil im Dorf
- Pension Rütbling, Stuttgart, Urbanstrasse 31a
- Der Kommende Tag AG, succursale de Hambourg
- Guldeshmühle Dischingen, Hofgut, moulin à grains et scierie Hofgut Ölhaus, O/A. Crailsheim
- Fermes d'Unterhieb et de Lachen, O/A. Leutkirch
- Hofgüter Dorenwaid et Lanzenberg près d'Isny dans l'Institut clinique thérapeutique de l'Allgäu
- Der Kommende Tag, Fabrication, Schwäbisch Gmünd
- Der Kommende Tag AG, institut de recherche scientifique, Stuttgart
- Der Kommende Tag AG, institut de recherche scientifique, Département de biologie, Stuttgart

Participations :

- Frères Gmelin, Reutlingen, machines agricoles
- Société en commandite Frank-Reiner, Hambourg
- Usine de tissage mécanique, anciennement G. Wilhelm Tinney, Sondelfingen

- Raether & Lamparsky Aktiengesellschaft
- Berlin Internationale Laboratorien Aktiengesellschaft, Arlesheim.

Dans ces premiers temps, nous dûmes trouver des financements principalement pour l'usine de schiste bitumineux de Sondelfingen près de Reutlingen, que l'ingénieur des mines Arnold Blickle avait proposée, puis qu'il géra avec succès. À l'époque, il était rentable d'exploiter de tels matériaux, qui pouvaient être cuits avec leur contenu en pétrole et traités comme matériau de construction. Un haut fourneau se mit rapidement à beaucoup tourner. Le rattachement de l'usine Del Monte permit à son directeur, Eugen Benkendoerffer (gendre d'Adolf Arenson), d'être nommé directeur général du Kommende Tag. Rudolf Steiner n'était pas seulement intéressé par la poursuite des activités du Kommende Tag ; il était également ouvert aux nouvelles idées que celui-ci aurait pu reprendre. Nous recevions souvent des offres de sources très diverses, que ce soit pour une affiliation par le biais d'une aide financière ou pour l'exploitation d'inventions. Par exemple, un nouveau type de vélo suscita l'intérêt de Rudolf Steiner. C'était une construction de l'ingénieur lucernois Jaray (qui se fit plus tard un nom dans la construction de carrosserie), qui reposait sur le principe suivant : ce n'était pas une roue de manivelle à deux pédales qui assurait l'entraînement, mais deux câbles métalliques qui étaient poussés vers l'avant avec les pieds et ramenés par la tension d'un ressort. On s'asseyait droit dans un fauteuil en forme de panier avec un dossier bas, qui offrait le soutien nécessaire. Je dus faire une démonstration de ce vélo dans la Landhausstrasse. Il n'y eut pas de négociations concrètes avec l'inventeur.

Les négociations avec les propriétaires des sociétés qui étaient envisagées pour la fusion prévue durèrent près de six mois. Il n'était pas facile du tout de déterminer la compensation qui correspondrait à ce que gagnaient jusque-là les propriétaires. Il fallut mettre en place une comptabilité. Des dépliants furent envoyés avec des formulaires de souscription pour des prêts qui devaient rapidement être convertis en actions. Rudolf Steiner conçut les formulaires d'actions colorés dans ce but, car il n'aimait pas les projets soumis par les graphistes ; il les rejeta même sèchement, parce qu'ils voulaient imiter le style des billets de banque. C'est à cette occasion que fut créée la belle enseigne en rouge clair et foncé sur fond bleu, qui fut également utilisée par Futurum SA (voir annexe).

La valeur stable des actions fluctua en fonction du nombre d'entreprises qui adoptèrent l'idée de l'assistance mutuelle. C'était une pensée généreuse. Une autogestion associative de la vie économique devait germer indépendamment du déclin général. L'appel ne fut pas entendu. À l'exception de quelques personnes qui avaient pleinement confiance dans les propositions de Rudolf Steiner, aucun entrepreneur ne voulait renoncer à ses droits de propriété, alors même qu'il aurait obtenu en contrepartie des droits beaucoup plus étendus. Pour l'entrepreneur individuel, renoncer à sa

propriété semblait tout à fait impensable, car il ne comprenait pas la neutralisation des capitaux.

Outre les laboratoires de recherche, c'étaient surtout les travaux de l'Institut de thérapie clinique de Stuttgart et des laboratoires de chimie de Schwäbisch Gmünd qui devaient se concrétiser rapidement, car ils promettaient d'être vite rentables. Le corps médical devait être intéressé par un *vadémécum* sur les médicaments testés jusque-là, dont la plupart avaient été élaborés sur la base des informations fournies par R. Steiner. Mais il y avait aussi parmi eux des médicaments, comme l'Infludo, qui avait fait ses preuves et avait été mis au point par le Dr Ludwig Noll. Celui-ci semblait également posséder les connaissances approfondies nécessaires pour écrire le *vadémécum*, mais il ne commença jamais le travail en raison de ses inhibitions intérieures⁷. Au départ, il devait également diriger la clinique prévue à Stuttgart, mais il chercha en vain une maison convenable dans la région du Wurtemberg. Lorsque Eugen Benkendoerffer eut trouvé et acquis la villa Wildermuth, magnifiquement située sur la Gänsheide, juste à la périphérie de Stuttgart, le Dr Noll ne put pas non plus se décider à reprendre la direction d'une telle clinique, parce qu'il avait un grand cabinet à Kassel. La brochure imprimée en annexe explique en détail la transformation de cette villa en clinique privée. Elle décrit également les tâches d'un corps médical qui, contrairement à celui de la clinique d'Arlesheim, ne pouvait pas se reposer sur une initiative individuelle, comme celle du Dr Ita Wegman. C'est ainsi que la gestion fut confiée au Dr Otto Palmer, un médecin respecté de Hambourg.

Mais il y eut trop peu d'initiatives pour permettre l'émergence rapide d'un tel mouvement médical et pour l'utilisation des nouveaux remèdes. Ceux-ci furent développés dans un laboratoire voisin, puis produits à l'usine chimique de Schwäbisch Gmünd. Son directeur, W. Kehler, qui venait des Chemische Werke Bayer de Leverkusen, fut accepté par Rudolf Steiner, bien qu'il ne soit pas anthroposophe. Il avait apparemment la possibilité de se familiariser avec les nouvelles méthodes, ainsi qu'un certain élan qui sembla nécessaire à Rudolf Steiner. Celui-ci apprécia beaucoup le nom « Ever-on » proposé par Kehler pour les préparations cosmétiques. Rudolf Steiner conçut lui-même une affiche pour le tonique capillaire, ce qui ne serait pas surprenant aujourd'hui, mais sortait complètement de l'ordinaire à l'époque. Malgré la surcharge de travail, Rudolf Steiner fit de son mieux pour promouvoir les entreprises prometteuses du *Kommende Tag*. La difficulté initiale pour la diffusion des médicaments était qu'il y avait beaucoup trop peu de médecins anthroposophes et que les médecins étrangers ne parvenaient pas à surmonter leurs préjugés.

Les instituts de recherche eux-mêmes étaient conçus de manière à ce que les fonds investis produisent des résultats exploitables dans un délai utile. Ils se virent confier les tâches les plus intéressantes, qui auraient certainement porté rapidement des

7. (62) Ce fut finalement Rudolf Steiner, avec le Dr Ita Wegman, qui le rédigea sous le titre « Données de base pour un élargissement de l'art de guérir ». GA 27, Dornach 1972.

fruits pratiques et justifié le capital investi, si seulement le Kommende Tag avait pu durer quelques années de plus.

L'exemple le plus significatif de ces tâches fut l'« appareil de Strader », qui devait poser les besoins énergétiques mondiaux sur une base entièrement nouvelle. Rudolf Steiner dit à ce sujet : « Il faut que cette machine de Strader... soit inventée dans les vingt prochaines années, car sinon on développera la contre-image d'Ahriman, qui ne servira qu'à des fins destructrices »⁸.

Vingt ans plus tard (1938), Otto Hahn réussissait la fission nucléaire. Déjà en 1912, dans son troisième Drame-Mystère *Le gardien du seuil*, Rudolf Steiner demandait à l'un des personnages, justement le 'Dr Strader', de donner des informations sur une future source d'énergie, qui est cependant restée un mystère jusqu'à ce jour⁹. Le 1er décembre 1918¹⁰, il parla dans un autre contexte de cette future source d'énergie et traita d'une réorientation complète de la technologie mécanique, en évoquant l'expérience alors sensationnelle du moteur Keely, qui pouvait être mis en marche par la parole humaine. Malheureusement, dans cette première période des instituts de recherche de Stuttgart, on ne pouvait pas encore penser à lancer des expériences aussi coûteuses et durables. D'autre part, il incita le Dr Rudolf Maier, qui dirigeait l'institut de recherche en physique, à construire un dispositif expérimental utilisant un électro-aimant qui produirait un effet optique avec le spectre. L'objectif était de prouver la courbure du spectre et l'émergence de l'échelle des couleurs à partir des phénomènes périphériques. Malheureusement, on ne disposait que d'un seul électro-aimant relativement petit, mais Rudolf Steiner déclara lors du contrôle : « On le voit bien, cet effet est beaucoup plus important que la théorie de la relativité d'Einstein ». Leinhas, qui était là, dit qu'il ne voyait rien. Lors d'expériences ultérieures à Einsingen, Rudolf Maier confirma à nouveau l'effet. Malgré toutes les admonestations, il ne se décida pas à publier l'affaire. Plusieurs années après, une brochure sur l'expérience dite de Villard¹¹ fut enfin publiée. Rudolf Steiner avait dit : « Les moulins de Maier moulent lentement. »

Une autre tâche intéressante fut confiée au physicien hambourgeois Hermann van Dechent, à savoir l'étude de la structure du soleil, en particulier de l'intérieur du soleil. À l'Institut de physique, M. Smits et un collègue, Hans Buchheim, travaillèrent sur le traitement des fibres de tourbe. C'était également une indication de Rudolf Steiner : on pouvait la préparer de manière à filer des fibres plus longues. Ces

8. (63) Hans Kühn, Vom Strader-Apparat, in : Mitteilungen aus der Anthroposophischen Arbeit in Deutschland, 25e année. Cahier 4, 1971.

9. (64) Comme je ne suis pas physicien, je ne me permets pas de demander davantage de détails sur cet appareil, bien que je me sois beaucoup intéressé au modèle original qui se trouvait sur la scène, en 1913, pour la représentation du drame-mystère « Le gardien du seuil ». Ce n'est qu'après le décès de Rudolf Steiner que j'eus l'occasion de fabriquer avec M. Zoller, ingénieur, un modèle très proche de l'original, que de nombreux amis intéressés ont vu depuis.

10. (65) Rudolf Steiner, Les exigences sociales fondamentales de notre temps. GA 186, Dornach 1963 ; cf. note 16.

11. (66) Der Villard'sche Versuch. Eine Experimentaluntersuchung (L'expérience de Villard) von Dr. rer. nat. Rudolf E. Maier. Stuttgart 1923.

tissus convenaient pour les gilets de santé et même, en temps de guerre, comme substitut aux uniformes. Ils partirent donc à la recherche de tourbe à longues fibres et essayèrent de la rendre souple. À l'époque du Kommende Tag, on ne réussit à obtenir que des petits tissus. Plus tard, Hans Buchheim et d'autres poursuivirent les expériences. Une autre indication de Rudolf Steiner concernait l'utilisation de la corne, mais cela ne fut pas mis au point avant Einsingen. On réussit à mettre la corne dans un état semblable à du miel, dans lequel on avait l'intention de la filer. Si on avait poursuivi ces expériences, on aurait certainement pu produire une fibre textile saine.

Un autre institut de recherche s'occupa du développement des teintures végétales. Il était dirigé par un chimiste qui nous avait rejoints depuis la Badische Anilin- und Sodafabrik de Ludwigshafen. Johann Simon Streicher était encore un jeune anthroposophe, un peu sombre. Il ne parvint jamais à se lier pleinement à la tâche qui lui avait été confiée. Mme Thekla Schmiedel Michels, à Dornach, avait déjà consciencieusement fait des tentatives pour rendre les couleurs végétales lumineuses résistantes à la lumière, ainsi que pour développer un fond de peinture approprié pour les coupes du premier Goetheanum. Depuis lors, plusieurs amis travaillaient sur le problème de l'approvisionnement des peintres en couleurs végétales durables et sans défaut à des prix abordables. Après plus de 50 ans, le problème semble résolu. Au laboratoire de teintures végétales du Goetheanum, sous la direction de Günter Meier, on produit désormais des couleurs vives et durables. À l'époque, Mme Marie Strakosch avait à Stuttgart, dans le cadre des instituts de recherche, un atelier de peinture où elle testait la résistance des couleurs végétales à la lumière.

J'assistai également à une conversation entre Rudolf Steiner et Carl Unger au sujet d'une machine spéciale pour la production d'un remède contre le cancer. Rudolf Steiner voulait que l'on produise une machine dont le disque rotatif se déplacerait à la vitesse de la surface de la Terre dans nos zones et qui devrait mesurer un mètre de diamètre. Carl Unger ne pensait pas qu'il fût possible d'atteindre cette vitesse énorme à l'époque, mais il accepta de construire un tel disque d'un diamètre de 50 centimètres. Le jus du gui devait s'égoutter dans le liquide en rotation depuis le haut, en chute libre, de façon à être amené par le liquide à un rapport de mélange intensif. Une fois de plus, je ne pris pas la liberté de demander des détails supplémentaires, ce que je regrette aujourd'hui. Le remède devait être produit dans l'usine des Laboratoires internationaux et testé à l'Institut thérapeutique clinique de Stuttgart. Sa production a depuis été transférée à l'Association pour la recherche sur le cancer (Hiscia, Arlesheim).

Lorsque la fièvre aphteuse apparut dans l'un des domaines agricoles du Kommende Tag, Rudolf Steiner fit une déclaration importante : il fallait combattre cette maladie par des injections d'une préparation du protoplasme des grains de café torréfiés. À l'Institut de recherche biologique, on atteignit un certain degré de torréfaction et

on appliqua le remède à un assez grand nombre de vaches. Comme Lili Kolisko, la directrice de cet institut, le rapporte dans son livre « *Eugen Kolisko, ein Lebensbild* »¹², le traitement à Dischingen réussit : aucune vache ne succomba à la maladie. Un règlement officiel obligeant à abattre tous les bovins touchés par la maladie empêchèrent d'autres succès. La photo ci-jointe montre le vétérinaire local, le Dr Joseph Werr, au travail, assisté du Dr Eugen Kolisko, que l'école avait mis en congé à cet effet, du Dr Helene von Grunelius et du Dr Kurt Röth, qui travaillèrent tous énergiquement pour lutter contre l'épidémie afin de sauver les animaux.

Un vieux fermier raconte cette époque : « Une fois, Rudolf Steiner assista à un de ces traitements. Le Dr J. Werr devait vacciner une vache en contrôlant son rythme cardiaque. Pendant l'injection, celui-ci commença à devenir irrégulier. Au même moment, Rudolf Steiner, debout à une certaine distance, cria : « Arrêtez, ça suffit ! ». Que l'effet d'un médicament puisse être contrôlé à distance ébranla tellement le Dr Werr qu'il commença à étudier l'anthroposophie et décida bientôt de rejoindre le mouvement.

L'Institut de recherche en physiologie et biologie travailla inlassablement sur la croissance différenciée des plantes sous l'influence de la lune et des planètes. Des milliers d'expériences furent réalisées selon les indications de Rudolf Steiner ; pendant des années, on sema dans différentes phases lunaires et positions planétaires, et on observa la croissance des semis toutes les heures, de jour comme de nuit. Les résultats de ces expériences sont aujourd'hui pris en compte dans l'agriculture biodynamique. L'effet se traduit par une plus grande résistance des plantes aux parasites, des rendements accrus et une qualité alimentaire nettement améliorée.

C'est Lili Kolisko qui fit le travail de base. En suivant les indications de Rudolf Steiner, elle réussit à donner la première preuve scientifique exacte des influences de l'esprit sur la matière par des dilutions à la 30e puissance, en enregistrant et en évaluant ces influences sur les germes des plantes et en déterminant ainsi des effets rythmiques jusqu'alors totalement inconnus. Les résultats de cette recherche furent publiés dans une brochure dont Rudolf Steiner souligna particulièrement l'importance. Dans son cycle de conférences sur *La connaissance initiatique*, tenu en août 1923 à Penmaenmawr, il en parle ainsi : « Nous avons ainsi réussi à diviser le purement matériel de façon que dans le purement matériel apparaisse le vraiment spirituel... Car tout comme on réalise habituellement des expériences scientifiques avec la plus grande précision, cette brochure du Dr Kolisko 'Preuve physiologique et physique de l'efficacité des plus petites entités' dans notre laboratoire de biologie de Stuttgart apporte la preuve de l'action de ces petites entités. Ce qui jusqu'à présent pouvait n'être qu'une simple croyance a ainsi été réellement élevé au rang de science dans un domaine important »¹³. Ces expériences furent ensuite étendues

12. (67) Lili Kolisko, Eugen Kolisko. *Ein Lebensbild* (Une image de vie). Stuttgart 1961.

13. (68) Rudolf Steiner, *La connaissance initiatique*. GA 227, Dornach 1960.

aux morphochromatographies sur papier filtre (Steigbilder) et aux cristallisations sensibles. Parmi la littérature variée, qui fit grand bruit, mentionnons la preuve étonnante de l'action de la lune qui, par exemple lors des éclipses lunaires et solaires, put être prouvée, avec une clarté qui fera date, dans les morphochromatographies ¹⁴.

Dans un autre laboratoire, le Dr Theberat obtint des preuves similaires des effets du jour et de la nuit, ainsi que des effets des planètes avec des métaux. Par exemple, je me souviens d'une série d'expériences avec des spirales d'argent finement roulées qui, en fonction de la course des planètes, effectuaient certains mouvements mesurables. Ces expériences s'avèrent extrêmement difficiles, car les influences étaient sans aucun doute extrêmement fines, à peine perceptibles. Rudolf Steiner s'attendait à pouvoir suivre les fluctuations d'intensité causées par les influences lunaires sur les courants terrestres, de nature magnétique et électrique, ainsi que l'intensité du fer magnétique, qui donne des valeurs différentes en fonction de l'influence lunaire (d'après une communication de Hans Buchheim, ces expériences furent poursuivies pendant des années).

Dans le cadre de l'usine chimique de Schwäbisch Gmünd, se posa le problème de la conservation des médicaments sans l'utilisation d'alcool. On rechercha les constellations cosmiques auxquelles on exposait des solutions concentrées. A partir de cette tâche, Theodor Schwenk se consacra ensuite à la recherche sur la circulation et l'éthérisation de l'eau. Même si ce fut dans un contexte plus large, on peut compter parmi les résultats qui ont émergé des indications de Rudolf Steiner la création de l'Institut de recherche sur les écoulements, fondé plus tard à Herrisried, où fut élaborée la méthode dite des gouttes sensibles pour déterminer la qualité de l'eau ^{15 16}.

Il est tragique que l'on ait dû interrompre l'activité des instituts après à peine trois ans, car seule une infime partie de la richesse scientifique de Rudolf Steiner a été exploitée jusqu'à ce jour. Il est tout aussi tragique que les preuves intéressantes de l'action des planètes aient été largement ignorées par la communauté scientifique publique jusqu'à aujourd'hui.

Ni la météorologie, ni l'astronomie, ni la médecine ne s'intéressent aux résultats de la recherche spirituelle moderne ; elles ne les considèrent qu'avec des doutes ou de l'hostilité. Ce n'est que dans le domaine de l'agriculture qu'ils font l'objet d'une attention croissante.

Une entreprise commerciale poursuivant des objectifs similaires à ceux du Kommende Tag fut fondée en Suisse le 16 juin 1920. Malgré le fait que la situation économique

14. (69) Lili Kolisko, *Sternenwirken in Erdenstoffen. Saturn und Blei. Ein Versuch, die Phänomene der Chemie, Astronomie und Physiologie zusammen zu schauen.*(Effet des étoiles dans les substances terrestres. Saturne et plomb. Une tentative de voir ensemble les phénomènes de la chimie, l'astronomie et la physiologie.) Stuttgart 1952.

15. (70) Theodor Schwenk, *Le chaos sensible. Création de formes par les mouvements de l'eau et de l'air.* Stuttgart, 1976.

16. (71) Le Dr Hauschka développa par la suite des méthodes pour éviter l'alcool dans les médicaments de la Wala.



FIGURE 3 – Médecine vétérinaire. De gauche à droite : Kurt Röth, Joseph Werr, Eugen Kolisko, Rudolf Maier, Helene von Grunelius

était la plus mauvaise possible et qu'aucune grande entreprise n'avait proposé de fusionner, le capital initial de 1 350 000 francs fut rapidement souscrit et porté par la suite à 6 000 000 francs. Il y avait de bonnes personnalités parmi les fondateurs et un conseil d'administration compétent. La société s'appelait Futurum SA, Société économique pour la promotion internationale des valeurs économiques et spirituelles. Les entreprises suivantes s'y rattachèrent rapidement :

Knitting and Warp Knitwear Factory AG, Bâle

Graphische Werkstätte und Kartonagenfabrik, Gelterkinden, Bâle-Campagne

Usine de colle froide Certus, Bâle

Usine de manches et de bâtons de parapluie, vorm. Minerva AG

Bönigen Torffelausbeutung Ins, Seeland bernois

Bureau AG, Bâle

Département du commerce de Bâle (industrie alimentaire, miel notamment)

Commerce de gros des produits du tabac

Institut de thérapie clinique, Arlesheim, Bâle-Campagne

Laboratoire chimique et pharmaceutique, Arlesheim

Cours de perfectionnement au Goetheanum (plus tard Friedwertschule)

Éditeur au Goetheanum, Dornach, Soleure (en même temps livraison pour le magazine du Kommende Tag, Stuttgart).

Comme indiqué dans le protocole d'octobre 1919, il était prévu d'étendre les engagements à d'autres pays. Étant donné qu'il n'y avait pas suffisamment d'entrepreneurs qui voulaient mettre leurs entreprises à la disposition des autres, il fallut dans la plupart des cas les acheter. Il était difficile de trouver des remplaçants pour la direction des différentes exploitations. Emil Molt s'était mis activement à disposition, Rudolf Steiner avait repris la présidence du conseil d'administration, ce qui représentait pour lui une lourde charge. Des échanges d'expériences étroits se mirent en place avec les laboratoires du Kommende Tag à Stuttgart pour les laboratoires de recherche et la production de nouveaux médicaments, qui avaient été indiqués par le chercheur spirituel et testés dans l'Institut thérapeutique clinique.

Malheureusement, les plans économiques des autres pays européens, qui auraient dû conduire à une collaboration avec un siège suisse, ne se concrétisèrent pas dans un délai utile, de sorte qu'on ne put disposer ni des fonds pour le Goetheanum ni des ressources nécessaires pour poursuivre le Kommende Tag à Stuttgart, ce qui était l'idée initiale. Au contraire, le Futurum lui-même avait beaucoup souffert de la mauvaise situation économique, de sorte qu'il fallut décider sa liquidation en 1923. Seuls les laboratoires internationaux purent être sauvés après quelques dons de capitaux ; ils travaillent depuis sous la dénomination de Weleda SA, Arlesheim et sont devenus une entreprise importante de renommée mondiale.

Les instituts de recherche tenaient particulièrement au cœur de Rudolf Steiner, qui s'y rendait fréquemment afin de soutenir le personnel par ses conseils. Cependant, il pouvait aussi s'impatienter, voire s'emporter, si la série d'expériences était menée trop laborieusement et sans intuition. Le personnel du Kommende Tag s'intéressait vivement à l'avancement de ces efforts scientifiques, même s'ils ne promettaient initialement aucun bénéfice économique. On espérait surtout que le rattachement imminent de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria permettrait de libérer des fonds pour agrandir les installations et les équipements nécessaires. Mais, pour pouvoir racheter l'usine de cigarettes, il fallait remplir certaines conditions.

Au printemps 1921, on réussit à racheter les parts de l'associé Marx dans Waldorf-Astoria, à Hambourg, et à les intégrer dans la société Kommende Tag. Mais Rudolf Steiner dut intervenir. Il écrivit même à Marie Steiner le 7 mars 1921 : « Aujourd'hui, à midi, nous avons négocié avec Marx la reprise de Waldorf-Astoria. J'ai négocié avec ce Marx un marxisme qui n'est pas non plus tout à fait non marxiste. En fait, ce Marx est tout à fait recommandable »¹⁷. Molt échangea ses propres actions contre des actions du Kommende Tag, mais il resta libre de disposer de son entreprise. À l'instar des autres entreprises affiliées, il fonctionna comme un département du Kommende Tag.

17. (72) Rudolf Steiner/Marie Steiner - von Sivers, Briefwechsel und Dokumente (Echange de lettres et documents)1901-1925. GA 262, Dornach 1967.

Celui-ci avait donc atteint un stade de développement important. Le changement de direction générale eut lieu en même temps, car Eugen Benkendoerffer ne se sentait pas à la hauteur pour gérer une si grande entreprise et Molt ne voulait pas dépendre de lui. Une fois de plus, Rudolf Steiner dut intervenir pour redresser la situation. Au même moment, Konradin Hausser quitta le conseil d'administration du Kommende Tag pour prendre la direction de la Guldesmühle et de la scierie, où des désaccords étaient apparus. Il la dirigea la scierie jusqu'à la dissolution du Kommende Tag et se familiarisa avec les problèmes de l'agriculture avec beaucoup de sens pratique.

Emil Leinhas, qui, comme déjà mentionné, était actif au sein de la direction de Waldorf-Astoria, mais aussi fortement engagé dans les préoccupations de la Société anthroposophique, y fut remplacé par Cornelis Apel. Il fut nommé au comité directeur de la Société anthroposophique le 4 septembre 1921, car Michael Bauer et Mme Marie Steiner avaient décidé de quitter la Société. Le 22 septembre, Leinhas prit la direction générale du Kommende Tag. « L'affaire ne fut évidemment pas facile, jusqu'à ce que je puisse introduire personnellement Leinhas à sa fonction le jeudi 22 à 11 heures du matin à la Champignystrasse 17 », écrivit Rudolf Steiner à Marie Steiner. Une photo de cette époque montre Emil Leinhas au sommet de sa carrière professionnelle. Leinhas était prudent, correct et intelligent. Ses compétences de négociateur étaient exemplaires. Il avait un très bon contact avec Rudolf Steiner, qui lui faisait inconditionnellement confiance.

Il faut mentionner un autre événement important qui eut lieu à la même époque : comme déjà mentionné, le centre de la vie anthroposophique s'était déplacé de plus en plus de Berlin à Stuttgart en raison de la présence fréquente de Rudolf Steiner et des nombreuses nouvelles personnes, ce qui entraîna le remaniement du comité directeur. Il fallait donc montrer publiquement que la force de l'anthroposophie était à l'œuvre derrière toutes ces activités et ces nouvelles créations. On décida donc de tenir un congrès anthroposophique public à la Gustav-Sieglehaus du 29 août au 7 septembre 1921 ; un grand nombre d'orateurs de tous les groupes y prirent la parole. Il y eut les professeurs éloquents de la nouvelle école Waldorf, des scientifiques qui maîtrisaient les domaines les plus variés, des économistes qui pouvaient parler de l'économie nationale et des questions sociales. Le congrès fut donc subdivisé, à côté de thèmes anthroposophiques généraux, en groupes de spécialistes. Leinhas parla de l'idée du Kommende Tag et, avec sa conférence sur la *faillite de l'économie nationale*, osa formuler de violentes attaques contre le système. Le soir, Rudolf Steiner donna son cycle de conférences sur *l'anthroposophie, les racines de sa connaissance et ses fruits de vie – avec une introduction sur l'agnosticisme comme corrupteur de l'humanité authentique*¹⁸ – et conclut la conférence, avec ses thèmes variés, par des diapositives montrant le premier Goetheanum à Dornach.

18. (73) Rudolf Steiner, Les sources spirituelles de l'anthroposophie. GA 78, Dornach 1968.

En plus des nombreuses nouvelles créations et activités, ce congrès constitua un sommet dans la vie anthroposophique trépidante de Stuttgart. Il fit une forte impression sur le public.

Les rapports annuels pour les années 1921/1922, reproduits en annexe, montrent le développement rapide du Kommende Tag, qui fut favorisé par le fait que trois entreprises bien connues avaient accepté de fusionner dans le sens d'une association, et que les capitaux nécessaires à l'acquisition ou à la création d'autres entreprises et au financement d'instituts de recherche scientifique avaient pu être facilement réunis sous forme de prêts et de souscriptions d'actions. Face à la menace d'une augmentation des tendances inflationnistes, une fusion associative semblait offrir la garantie qu'une nouvelle baisse de la monnaie serait évitée si un nombre suffisant d'entreprises étaient prêtes à se joindre à une opération de soutien mutuel. Il n'était pas encore possible de prévoir l'ampleur qu'allait prendre par la suite l'inflation, qui en 1920 ne correspondait qu'à six fois la dévaluation par rapport aux autres pays. Pendant longtemps, on compta encore sur la pleine valeur des marks et on établit le bilan en conséquence. Les prix n'avaient pas du tout augmenté; on était fier de vendre aux anciens prix le plus longtemps possible. Le dollar américain stable valait 65 marks en 1921 et 200 marks en 1922, de sorte que le rythme de l'inflation prit en 1923 une tournure telle qu'il n'était plus possible de se passer de bilans séparés en marks-or.



FIGURE 4 – Emil Leinhas 1919

Pour Emil Molt, l'intégration de son usine dans le Kommende Tag, dont il était membre du conseil de surveillance, fut une véritable satisfaction, car il atteignait ainsi

son objectif de longue date, qui était d'avoir enfin le contrôle total sur l'entreprise qu'il avait construite en y mettant tout son cœur. Bien qu'il n'ait auparavant accordé que peu d'attention à ses actionnaires et qu'il ait toujours agi de manière très indépendante, il était néanmoins obligé de rendre compte de l'évolution des affaires de l'usine. Le fiduciaire du Kommende Tag était désormais responsable du compte.

Molt avait fondé un très joli magazine d'usine, dont la couverture était idylliquement décorée de feuilles de chêne. Roman Boos l'édita pendant un certain temps et y écrivit des articles. Le magazine contenait également de la bonne littérature, principalement des poètes souabes comme Hermann Hesse, Ludwig Finkh et d'autres. Il publia occasionnellement un article de Rudolf Steiner, par exemple l'important essai «*Économie internationale et tri-articulation de l'organisme social*»¹⁹. Emil Molt fut quelque peu déçu lorsque des artistes proches du Kommende Tag, en particulier Wilhelm von Heydebrand, critiquèrent la mise en page du magazine et voulurent le moderniser dans le sens de la vie de l'esprit anthroposophique. La couverture resta mais, en contrepartie, des vignettes assez originales apparurent désormais dans le texte. Pendant la Première Guerre mondiale, Emil Molt rendit des services particuliers grâce aux petits livrets qui étaient joints à chaque paquet de cigarettes, fournissant ainsi à des milliers de soldats de précieux contenus, tels que les paroles hebdomadaires du *Calendrier de l'âme*²⁰ de Rudolf Steiner, du *Conte* de Goethe et de bien d'autres choses encore.

Et pourtant, Molt n'était pas totalement satisfait. Il n'avait pas l'habitude de suivre les directives des autres. Son style de direction impulsif ne lui permettait pas de s'adapter aux opinions d'autrui. Avant même que son entreprise ne rejoigne le Kommende Tag, il s'était fortement engagé auprès des entreprises suisses et avait consacré une grande partie de son temps à la création de Futurum. Conformément aux plans financiers d'octobre 1919, il fonda une succursale à Zurich, qu'il rattacha à Futurum dans l'espoir de pouvoir acquérir ainsi des stocks de tabac plus importants. Il en rend compte, ainsi que de ses transactions en Hollande, dans ses mémoires. Durant cette période, Molt eut probablement de graves inquiétudes, découlant de ces nombreuses nouvelles exigences auxquelles il était confronté. Il finit par négliger le développement ultérieur de Futurum, de sorte que Rudolf Steiner se sentit abandonné de Molt. Les temps étaient très difficiles. Futurum dut faire face à de grandes difficultés, ce qui engendra des tensions entre Rudolf Steiner et Molt.

On ne comptait évidemment pas sur des entrepreneurs étrangers pour s'intéresser à un rattachement au Kommende Tag sans connaître ses objectifs ambitieux ni être convaincus des réalisations des instituts de recherche en vue d'une fructification ultérieure. Cependant, plusieurs entreprises bien connues, dirigées par des amis du

19. (74) Article «*Économie internationale et organisme social tri-articulée* » in : *Articles sur la question social, sur la tri-articulation de l'organisme social et sur la situation contemporaine 1915-1921*. GA 24, Dornach 1961.

20. (75) Rudolf Steiner, *Calendrier de l'âme*. Dornach 1972.

mouvement, avaient tellement confiance dans la richesse des idées de Rudolf Steiner qu'on pouvait espérer qu'ils les concrétiseraient sous une forme économique. Mais le recul n'était pas encore suffisant pour témoigner de réussites scientifiques nettes. Même la meilleure volonté des chercheurs n'était pas suffisante pour parvenir à ce que Rudolf Steiner attendait d'eux. On se rendit vite compte qu'il était impossible d'atteindre la taille nécessaire de l'entreprise en si peu de temps, d'autant qu'il n'était pas possible de réaliser aussi rapidement toutes les transactions. Rétrospectivement, on a l'impression qu'à cette époque, tous les développements dans l'entourage du chercheur spirituel auraient nécessité une action rapide. Pour lui, il était important que les gens puissent se prononcer en faveur de ses propositions sans plus attendre. Mais on ne réussit pas à convaincre les hommes d'affaires, prudents, de le faire ; ils ne comprirent pas qu'ils devaient agir tant que le chercheur spirituel était parmi eux.

Les entreprises commerciales progressèrent elles aussi très lentement, en partie parce qu'elles rencontrèrent souvent des résistances ou que les gens n'étaient pas assez généreux. Même la communication avec les sociétés affiliées ne fut pas toujours facile, tantôt à cause de soucis financiers, tantôt à cause d'attentes déçues. Les rapports annuels et les bilans des deux premières années d'activité montrent que beaucoup de choses de ce genre se produisirent jusqu'à ce que l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria, avec ses quelque 1500 employés, permette apparemment d'arriver à une certaine stabilité. Cependant, pour des raisons qui sont traitées plus en détail dans le chapitre sur la dissolution du Kommende Tag, il fallut céder cette entreprise au bout d'un an seulement, ce qui signifiait qu'elle ne pouvait plus adhérer à ses plans sociaux réformistes. Rudolf Steiner eut la lourde tâche de rédiger lui-même une limitation de programme (cf. annexe).

C'était en mars 1922, et le rapport annuel de l'année 1922 fait clairement la lumière sur le processus ; en même temps, on se réjouissait de pouvoir assurer la continuité de l'école Waldorf.

Néanmoins, cette limitation de programme fit l'objet des interprétations erronées les plus diverses, en majorité intentionnelles. Plutôt que de nous engager dans des discussions stériles à ce sujet, nous préférâmes développer notre entreprise et rendre fructueux le succès financier que la vente très discutée des actions Waldorf-Astoria nous apporta en structurant nos anciennes entreprises et en faisant quelques nouvelles affiliations (cf. annexe). Il ressort de plus en plus clairement de ce texte que les transactions commerciales se déroulaient alors de la manière habituelle, de sorte qu'il devint nécessaire de relever Rudolf Steiner de la présidence du conseil de surveillance le plus rapidement possible. Les fabricants Rudolf Zöpplitz de Heidenheim et Wilhelm Schrack de Cannstatt rejoignirent ensuite le conseil de surveillance. Le conseil de surveillance admit également, à partir de 1922, deux représentants des ouvriers et des employés (Thankmar Deutsch et Hermann Kohlhammer).

Le comte Carl von Keyserlingk, en tant que conseiller agricole – comme le comte Otto von Lerchenfeld – fut également nommé au conseil de surveillance un an plus tard. Le lien avec Keyserlingk s'avéra particulièrement fructueux pour Konradin Hausser, le directeur des domaines agricoles. La correspondance avec Keyserlingk, transmise en partie directement, en partie par l'intermédiaire du siège social, traitait de sujets importants tels que la rotation des cultures, le broyage des grains et la cuisson du pain dans un four à bois. Les discussions qui en résultèrent intéressèrent les frères Gmelin. C'est dans ce contexte que Rudolf Gmelin fonda plus tard la boulangerie Eselsmühle près de Musberg, qui produisait le populaire pain Gmelin dans le four à bois. Cette boulangerie, avec un café, existe encore aujourd'hui. Rudolf Gmelin, qui était également un géologue enthousiaste, rassembla au moulin une collection qui vaut la peine d'être vue.

Grâce aux offres des amis anthroposophes, quelques petites affiliations furent faites dans les domaines de la lutherie et de la valorisation des fruits.

Ainsi, après l'introduction de la limitation du programme, le Kommende Tag semblait avoir un avenir sûr en tant qu'entreprise purement commerciale grâce à la conversion en obligations, c'est-à-dire en marks-or.

X. L'action en Haute Silésie et le Congrès Ouest-Est

À la suite de l'appel au droit à l'autodétermination des peuples proclamé par Wilson, un vote populaire fut accordé à la zone industrielle de la Haute-Silésie pour décider si elle devait rester avec l'Allemagne ou passer à la Pologne. Un fort pourcentage de la population, en particulier les mineurs, avaient été Polonais, de sorte que ce qui allait sortir de la décision populaire semblait assez incertain. Une initiative du groupe local de Breslau de la Fédération pour la triarticulation donna lieu à une action audacieuse (cf. annexe). En Haute-Silésie, sur un territoire autonome, un exemple de triarticulation aurait pu faire école et permettre aux différents peuples de vivre ensemble sans que soit nécessaire un attachement national-étatique à la Pologne ou à l'Allemagne, car les organes administratifs se seraient limités à des questions de droit.

Un participant, Helmut Woitinas, raconte :

« Afin de diffuser le plus largement possible la triarticulation, le Dr Steiner avait invité une série de personnalités à Stuttgart en février 1921 pour un cours magistral préparé spécialement à cet effet, dénommé 'Cours aux orateurs' (GA 338). Pour la conférence du soir à Breslau, nous avions loué pour Herbert Hahn et le Dr Kolisko l'une des salles les plus grandes et les plus récentes de l'établissement appelé 'Friedeberg', dans le quartier chic du sud de Breslau, alors que la plupart des réunions avaient eu lieu dans les quartiers ouvriers de l'ouest. La salle, comme toujours, était pleine à craquer, l'atmosphère tendue et pleine d'attente. Nos amis travailleurs, quatre dirigeants communistes avec leurs partisans, étaient réapparus. Du haut de la galerie, Moritz Bartsch prononça tout d'abord quelques mots d'introduction, puis Herbert Hahn commença sa conférence enthousiasmante, et enfin le Dr Kolisko parla avec calme et objectivité. Nos amis travailleurs prirent aussi la parole durant la discussion qui suivit. Ce fut un grand jour, mémorable, pour notre travail ; tout se déroula parfaitement. Un des amis communistes, le plus jeune – il avait environ 35 ans – avec qui je rentrai à la maison après la conférence, mourut par la suite en prison pour ses opinions, la 'Théosophie' entre les mains.

En 1921, la question de Haute-Silésie était devenue en Silésie un problème aigu, dangereux, en raison de l'opposition Allemands-Polonais, de la montée des nationalismes et du risque d'une confrontation violente. C'est dans ce contexte que le Dr

Steiner fit cette remarque : « On pourrait donc essayer d'appliquer positivement, pratiquement, l'idée de la triarticulation dans une zone ». Là-dessus, MM. Moritz Bartsch, Walter Kühne et d'autres amis à Stuttgart organisèrent des réunions avec le Dr Steiner pour savoir si, et comment, on pourrait intervenir utilement dans la question de la Haute-Silésie. Steiner était pour, la décision fut prise et les moyens financiers nécessaires mis à disposition. L'action Haute-Silésie du mouvement pour la triarticulation était lancée. Nous installâmes un bureau à la Kaiser-Wilhelm-Strasse à Breslau dans les locaux de la Société anthroposophique, avec M. Umlauf en tant que directeur général, et Mlle Ehmeling et l'auteur de ces lignes comme collaborateurs. Nous constituâmes quatre groupes de conférenciers, en définissant leur circuit dans les différentes villes de Haute-Silésie. Chaque groupe comprenait quatre personnes, le conférencier, l'animateur, qui en même temps introduisait la soirée, et deux aides. Ceux-ci allèrent d'un endroit à l'autre pour préparer les soirées – affichage, annonces, location de salles, rencontres avec les quotidiens, etc.

1er groupe : orateur Moritz Bartsch, recteur 2e groupe : orateur Walther Kühne, écrivain indépendant, philosophe 3e groupe : orateur Walther Meyen, érudit privé 4e groupe : orateur Franz Alwes, conseiller du gouvernement à la construction, conseiller d'études

Une fois les préparatifs terminés, l'action démarra, dans le but d'aider à résoudre la question de la Haute-Silésie sur la base de la triarticulation. Donc, à raison de quatre groupes de quatre hommes, nous sillonnâmes les principales villes de Haute-Silésie par les itinéraires prédéterminés, en donnant des conférences, suivies la plupart du temps de discussions dans une atmosphère tendue, se terminant généralement par une ébullition, l'emprisonnement de l'orateur et des tirs auxquels nous échappâmes de peu. Même si nos efforts ne débouchèrent pas sur un succès immédiat, parce que les antagonismes nationaux étaient trop forts, il se peut toutefois qu'ils évitèrent la confrontation violente imminente et la division de la Haute-Silésie en une partie polonaise et une partie allemande. »¹

Le vote se conclut par un pourcentage de 60

Pour la Fédération pour la triarticulation, l'action touchait ainsi à sa fin, parce qu'on ne pouvait pas s'exposer davantage à une opposition. Du côté pangermanique, Rudolf Steiner fut qualifié de traître à la patrie, une accusation grave qui ne resta pas sans conséquences. Le référendum avait été une farce (NDT : en français dans le texte). Le déroulement de cette affaire montre une fois de plus avec quelle clairvoyance R. Steiner poursuivait ses objectifs : si l'idée de la triarticulation avait été comprise, on n'aurait pas pu éliminer ce modèle, ce qui aurait fait tomber l'ancien différend entre la Pologne et l'Allemagne. De plus, le monde aurait appris quelque chose d'un

1. (76) Cf. Beiträge zur Dreigliederung des Sozialen Organismus, 15e année, décembre 1973.

tel modèle pour beaucoup d'autres situations, au lieu d'en rester à un nationalisme étroit et de chercher des solutions politiques par des divisions de territoires.

Par la suite, Rudolf Steiner limita ses conférences sur des thèmes anthroposophiques. Mais il accepta l'offre de l'agence de concerts Wolf et Sachs de faire encore 50 conférences publiques dans les grandes villes allemandes, pour lesquelles elle lui garantissait des salles pleines. Avec un courage extraordinaire et une énergie tenace, il semblait vouloir forcer l'accès à l'entité allemande pour lui donner, tant que c'était encore possible, le pain de vie dont elle avait si amèrement besoin pour le maintien de sa culture.

On ne peut réellement comprendre ce courage spirituel que si l'on sait qu'il voyait clairement devant lui les forces adverses. Et véritablement : alors qu'il avait à peine effectué la moitié de cette épuisante tournée de conférences, arriva la conférence du 22 mai 1922 à Munich, lors de laquelle avait été planifié un attentat sur l'orateur. L'assistant de l'humanité y fut en danger de mort. Il dut la vie à sa présence d'esprit et à la circonspection de ses amis. On retiendra malgré tout le déroulement de cette soirée pour se rendre compte de la tension qui régnait à l'époque.

Munich était connue pour être le point de départ et le centre du mouvement national-socialiste, le fief des pangermanistes, mené par le général Ludendorff. Un an déjà avant le fameux rassemblement dans la Hofbräukeller et l'échec de sa marche sur la Feldherrnhalle munichoise, au printemps 1922, Hitler avait écrit une de ses proclamations, qui avait agité la ville. On était donc préparé à une perturbation de la conférence de Rudolf Steiner. Hans Büchenbacher, responsable de la Branche, avait donc demandé pour lui une protection policière et veillé aussi en privé à assurer un solide service d'ordre. Rudolf Steiner l'avait accompagné dans ses démarches auprès des autorités afin de se faire une image de l'atmosphère qui régnait dans la ville. Il était venu avec quelques amis de Stuttgart décidés à le protéger en cas d'urgence.

Dans la soirée, la salle était pleine, avec beaucoup de public souabe. Au milieu de la conférence, les lumières s'éteignirent, ce qui aurait dû être le signal d'alarme pour le déclenchement d'un tumulte par les étudiants engagés. Mais comme l'orateur poursuivait ses explications sérieuses sans se laisser décontenancer, ils restèrent assis comme figés, semblant avoir oublié leur mission. Quelque chose de significatif se passa durant cette pause sombre. Rudolf Steiner l'expliqua par la suite à des amis : en cas d'urgence, l'occultiste peut s'entourer d'un manteau protecteur bleu. Herbert Hahn raconta : lorsque Rudolf Steiner eut prononcé les mots : « Qui connaît l'esprit reçoit son aide », la lumière revint. Ce n'est qu'après la conférence que de jeunes hommes sautèrent sur le podium, mais plusieurs amis costauds les empêchèrent de réaliser leur plan et de provoquer une bagarre. Rudolf Steiner était sauvé, mais il partit au milieu de la nuit et annula toutes les autres conférences en Allemagne, à

part à Elberfeld et à Leipzig. Il ne pouvait pas continuer à remplir sa mission au pays des poètes et des penseurs.

En revanche, on avait déjà préparé la grande conférence Ouest-Est à Vienne du 1er au 12 juin 1922². Elle devait traiter de différents domaines scientifiques en vue de la nécessaire compréhension future entre le monde occidental et celui de l'Est. C'étaient des sujets difficiles, qui devaient être présentés chaque fois devant 2000 auditeurs. Le dernier thème était la question sociale; Rudolf Steiner exposa une fois de plus la grande importance pour l'avenir d'une société triarticulée. Les conférences approfondies de ce Congrès de Vienne Ouest-Est conserveront longtemps leur importance, quand le fossé dans lequel a sombré la culture européenne pourra être surmonté. Congrès Ouest-Est

La conférence de Vienne sur les *Éléments fondamentaux de la question sociale dans les nécessités de la vie du présent et de l'avenir*³ mit un terme définitif au mouvement de triarticulation, de grande envergure et audacieux, pour le salut de l'humanité. Mais Rudolf Steiner a indiqué qu'il célébrera sa résurrection quand l'humanité sera passée par des catastrophes et des cataclysmes, et devenue ainsi plus mûre et plus réceptive.

La plus grande douleur pour le chercheur spirituel et pour tous ses élèves fut ensuite l'incendie du premier Goetheanum la veille de Nouvel An 1922-1923. Les puissances hostiles à l'esprit ne pouvaient pas supporter un bâtiment aussi merveilleux, fruit d'années de travail, entièrement en bois, avec des murs, des colonnes et des chapiteaux sculptés et avec les merveilleuses peintures des coupole, en partie exécutées par Rudolf Steiner lui-même.

Dans cette « Maison de la Parole » non seulement des inspirations étaient entrées, mais des courants de sagesse s'étaient écoulés dans le monde. Ils s'écoulaient à travers les magnifiques tableaux des vitraux colorés polis. Le bâtiment devait servir au progrès de l'humanité. Il était ouvert au monde, qui par sa destruction a perdu quelque chose d'irremplaçable.

Pour donner une idée des événements de cette nuit d'incendie, nous reproduisons en annexe un témoignage oculaire d'Emil Leinhas.

2. (77) Rudolf Steiner, *Westliche und östliche Weltgegensätzlichkeit* (Opposition mondiale ouest-est). Stuttgart 1950.

3. (78) Cf. note 77, conférence du 11 juin 1922.

XI. Comment on en arriva à dissoudre le Kommende Tag – Le cours d'économie

Le rattachement de l'entreprise Waldorf-Astoria au Kommende Tag semblait constituer un progrès important pour l'entreprise globale. On en attendait de grandes réserves et un bon chiffre d'affaires ; on qualifiait même cette augmentation de « vache à lait », grâce à laquelle tout serait consolidé et pourrait continuer à se développer sainement malgré l'inflation croissante. À l'époque, la monnaie dut certainement avoir été multipliée par douze, mais cela n'affecta pas le chiffre d'affaires de l'entreprise. On fumait toujours autant, mais le prix des cigarettes resta bien inférieur à l'augmentation nécessaire. Les hommes d'affaires honnêtes étaient toujours d'avis qu'il fallait maintenir les prix de vente bas tant que les matières premières achetées bon marché étaient suffisantes. La Waldorf-Astoria avait fait de bonnes réserves de tabac macédonien.

Mais il y eut quelques surprises. Leinhas, qui par moments prenait des renseignements plus précis sur l'usine, dit que les machines étaient dépassées. Alors que Molt, qui était non-fumeur mais qui achetait personnellement du tabac en Grèce et avait le nez pour sa qualité, affirmait que les cigarettes faites à la main étaient préférables à celles fabriquées à la machine, il fallait que le Kommende Tag veille plus sérieusement à la rentabilité et envisage de moderniser ses machines. Quoi qu'il en soit, la Waldorf Astoria dévorait de plus en plus de capitaux, d'autant plus qu'il fallait payer les matières premières en devises étrangères. A cela s'ajoutait une énorme dette de taxe sur le tabac, dont les autorités exigeaient le paiement. Molt aurait probablement réussi à retarder le paiement jusqu'à ce qu'on puisse facilement le rembourser avec de l'argent de l'inflation bon marché. Ou peut-être qu'il ne l'aurait pas payée du tout et que rien ne se serait passé. Mais Leinhas, consciencieux, ne pouvait pas agir ainsi. On peut imaginer que des désaccords apparurent.

L'État intervint alors lourdement : il essaya de maintenir en activité le plus grand nombre possible de fabriques de cigarettes selon le principe de l'économie planifiée et voulut donc répartir les stocks de matières premières existants. Molt dut céder des quantités importantes de ses stocks de tabac. On ne peut plus savoir aujourd'hui si ce sont des entreprises rivales qui provoquèrent de telles interventions ou si l'on doit suspecter d'autres opposants. Cependant, certaines animosités amenèrent Leinhas à croire qu'après seulement un an, il ne pourrait plus être responsable de Waldorf-Astoria dans le Kommende Tag. Il proposa de revendre le paquet d'actions, ce

pour quoi il reçut l'accord de Rudolf Steiner. La décision fut prise lors d'entretiens confidentiels avec lui en privé, de sorte que personne ne put s'y opposer. Même aujourd'hui, je ne comprends toujours pas quels motifs ont poussé Rudolf Steiner à donner son consentement à la vente des actions et à confier l'entière exécution de la transaction à Emil Leinhas. Molt fut informé et eut la liberté de faire lui aussi des efforts pour vendre les actions, ce qu'il aurait probablement fait avec le temps dans l'intérêt de son usine. Il avait de nombreuses relations. Mais Leinhas fut plus rapide. Il proposa d'abord les actions à la Württembergische Vereinsbank à Stuttgart, puis, comme celle-ci n'était pas intéressée, à la Mannheim Commerz- und Privatbank, qu'il connaissait bien personnellement. Avant que les négociations de vente de Molt n'aient atteint le but recherché, la Mannheimer Bank, à la stupéfaction de Molt, signala la vente de la totalité du paquet d'actions au négociant en tabac grec Kiazim, que Molt connaissait mais dont il n'était pas proche. Mais Kiazim lui-même eut des difficultés financières et vendit le paquet d'actions à l'insu de Molt, ce qui aboutit à une évolution spectaculaire.

Cinq ans plus tard, alors qu'Emil Molt était assis dans son superbe bureau privé, la porte s'ouvrit et quelques messieurs entrèrent, se présentant comme les propriétaires actuels de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria. Il est difficile d'imaginer quelle fut l'humeur d'Emil Molt, homme méritant qui s'était consacré corps et âme à l'œuvre de sa vie. Cette déclaration le frappa comme la foudre. Qui étaient ces messieurs ? Des représentants de son plus grand concurrent, Reemtsma, de Hambourg, qui voulait simplement fermer l'usine concurrente. Mais Molt devait penser à l'école en danger et à ses ouvriers. Les messieurs, quoiqu'impitoyables, furent miséricordieux. Ils autorisèrent l'usine de Stuttgart, avec ses 1500 ouvriers et employés, à poursuivre ses activités pendant un an et acceptèrent de continuer à payer les frais de scolarité des enfants des ouvriers pendant la même période.

À l'origine, l'entreprise devait être complètement fermée, mais poursuivit ses activités à très petite échelle à Munich pendant un certain temps, afin que la marque Waldorf-Astoria, qui avait une très bonne réputation, ne soit pas perdue. En outre, ils versèrent une somme considérable à Emil Molt personnellement, afin qu'il puisse bénéficier d'une vieillesse sans soucis. Mais il avait été tellement déraciné qu'il mourut en 1936, à l'âge de 60 ans. Après le départ de la Waldorf Astoria, il ne fut plus possible de maintenir l'objectif initial du Kommende Tag.

En 1923, l'inflation allemande avait atteint son point culminant, puis son déclin. Elle avait débuté en raison de difficultés et de crises économiques sans fin après la Première Guerre mondiale. La République de Weimar, avec ses tendances socialistes, n'était pas à la hauteur. Elle s'était orientée vers un État centralisateur de prestations, mais les politiciens n'avaient pas les connaissances et l'expérience préalables nécessaires. Suite à la longue guerre, l'industrie était au plus bas dans la plupart des secteurs. Il

manquait de la nourriture. On ne disposait pas des devises nécessaires pour satisfaire la consommation par le biais des importations. Les matières premières étaient rares.

Il fallut beaucoup de temps avant que la vie économique puisse plus ou moins se redresser. Le nombre de chômeurs était élevé, passant à six millions dans les années suivantes. L'assurance-chômage n'existait pas encore. A cela s'ajoutaient d'énormes dettes de guerre, qu'on ne savait pas comment payer. Une inflation qui, au départ, n'avait augmenté que lentement, semblait être due à un renchérissement naturel. Cependant, avec le temps, on s'aperçut que certains milieux financiers s'en servaient pour se débarrasser des dettes de guerre et des réparations, qui avaient été fixées à 40 milliards en or ou en ressources naturelles pour la seule période de 1921 à 1926. L'année 1923 fut celle de l'apogée. Alors que le dollar américain était encore à 200 marks en 1922, il passa à 49 000 marks en 1923. Le papier-monnaie était imprimé avec des chiffres vertigineusement élevés. Il y avait aussi des instructions privées sur la nourriture. Dans le domaine de l'agriculture de Haute-Silésie, par exemple, les paiements furent parfois effectués sous forme de céréales. Un timbre pour l'étranger coûtait 2 milliards de marks. Finalement, en novembre 1923, l'inflation s'effondra et le rentenmark fut introduit. Il fallait maintenant établir les bilans du mark-or. Beaucoup de choses qui étaient auparavant des rendements fictifs révélèrent alors leur vraie valeur.

Exprimé en marks-or, le capital accumulé pour le Kommende Tag s'élevait désormais à 2,5-2,8 millions de rentenmarks. L'entreprise put continuer sur cette base pendant une autre année. Lors de l'assemblée générale des actionnaires du 15 juillet 1924, on fit part ouvertement de la gravité de la situation. La valeur intrinsèque était pour :

les entreprises industrielles : environ 2 000 000 marks-or,

les entreprises agricoles : environ 600 000 marks-or,

les entreprises spirituelles : environ 1 200 000 marks-or,

soit au total : environ 3 800 000 marks-or.

Leinhas expliqua aux actionnaires présents le nouveau bilan en marks-or qui, selon la loi de stabilisation, prévoyait la réduction des actions de 1000 marks à 10 rentenmarks, mais ne pouvait être valorisés qu'à 2/3.6,66 rentenmarks pour assainir le Kommende Tag. À la fin de l'exercice 1923, les liquidités ne s'élevaient plus qu'à 60 000 marks-or¹. Leinhas présenta ensuite un plan de démembrement discuté avec Rudolf Steiner, qui déterminait les entreprises qui devaient redevenir indépendantes et celles qui devaient être vendues avec plusieurs actifs. L'objectif principal était d'assurer la pérennité de l'école Waldorf et de préserver les terrains acquis pour son développement ultérieur. Le développement et la production des nouveaux médicaments et cosmétiques devaient

1. (79) Un donateur voulant rester anonyme mit à disposition une somme conséquente pour assurer les salaires et les rémunérations, de façon à éviter une faillite.

être poursuivis et liés aux Internationalen Laboratorien en Suisse. La clinique de Stuttgart (Wildermuth) devait être proposée au médecin-chef, le Dr Otto Palmer, pour qu'il la poursuive son activité à son propre compte². Pour réaliser ces opérations, il fallut faire des sacrifices afin d'aider aussi ceux qui autrement auraient subi des pertes. Les personnes présentes étaient très disposées à faire ces sacrifices. Un nombre considérable des anciennes actions furent données à Rudolf Steiner pour qu'il en dispose gratuitement.

Un fonds de secours fut créé. Rudolf Steiner exprima ses remerciements par des paroles émouvantes pour la grande compréhension des actionnaires. Leinhas fut chargé de travailler les détails et se vit confier les négociations très complexes visant à rendre les différentes entreprises indépendantes. Il les mena à terme avec beaucoup de talent.

Tout cela se passa durant la phase de développement qui suivit la refondation de la Société anthroposophique générale (1923/1924), c'est-à-dire à une époque de tension extrême pour Rudolf Steiner. Il accomplit des choses surhumaines, avec des cours et des conférences, avec des voyages en Angleterre et en Hollande, et enfin à Dornach, où il donna 70 conférences rien qu'en septembre, en plus d'un certain nombre de réunions et de discussions. Peu avant le début de sa maladie, le 24 septembre, il donna une dernière conférence matinale pour les travailleurs du bâtiment du Goetheanum et, à la Saint-Michel, une dernière allocution pour les membres. Malgré cette multitude de tâches spirituelles, il ordonnait de la manière la plus consciencieuse possible tout ce qui concernait la vie pratique et le règlement des nécessités futures. Le 3 janvier 1925, trois mois à peine avant sa mort, il appela encore Emil Leinhas à son chevet pour lui demander de recevoir les actions à annuler pour la prochaine assemblée générale du Kommende Tag. Rudolf Steiner dut être représenté à l'assemblée générale suivante de la Société du Goetheanum le 8 février. Il ne pouvait plus quitter le lit sur son lieu de travail dans l'atelier de menuiserie. Ses dernières lettres portaient sur la future administration du Goetheanum par un conseil d'administration responsable.

Après la mort de Rudolf Steiner, la dernière assemblée générale du Kommende Tag eut lieu le 31 octobre 1925. Je n'y assistai plus. Avec la conscience qui caractérisait Emil Leinhas, tout fut démembré au mieux et l'entreprise fut finalement liquidée. On s'occupa bien de l'école Waldorf, qui est devenue le centre d'un mouvement scolaire unitaire reconnu dans le monde entier. Leinhas poursuivit la production de médicaments à Stuttgart et à Schwäbisch Gmünd et créa une organisation de vente prometteuse, qui fut ensuite rattachée au siège suisse de Weleda, à Arlesheim.

Le Guldesmühle dut être vendu après la période d'inflation, ce qui signifia malheureusement que Konradin Hausser ne pouvait plus travailler dans l'agriculture³. Il

2. (80) Le Dr Otto Palmer ne réussit pas à sauver la clinique, ce qui obligea à vendre l'existant.

3. (81) On ne l'autorisa pas à assister au cours aux agriculteurs qui se déroula à Koberwitz pour la Pentecôte 1924.

devint ensuite un homme d'affaires prospère qui créa une importante fondation pour la diffusion des œuvres de Rudolf Steiner (Fondation Hausser).

Arnold Blickle, qui, en tant qu'ingénieur des mines, avait construit et dirigé avec succès l'usine de schistes bitumineux de Sondelfingen près de Reutlingen, ne put maintenir l'usine que tant que l'exploitation de ces gisements de schistes bitumineux en valait la peine. Il devint ensuite professeur de commerce.

Heinrich Berner, le syndic, était chargé de gérer certains des démembrements qui traînaient depuis des années. Malheureusement, la plupart des dossiers laissés par le Kommende Tag peuvent être considérés comme perdus.

Les avoirs de la maison d'édition Der Kommende Tag furent repris par la maison d'édition philosophique et anthroposophique du Goetheanum de Dornach. La troisième édition (40-80 mille) de l'édition populaire des *Éléments fondamentaux de la question sociale* est aujourd'hui épuisée. D'autres éditions suivirent au fil des ans.

Début 1924, alors que la dissolution du Kommende Tag était déjà certaine en raison d'un manque de liquidités, je décidai de reprendre à mon compte une petite entreprise de fabrication d'instruments chirurgicaux, qui demandait justement à être rattachée au Kommende Tag. La branche me semblait offrir la garantie qu'elle ne serait pas contrainte de produire des munitions en cas de guerre imminente. Je savais aussi qu'un changement fondamental avait eu lieu à Dornach, de sorte que je voulais non seulement y aller tous les week-ends pour partager les nouveaux enseignements, mais aussi me rapprocher du Goetheanum, ce pour quoi je reçus l'approbation de Rudolf Steiner. Je fus donc obligé de déplacer l'entreprise le plus près possible de la frontière suisse afin d'entrer en contact étroit avec l'Institut de thérapie clinique et les Internationalen Laboratorien. Cependant, en raison du décès prématuré et inattendu de Rudolf Steiner, cette décision eut un effet différent de celui que l'on espérait. Comme dernière activité dans le cadre du Kommende Tag, je participai à l'assemblée générale du 24 juillet 1924, puis je finis par démissionner du conseil d'administration. Sept années d'activités les plus mouvementées mais aussi les plus responsables dans l'entourage immédiat de Rudolf Steiner s'achevaient.

Dans la dernière période du régime national-socialiste, mon usine de fabrication subit les effets défavorables des réglementations strictes. Cependant, bien que je fusse officier de réserve, ma résidence à l'étranger m'empêcha de participer à la Seconde Guerre mondiale. Après la fermeture de l'école Waldorf et l'interdiction de la Société anthroposophique, plusieurs personnalités de notre mouvement eurent à subir un emprisonnement prolongé dans des camps de concentration. Certains membres furent même gazés.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque le lien avec la Suisse fut complètement rompu, Roman Boos s'y consacra intensivement à la publication de nombreux textes

de sciences sociales de Rudolf Steiner. Ce n'est qu'après 1945 que le mouvement commença à se développer avec une vigueur renouvelée. On peut aussi considérer la suppression de la liberté individuelle par le système inhumain de l'État national-socialiste comme un coup porté à l'idée d'autogestion de la vie libre de l'esprit développée par Rudolf Steiner. Dans la période d'après-guerre, la représentation de l'idée de la triarticulation resta fragile. Même si de petits groupes continuaient à se consacrer au travail théorique des idées et s'il existait une correspondance *Soziale Zukunft* (*Avenir social*) au milieu des années 1950, aucune coopération entre les groupes ne s'instaura. En 1956, je fondai l'*Arbeitsgemeinschaft für Dreigliederung* (*Communauté de travail pour la triarticulation*), qui organisa des conférences internes dans plusieurs grandes villes et, en accord avec le comité directeur du Goetheanum, publia la revue *Beiträge für Dreigliederung des sozialen Organismus* (*Contributions pour la triarticulation de l'organisme social*). Ce groupe de travail fut élargi et reconstitué en 1972. Il continua à publier les *Contributions*, qui en sont maintenant à leur 19e année.

Lorsque la section des sciences sociales de l'École de science de l'esprit du Goetheanum fut rétablie en octobre 1975 sous la direction de Manfred Schmidt-Brabant, membre du comité directeur de la Société anthroposophique générale, certaines des initiatives décrites ci-dessus la rejoignirent.

L'État central est l'ennemi de tout épanouissement individuel. Ce n'est que sans lui que l'on pourra se libérer du nivellement amené par les systèmes socialiste et communiste et mettre fin au cortège triomphal d'une démocratie mal comprise. Aujourd'hui encore, cette vérité n'est toujours pas comprise.

On peut considérer les événements décrits comme une tentative, pendant la révolution allemande, de présenter au monde une forme future de société et de montrer dans le domaine économique de nouvelles voies qui devraient conduire l'ensemble du principe de l'activité économique dans une direction morale.

Ce qui devait être réalisé grâce au Kommende Tag a échoué à cause de la myopie des contemporains. Et les forces disponibles à l'époque n'étaient pas suffisantes pour faire passer des choses aussi fondamentalement nouvelles. On reviendra sur cette tentative lorsque l'égoïsme de l'époque se verra contraint de changer, lorsqu'on accordera plus de valeur à la production pour satisfaire la demande qu'à l'expansion à tout prix.

En 1913, le drame-mystère de Rudolf Steiner *L'éveil des âmes* 64 contenait déjà des passages qui nous font prendre conscience :

« Celui qui veut créer quelque chose de nouveau doit pouvoir vivre la disparition de l'ancien de manière sereine.

L'acquisition qui ne vit que dans le cercle le plus étroit et qui se contente de remettre sans réfléchir la performance du travail au marché de la vie sur terre, sans se soucier

de ce qu'il en adviendra, me semble indigne depuis que je sais quelle forme noble le travail peut prendre quand il porte la marque d'hommes spirituels.

Ce qui me semble précieux peut échouer, mais même si le monde entier ne faisait que le mépriser et qu'il devrait donc se désintégrer en lui-même, il a été autrefois mis en place sur terre par les âmes humaines à titre d'exemple. Même sans durer dans la vie des sens, cela continuera à avoir un effet spirituel dans la vie... ».

L'entreprise économique du Kommende Tag avait été lancée à un moment où le problème social n'était pas du tout résolu. Les entrepreneurs recherchaient de nouvelles formes de coopération, mais ils n'étaient pas prêts à renoncer à leurs privilèges de capitalistes. En pratique, il n'a pas été possible d'imposer une tentative dans ce sens. Il fallait alors poser les fondements d'un renouveau de la vie économique sur une base scientifique. C'est ainsi que naquit le *Cours d'économie*⁴, qui fut donné à Dornach du 24 juillet au 6 août 1922, principalement pour les étudiants. Rudolf Steiner put y développer les principes d'une réorientation complète devant un public impartial. On attendait beaucoup des auditeurs, et aujourd'hui encore, certains ont du mal à comprendre, même si l'on se rend compte qu'un renouvellement de la vie économique n'est pas possible sans une remise en question radicale. Cependant, ce cours ne peut être considéré comme un programme tout fait, mais plutôt comme des révélations de nature fondamentale qu'il faut travailler afin de créer les futures institutions. Il contient même des formules pour une fixation organique des prix. Ceux qui sont capables de s'engager dans cette présentation originale et inhabituelle reconnaîtront la sagesse qu'elle recèle. Rudolf Steiner recommanda à plusieurs reprises aux étudiants de reprendre certains sujets pour leurs mémoires.

On ne peut que s'étonner que les universités n'aient pas repris depuis longtemps ces riches suggestions de façon à les considérer comme un nouveau système de sciences sociales et économiques. Les spécialistes et surtout les jeunes seraient heureux de trouver des moyens de sortir du dilemme actuel, en particulier des références à l'interaction du capital et du travail, aux questions monétaires et à un nouveau type de système fiscal qui rendrait superflu l'appareil administratif actuel.

Dans le domaine monétaire, le *cours d'économie* fait la distinction entre : argent d'achat, argent de prêt et argent de don. Il montre le processus de circulation du capital de l'investissement à la consommation, avec pour résultat que le côté production (nature-travail-capital) s'oppose, comme un contre-courant, à la circulation de l'argent dans le processus d'achat et de vente (offre de marchandises contre demande d'argent). Le prix se développe à partir de la valeur des marchandises et de la demande ; il doit être en relation vivante avec le minimum vital des consommateurs. Comme il ressort des *Éléments fondamentaux de la question sociale*⁵, l'une des

4. (82) Rudolf Steiner, *Cours d'économie*. GA 340. Dornach 1965.

5. (83) Cf. entre autres : Rudolf Steiner, *Rapport de l'homme au monde des étoiles*. Rapport du monde des étoiles à l'homme. GA 219, Dornach 1976.

principales tâches reste le remplacement du rapport salarial en vigueur aujourd'hui, qui, de manière surprenante, n'a encore été remis en cause par aucun des systèmes économiques existants, ni à l'Est ni à l'Ouest. Ce qui est jusqu'ici considéré comme un salaire, laborieusement négocié entre les partenaires sociaux – assez souvent par le biais de grèves – contredit l'essence de la force de travail, qui est ainsi dégradé en une marchandise rémunérée. La fondamentale *loi sociale principale* de Rudolf Steiner déjà mentionnée (voir chapitre IV) exige que la prestation de travail ne soit pas payée immédiatement, mais que le travail et le revenu soient deux choses séparées l'une de l'autre. En fait, on pourrait désenvenimer les relations de revenus si elles ne servaient pas de compensation directe pour le travail effectué par des entreprises ou des secteurs individuels, mais découlaient de contextes plus larges, c'est-à-dire si elles étaient calculées à partir du produit national brut, incluant tous les secteurs d'un territoire économique.

Or une telle réglementation du système salarial nécessite une base juridique complètement différente pour la relation de travail. On se heurte ici aux tâches propres à un État de droit pur, qui ne se justifie que pour les questions qui correspondent à un même droit pour tous. Tant qu'on n'accorde pas à la vie de l'économie une autonomie complète, au lieu qu'elle serve les intérêts de l'État-nation, les questions conflictuelles internationales ne disparaîtront pas. Seule une vie de l'économie dépolitisée est en mesure de se développer conformément à ses objectifs réels. L'État de prestations, devenu déjà si compliqué et de plus en plus confus, touchera alors à sa fin.

Ce qui a été introduit aujourd'hui comme moyen de plein emploi à titre expérimental, à savoir une dévaluation modérée, s'est révélé être un boomerang qui a provoqué la fameuse spirale salaires-prix. Une méthode désordonnée qui ne peut être maîtrisée ne peut pas créer un ordre économique prospère. Soit les autorités fiscales sont complètement dépassées, soit elle aboutit à une économie étatique planifiée. Dans son *Cours d'économie*, Rudolf Steiner expose les raisons pour lesquelles ce système ne peut pas fonctionner. Si l'on considère comment, dans le cycle de la productivité, la transformation de la nature (ressources du sol) par le travail humain conduit à l'accumulation de capital, celle-ci est inévitablement contrebalancée par une réduction de valeur due au fait que les produits fabriqués sont soumis à la consommation, à l'usure et à la détérioration. On le voit particulièrement bien pour les produits alimentaires : tout ce qui est produit perd sa valeur économique par vieillissement ou destruction. Toutefois, comme l'argent n'est en fait que le représentant des marchandises, il ne devrait pas conserver sa valeur permanente, mais se dévaloriser progressivement parallèlement au flux de marchandises. Ainsi, la spéculation boursière et toute accumulation de capital dans des mains privées perdront également leur sens si une réforme profonde du système monétaire aboutit à une disparition du revenu des chômeurs, pour lequel d'autres doivent acquérir des intérêts.

Il est important que les capitaux d'exploitation soit entièrement préservés pour les entreprises industrielles et ne puissent pas être détournés à des fins privées. L'entrepreneur qui est pleinement responsable de la santé de l'entreprise doit être rémunéré pour ses efforts par un revenu approprié, comme c'est le cas des dirigeants actuels des grandes entreprises.

Aujourd'hui déjà, la tendance est de créer une prévoyance pour la vieillesse et la maladie, afin qu'à terme, chacun puisse gagner sa vie et conserver son existence antérieure sans avoir à recourir à des capitaux privés. De cette manière, toute accumulation de capital à des fins publiques, politiques ou spéculatives deviendra un jour, lorsque le système capitaliste aura fondamentalement changé, inutile, voire évitée.

Aujourd'hui, cette transformation pouvant résulter de l'idée de la triarticulation, qui se situe entre le communisme et le capitalisme, est souvent appelée « troisième voie ». Ceux qui n'ont pas le courage de procéder à de tels changements devront en rester à la méfiance, qui considère qu'une préparation militaire coûteuse est le seul moyen d'assurer la sécurité de la vie.

Si l'on objecte que la réalisation de grands projets à caractère international serait impossible sans de grandes quantités de capitaux – que l'on ne peut obtenir que s'ils fournissent les intérêts correspondants – il faut garder à l'esprit que l'argent de prêt sera disponible en quantités bien plus importantes qu'aujourd'hui, car il ne doit pas nécessairement subir une dévaluation tant qu'il sert à des fins productives. Aujourd'hui encore, les prêts importants sont souvent accordés à des taux d'intérêt très bas, voire sans intérêt pour l'aide au développement, s'ils sont liés à des objectifs politiques. Ces avantages, cependant, sont aux dépens du contribuable et donnent aux grandes entreprises la possibilité d'exercer un pouvoir politique. Une dévaluation de l'argent inscrite dans la loi rendrait beaucoup plus facile la réorientation des dons pour la recherche et pour toutes sortes d'objectifs culturels. Les cathédrales médiévales, par exemple, ont souvent été construites grâce à des pièces d'argent qui se dévalorisaient (bractéates).

En principe, la circulation des capitaux ne peut devenir saine que si l'ensemble du système financier est aux mains d'organisations économiques autonomes et réglementé de manière associative selon des critères généralement humains. Afin de dépouiller le capitalisme de ses caractéristiques de pouvoir politique, il faut faire en sorte que les États ne soient responsables que de la création des bases légales, qui ne peuvent être déterminées que selon des règles démocratiques. Des principes très différents sont nécessaires pour l'exécution de ces tâches financières. Il ne faut pas négocier les questions actuelles de codécision sur le terrain économique, car la vie de l'économie ne pourra jamais s'épanouir si l'on tente de l'influencer démocratiquement. Une direction responsable est nécessaire, mais elle doit se faire dans les associations avec d'autres.

Exiger un droit de codécision des syndicats dans les conditions capitalistes actuelles repose sur un mode de pensée qui n'est pas différent de la poursuite égoïste du profit telle qu'on la connaît. Si l'on veut emprunter de nouvelles voies, il faut changer la structure de propriété dans l'industrie et neutraliser les capitaux d'exploitation, de façon à rassembler tous les salariés, de façon collégiale, en une communauté de travail. Un conseil d'entreprise, auquel le directeur responsable lui-même participera, deviendra alors très important. Les fusions interentreprises donneront naissance à des associations dans lesquelles on échangera des idées et traitera les principaux aspects qui conduisent à un assainissement de la vie économique. Une fois dépassé le système salarial actuel, dans lequel employeurs et employés sont en opposition, la pleine liberté d'action sera automatiquement accordée au responsable du travail compétent qui se sait soutenu par la confiance des employés. L'exigence actuelle de droit d'être associé aux décisions aura alors perdu de son importance. Toute personne capable aura la possibilité d'être promue.

Il serait bon de prendre en compte assez tôt ces suggestions, qui se fondent sur la nature de l'être humain. Alors seulement on pourra espérer créer un tel nouvel ordre social qui permettra à chacun de vivre dans la dignité. Il est vrai que des scientifiques de premier plan insistent sur le fait que l'humanité se trouve aujourd'hui à un tournant. Selon leurs calculs, l'épuisement de diverses sources de matières premières est imminent et, dans quelques décennies, les populations pourraient manquer de nourriture, voire d'énergie. Ils fondent ces calculs sur la capacité industrielle actuelle de l'économie mondiale, qui nécessiterait une expansion continue en raison de l'augmentation rapide de la population. Mais la crise pétrolière liée à l'effondrement du système monétaire mondial en 1973 a déjà montré de manière inattendue combien le marché est sensible et combien il est difficile de rétablir l'équilibre perturbé. Il est évident que la cause de cette perturbation n'était pas économique, mais due à la fixation arbitraire des prix et à son détournement à des fins politiques. Cette situation, avec les années de récession mondiale et de chômage qui ont suivi, constitue un exemple typique de la nécessité d'une économie dépolitisée.

À l'heure actuelle, on voit apparaître des tentatives pour parvenir à un ordre économique mondial, pour créer un équilibre dans l'arène internationale entre les pays industrialisés et les pays producteurs de matières premières, mais toutes ces tentatives seront vaines tant qu'elles seront liées à des intérêts politiques. On n'arrivera à rien avec des compromis.

L'avenir ne réside pas dans les décisions prises pour l'un ou l'autre des systèmes de société aujourd'hui controversés ; il réside dans un assouplissement encore inconnu, mais de plus en plus proche, des conditions de vie, qui sont de plus en plus manipulées. Ce n'est qu'une fois cela réalisé que l'on pourra penser à créer l'État de droit réel, qui se souviendra de sa véritable nature : garantir l'égalité de tous ses citoyens et libérer de sa tutelle les autres domaines de la vie. La vie de l'esprit exige la liberté

par la responsabilité personnelle, la vie de l'économie autonome la fraternité, qui découle d'une économie spontanée et associative des besoins.

L'évolution ne doit pas servir uniquement les besoins du corps, mais placer aussi la force créatrice de l'âme humaine au cœur de toutes les questions sociales. Pour développer un sentiment profond à ce sujet, Rudolf Steiner a donné l'adage suivant :

« Il ne peut y avoir de salut que si, dans le miroir de l'âme humaine, se forme l'ensemble de la communauté et si dans la communauté vit la force de chaque âme. »

(82) Conférence du 16 novembre 1912, Hambourg (non publiée). – Conférence du 27 février 1913, Heidelberg (non publiée). – Conférence : Der Michael-Impuls und das Mysterium von Golgatha (L'impulsion de Michaël et le mystère du Golgotha, in : Préfiguration du Mystère du Golgotha. GA 152, Dornach 1964. – Les mystères du seuil. GA 147, Dornach 1969. Quatre Drames-Mystères : La porte de l'initiation, L'épreuve de l'âme, Le gardien du seuil, L'éveil des âmes. GA 14, Dornach 1962.

XII. Le Cercle des trente

Au cours de ces divers événements et activités externes, Rudolf Steiner créa un forum particulier au sens anthroposophique, le « Cercle des trente ». Le concept d'institution ne s'applique pas vraiment à ce cercle, car il s'agissait d'une assemblée de membres qui voulaient être actifs, et que Rudolf Steiner choisissait et nommait lui-même. Il voulait que la coopération et la communication de toutes les personnalités qui s'étaient réunies à Stuttgart à la suite des diverses créations soient aussi vivantes, humaines et harmonieuses que possible. De plus en plus de personnes y affluèrent, car le mouvement social, le mouvement scolaire, le Kommende Tag avec ses instituts de recherche, la clinique et la production de médicaments s'étaient concentrés à Stuttgart, et la direction de la Société anthroposophique s'était déplacée de Berlin à Stuttgart. Elles étaient toutes stimulées par les nouvelles tâches et animées par l'élan des différentes activités. Cependant, des divergences d'opinion et même des rivalités apparurent, ce qui durcit certaines relations et entraîna même la formation de petits groupes. C'est ainsi que Rudolf Steiner dut souvent intervenir, mettre de l'ordre dans les choses ou servir de médiateur. Dénonçant le « système de Stuttgart », il suivait tout en détail ; il savait sur tout beaucoup plus de choses concrètes que ce que l'on pouvait soupçonner. Il était implacable lorsque quelqu'un ne voulait pas admettre ouvertement son opinion, voire la dissimuler. Il ne lâchait pas prise tant que tout n'avait pas été clarifié et discuté en profondeur. Il exigeait la pleine vérité comme seule base possible de la connaissance.

Mais le sens de ce Cercle des trente n'était nullement l'ostracisme ; au contraire, c'était une aide à la promotion de l'ensemble du mouvement. Cette aide était née de la reconnaissance réelle des relations karmiques que voyait Rudolf Steiner. Il indiquait par certaines de ses remarques que tel ou tel devait faire un effort ou se surpasser pour comprendre les autres. Ou bien, pour stimuler quelqu'un, il lui chuchotait à l'oreille au passage qu'il avait accompli davantage dans sa dernière vie.

Ces réunions étaient souvent très informelles, surtout au début alors que le cercle se formait. On ne s'asseyait pas à de grandes tables ni en rangs, mais on discutait de toutes sortes de choses en petits groupes, tandis que Rudolf Steiner passait de l'un à l'autre. Ces réunions avaient un caractère tout à fait ésotérique. Elles traitaient des problèmes humains qui se posaient parce que les différents groupes provenaient manifestement de différents courants de l'humanité ; ils étaient censés apprendre à mieux se connaître et aligner leurs efforts sur l'objectif commun, c'est-à-

dire développer un sens des responsabilités pour l'ensemble du mouvement. Dans la façon dont Rudolf Steiner abordait les problèmes, on pouvait constater à quel point les bases de jugement qu'il proposait permettaient de tirer soi-même les bonnes conclusions. En fait, il donnait rarement des conseils concrets, sauf si on le lui demandait expressément. Si tel était le cas, il répondait d'une manière qui montrait qu'il avait accès à des données sur le cours du destin complètement différentes de celles de la personne elle-même. Souvent aussi, il discutait avec une personnalité d'un problème qui était censé l'inciter à agir, sans lui demander directement de le faire. Il lui arriva, par exemple, de parler avec un jeune peintre de la nécessité de développer des couleurs végétales. Mais l'homme en question ne réalisa que bien plus tard qu'il s'agissait d'une invitation à laquelle il n'avait pas répondu, et il regretta toute sa vie cette occasion manquée.

Rudolf Steiner se comportait cependant de manière très différente lors des consultations en petits cercles, comme décrit au chapitre VI. Là, il discutait avec nous comme avec des pairs. On n'exprimait aucune opinion ni aucune suggestion qu'il n'ait pas spécifiquement abordée ; il laissait même certaines choses se produire sans laisser voir qu'il avait une opinion différente. En général, il donnait ses conseils très ouvertement et généreusement, sans jamais exiger ni interférer avec la liberté d'autrui, mais toujours de manière à laisser la décision à son interlocuteur.

Carl Unger s'apercevait souvent douloureusement que certains de ses amis arrivaient assez facilement à une certaine conscience imagée, alors que la claire théorie de la connaissance qu'il pratiquait n'y conduisait pas. Il en parla avec Rudolf Steiner, qui lui répondit en ma présence : « De cette façon, on saute par-dessus l'imagination et, dès qu'on a atteint le point de la pensée pure désincarnée, on pénètre directement dans le domaine spirituel de l'intuition. » Ce faisant, il dessina deux lignes se croisant à un angle aigu, qui montrait clairement comment un angle passe soudainement dans l'espace opposé.

Carl Unger eut un étrange destin. Pendant son service militaire, à cause de la négligence d'un camarade, il avait reçu une balle de fusil qui s'était coincée si près de son cœur qu'on ne pouvait tenter, à l'époque, aucune opération. Il vécut donc avec ce corps étranger pendant des décennies, ce qui naturellement exigeait une extrême prudence dans ses mouvements. Son destin fut une mort prématurée, le 4 janvier 1929. Lorsque, à Nuremberg, il entra dans la salle pour donner une conférence sur l'anthroposophie, un fou lui tira trois balles de revolver par derrière : une dans le cou, une dans la poitrine, la troisième dans le talon, ce qui entraîna sa mort immédiate – les trois membres de son être étaient touchés. Ce sacrifice scellait son objectif suprême, défendre la science spirituelle moderne et son très estimé enseignant.

Des difficultés apparurent dans le Cercle des trente au moment où, parlant des créations parallèles suisses dans le domaine économique qui étaient en partie dues à

l'initiative d'Emil Molt (Futurum SA), Rudolf Steiner se sentit lâché. Mais le point de départ était tout autre. Il n'était pas question d'appeler d'autres entreprises à se joindre volontairement à nous ; on espérait plutôt utiliser les éventuels excédents pour financer l'achèvement du Goetheanum. Bien qu'il n'y ait pas eu d'inflation notable en Suisse, on attendit en vain un retour.

Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque la production de remèdes fut devenue indépendante sous le nom de Weleda AG, donné par Rudolf Steiner, et fusionnée avec la plus grande usine de Schwäbisch Gmünd, qu'apparut un avantage pour toutes les parties concernées. Là encore, on se rendit compte que tout ce qui servait la science spirituelle menait au succès, alors que les entreprises gérées dans un but lucratif ne réussissaient pas. Soutenir en permanence Futurum AG aurait été d'autant plus la tâche d'Emil Molt qu'il pouvait acheter du tabac par son intermédiaire. Mais, pendant l'inflation allemande, la situation était devenue si turbulente qu'elle occupait l'être humain tout entier et que les initiateurs étaient débordés. Emil Leinhas, qui se distinguait par une sobriété objective et un amour déterminé de l'ordre, accepta donc de liquider la compagnie suisse. Rudolf Steiner fit référence à plusieurs reprises à cette volonté de sacrifice et laissa Emil Molt penser que c'était à lui d'intervenir.

Il en fut de même pour l'échec d'une autre personnalité. Cet écrivain aux multiples talents reçut à Dornach une commande de Rudolf Steiner sur des questions anthroposophiques, dont il devait discuter avec le conseil d'administration de Stuttgart. Mais apparemment, il prit cette commission si peu au sérieux qu'il l'oublia totalement. Pour Rudolf Steiner, de telles choses étaient très pénibles. Il souleva la question à plusieurs reprises, jusqu'au moment où il remarqua que ses accusations avaient fait leur effet. Ce serait une erreur totale de considérer le Cercle des trente uniquement comme un comité critique pour l'évaluation des processus internes : on y tentait d'étendre la conscience des amis aux activités d'autrui ; on cherchait à développer la capacité des hommes à s'éveiller les uns au contact des autres et à devenir co-responsables de l'ensemble du mouvement.

Rudolf Steiner nous offrait toute autre chose qu'une correction scolaire pédante. Toutes ses mesures témoignaient d'une parfaite maîtrise pédagogique, et plus encore : elles étaient fondées sur des intuitions karmiques. De fait, il était capable de dissoudre et de nouer des liens karmiques ! À l'époque, on n'y accorda trop peu d'attention. Parfois, les membres se tournaient vers lui lorsqu'ils ne savaient pas que faire. Dans ces cas-là, on ne frappait pas à sa porte en vain, on recevait une abondance de conseils. Les gens s'adressaient souvent à lui pour le choix d'une profession ou pour un changement de lieu, ou en raison d'une maladie, pour laquelle il indiquait alors des thérapies surprenantes et précises. Ils lui posaient aussi parfois des questions sur une intention de divorcer ; il répondait alors que c'était un karma ancien, mais laissait la décision à l'auteur de la question. Mais il arrivait parfois que des amis interprètent mal ces réponses qui les laissaient libres.

Le Cercle de trente constituait une excellente occasion d'approfondir la connaissance de la nature humaine. Par exemple, il y avait un homme âgé avec lequel il n'était pas facile d'entrer en contact, un ancien médecin qui écrivait des poèmes philosophiques profonds. Il disposait de peu de moyens, car il ne pouvait s'intégrer nulle part. Rudolf Steiner attira l'attention sur l'importance de cette individualité et, si je me souviens bien, fit savoir qu'il était un ancien patriarche. Avec son énorme tête glabre, il faisait en effet cette impression. Après que Uehli eut abandonné la rédaction du journal de la triarticulation, celle-ci lui fut transférée sous le nouveau titre d'*Anthroposophie et Dreigliederung (Anthroposophie et triarticulation)*, de même que le mensuel *Die Drei (les trois)*, nouvellement fondé. C'était le Dr Kurt Piper.

Le contact avec Rudolf Steiner n'était pas toujours facile. Il attendait toujours de ses amis plus qu'ils ne pouvaient lui donner. Mais celui qui avait le courage de demander suffisamment recevait une foule de suggestions ou d'aides. J'ai déjà mentionné deux professeurs viennois de l'école Waldorf, Eugen Kolisko et Walter Johannes Stein. Ils étaient très amis, mais très différents. Kolisko, petit par la taille, délicat, avec un très beau regard, avait une volonté infatigable d'aider en tant que médecin, ce qui le rendait populaire partout grâce à ses charmantes manières. Il était également un excellent orateur, élégant, qui défendit Rudolf Steiner en public à plusieurs reprises. Il se donnait tellement à fond qu'il eut un jour une crise de faiblesse lors d'une conférence à Darmstadt. En 1939, à 46 ans seulement, il mourut d'une crise cardiaque dans le métro londonien.

Il soutenait énormément le travail scientifique de son épouse, Lili Kolisko, déjà mentionnée dans la description des instituts de recherche du Kommende Tag.

Walter Johannes Stein était d'un type complètement différent : alors que Kolisko semblait fin et pondéré, Stein impressionnait par son intelligence bouillonnante et ses grandes capacités combinatoires. Il harcelait souvent Rudolf Steiner de questions et apprit ainsi beaucoup de choses à côté desquelles d'autres sont passés. Stein était très préoccupé par la question de savoir quel genre d'individualité il pouvait y avoir chez son professeur. Il avait certains souvenirs précis de sa vie antérieure, ou plutôt de sa mort antérieure, due à la mutinerie d'un équipage de navire. Rudolf Steiner lui confirma ces souvenirs et lui demanda de les utiliser pour construire progressivement son bilan de vie. Comme Stein vivait intensément, il y eut des moments où il était déconnecté.

Stein put également profiter des impressionnantes cérémonies du dimanche à l'école. Après l'une d'elles, Rudolf Steiner dit : « Aujourd'hui, Stein aurait percé le voile de la maya – s'il n'avait pas pris autant de petit-déjeuner. » À propos de telles remarques, il ne faut pas oublier que les membres les plus âgés avaient participé aux enseignements intimes qui avaient eu lieu avant la Première Guerre mondiale, mais qui furent ensuite interrompus. De manière générale, les réunions du Cercle des

trente se préoccupèrent de plus en plus de la question de savoir comment amener un nouvel ésotérisme aux différents courants dont étaient issus les participants, et donc à l'ensemble du mouvement anthroposophique. On notait souvent avec étonnement à quel point Rudolf Steiner était au courant non seulement des événements extérieurs, mais aussi de l'attitude intérieure de ses amis actifs. Il semblait connaître les pensées les plus secrètes des autres personnes, qui avaient ainsi l'impression qu'il voyait à travers elles. Tout ce qui était conventionnel disparaissait, il ne restait devant lui que le purement humain. Mais il n'abusa jamais de cette supériorité. C'est surtout cela qui impressionnait les jeunes, dont il estimait grandement la valeur.

À cette époque, en 1921 et 1922, avait également vu le jour un mouvement de jeunesse anthroposophique, qui était en pleine expansion et voulait être actif dans différents domaines. Ces jeunes avaient souvent du mal à se familiariser avec les méthodes de travail des branches anthroposophiques, qui étaient devenues courantes dans la Société. Mais au lieu de chercher un équilibre, Rudolf Steiner leur conseilla de trouver leur propre forme. Ainsi, en février 1923, peu après l'incendie du Goetheanum, lors de l'assemblée des délégués de Stuttgart, une deuxième organisation fut fondée, la « Société anthroposophique libre ». Elle rassembla de nombreux jeunes amis qui jouèrent ensuite un rôle important, tels que Ernst Blümel, Hans Büchenbacher, Jürgen von Grone, René Maikowski, Ernst Lehrs, Wilhelm Rath, Maria Röschl, Erich Schwebsch et d'autres.

À cette époque, de jeunes théologiens ou étudiants en théologie posèrent également à Rudolf Steiner la question d'un renouveau de la vie religieuse ⁸³. Comme on a déjà beaucoup écrit sur l'origine de la Communauté des chrétiens, mentionnons simplement que certains des amis les plus importants comme le pasteur Friedrich Rittelmeyer et Emil Bock faisaient également partie du Cercle des trente. Il y eut maints désaccords sur cette fondation en raison de certaines réserves : on craignait que ce mouvement de renouveau religieux ne draine de précieuses ressources de la Société anthroposophique. Et il fallait s'attendre à une multiplication des attaques des confessions contre le mouvement. Effectivement, après l'une de ses conférences, Rudolf Steiner fut interpellé par certains de ses représentants, qui lui reprochaient de priver l'église de ses fidèles. Il répondit par une question : « Est-ce que tout le monde va à votre église ? Voyez-vous, la nouvelle science spirituelle est là pour ceux qui ne vont pas à l'église. »

Rudolf Steiner apporta une aide tellement fondamentale à un groupe de jeunes qui tentaient d'aider des enfants handicapés mentaux ou difficiles, si bien qu'avec le temps se développèrent le mouvement de pédagogie curative pour les enfants ayant besoin de soins spirituels et une toute nouvelle pratique de « pédagogie curative ». Aujourd'hui, elle est répandue dans de nombreux pays du monde, pour le plus grand bien des enfants, de plus en plus nombreux, qui sont entravés dans leur développement. À

cet égard, il convient de rappeler qu'Albrecht Strohschein, Franz Löffler, Siegfried Picken et Werner Pache furent les pionniers du nouveau mouvement.

Enfin, il convient de mentionner le renouveau de l'agriculture en juin 1924, sur la base du *Cours d'agriculture*¹ donné à Koberwitz (Silésie). Ce mouvement bénéfique n'a cessé de gagner en importance jusqu'à aujourd'hui.

J'aborderai ici certains points qui n'ont pas été directement traités dans les années 1930, mais qui appartiennent à l'ensemble du contexte de cette époque.

Une attention particulière était accordée aux critiques des opposants. Rudolf Steiner les jugeait très sévèrement. Il s'indignait à juste titre des calomnies provenant de personnalités importantes, par exemple les théologiens et philosophes Traub et Drews, ou le professeur d'anatomie Fuchs et le général von Gleich. Bien qu'ils aient prétendument étudié l'anthroposophie en profondeur, ces opposants prouvaient le contraire par leur comportement. De nombreux écrits faisaient ressortir la frivolité, voire la malveillance, avec laquelle on travaillait contre Rudolf Steiner. Plus ses activités étaient liées au contenu anthroposophique, plus les attaques devenaient aiguës. Des conférences furent organisées pour se défendre des calomnies, par exemple contre Hermann Graf von Keyserlingk à Darmstadt. Dans la célèbre « école de sagesse » qu'il avait créée à l'époque, il avait utilisé une grande partie des cycles de conférences de Rudolf Steiner, qu'il connaissait bien, sans en mentionner la source. Lors d'une conférence publique, Steiner régla ses comptes avec Keyserlingk et le traita de menteur. À un autre moment, il déclara : « On trouve qu'il n'est pas aimable de traiter une personne de menteuse lorsque cette vérité vient du côté anthroposophique. Mais on permet à tous ceux qui veulent mentir sur le mouvement anthroposophique de dire n'importe quel mensonge contre nous ».

Parmi les amis, plusieurs se préoccupaient énormément des opposants à l'anthroposophie. Louis Werbeck, en particulier, y donna des réponses approfondies qu'il réunit dans ses deux écrits². Rudolf Steiner se réjouit de ce courage, même si, en raison de certaines expressions, des poursuites furent engagées en Suisse contre la diffusion de ces textes. Mais Rudolf Steiner couvrit Werbeck et se retrouva à sa place devant le tribunal. C'était le 30 juillet et le 8 août 1924, deux mois seulement avant qu'il ne tombât malade. Devant les juges, sa personnalité et sa défense factuelle firent une grande impression, mais il fut condamné à une amende. Lui, le philanthrope,

1. (84) Rudolf Steiner, Fondements spirituels de la biodynamie. Cours aux agriculteurs. GA 327, Dornach 1975.

2. (85) Louis M.J. Werbeck, Die christlichen Gegner Rudolf Steiners und der Anthroposophie durch sich selbst widerlegt (Les opposant chrétiens de R. Steiner et l'anthroposophie réfutée par elle-même), et Die wissenschaftlichen Gegner (Lrd opposant scientifiques...) Rudolf Steiners und der Anthroposophie durch sich selbst widerlegt. Stuttgart 1924.

fut jugé à la fin de sa vie parce que ses opposants voulaient détruire son œuvre et empêcher la construction du nouveau bâtiment du Goetheanum³ !

Bien que les activités nombreuses et variées qui venaient de Stuttgart pendant ces années aient conduit à la diffusion mondiale de l'anthroposophie, Rudolf Steiner avait mis en garde contre une fragmentation du mouvement. Il convoqua alors la réunion dite des délégués, qui eut lieu à Stuttgart du 25 au 28 février 1923. Rudolf Steiner choisit comme président de la réunion Emil Leinhas, directeur général du Kommende Tag, en raison de son objectivité et de ses talents de négociateur. Il put ainsi exprimer lui-même librement et avec beaucoup d'inquiétude son jugement, par des paroles émouvantes et souvent amères, sur tout ce qui s'était plus ou moins éloigné des tâches réelles de l'anthroposophie en raison des entreprises et des activités générales. De temps en temps, il exprimait également son mécontentement sous la forme d'un discours, une vraie philippique. Je n'ai moi-même jamais fait l'objet de critiques particulières dans le Cercle des trente. Je m'entendais avec tout le monde et je jouais souvent le rôle de médiateur. En revanche, mon nom fut mentionné dans l'assemblée des délégués, où les activités, qui étaient généralement très tournées vers l'extérieur, firent l'objet d'importantes critiques.

Rudolf Steiner exigeait beaucoup de son entourage. Il était souvent sévère lorsque les gens ne s'acquittaient pas consciencieusement de leur tâches. Mais tout était toujours éclipsé par la bonté et la sagesse de son extraordinaire personnalité. Lors des assemblées générales de la Société anthroposophique à Dornach, il ne laissait rien passer. Des membres furent parfois exclus de l'École de science de l'esprit, pour des déclarations souvent apparemment mineures, lorsqu'il apparut qu'ils n'avaient pas le sens des responsabilités nécessaire pour la cause de l'anthroposophie. Ils avaient alors l'impression qu'on leur retirait le sol sous les pieds, mais il trouvait toujours à la fin des mots conciliants, voire humoristiques, montrant qu'il restait toujours au-dessus des faits reprochés.

Plus l'efficacité du mouvement à l'extérieur se restreignit, plus l'attitude de Rudolf Steiner s'intériorisa. L'incendie du Goetheanum fut suivi d'une période angoissante, au cours de laquelle le grand enseignant, très éprouvé, attendait de se élèves des suggestions sur la façon de poursuivre le mouvement. Durant cette dernière période, les réunions du Cercle des trente duraient parfois jusqu'à l'aube. Et il se produisit parfois de petits épisodes propres à éclairer la situation : à 8 heures du soir, le mathématicien Hermann von Baravalle était toujours présent, mais à 9 heures précises, il se levait et se dirigeait vers la porte. Chaque fois, Rudolf Steiner demandait : « Où allez-vous, docteur ? » Et à chaque fois, sa réponse était : « Au lit, Monsieur le Docteur ». Puis

3. (86) Pour plus de détails, voir : Die Konstitution der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft und der Freien Hochschule für Geisteswissenschaft (La constitution de la Société anthroposophique universelle et de l'Université libre de science de l'esprit). GA 260a. Dornach 1966.

Rudolf Steiner demandait : « Pourquoi vous couchez-vous si tôt, docteur ? » « Parce que je me lève à 4 heures. » Et il était dehors.

Ces séances étaient généralement très pénibles. Mme Marie Steiner, toujours présente, était parfois très en colère. « Pourquoi n'arrêtez-vous pas de torturer les gens ? Vous les rendez malades avec ces longues réunions ! » Mais Rudolf Steiner ne s'en laissait pas compter. Il semblait attendre un mot que nous ne trouvions pas. Souvent, il s'appuyait la tête sur la main et semblait complètement absent, peut-être en contact avec un autre monde. On le respectait et on gardait souvent le silence pendant un bon moment. Mais dès que quelqu'un comme Carl Unger, par exemple, disait un mot important sur l'intensification du travail anthroposophique, il s'éveillait immédiatement et prenait part à la conversation d'une manière fraîche et vivante. A 4 heures pile, il y avait toujours un fort bruit de cliquetis. C'était le réveil de poche de W.J. Stein, qui avait l'habitude de se lever à cette heure-là. Peu importe l'heure à laquelle on rentrait à la maison, le matin, les professeurs étaient à l'heure à l'école, et ils rencontraient souvent Rudolf Steiner en chemin.

Ce fut une période de décisions difficiles pour l'enseignant spirituel. Quel chemin devrait-il prendre, celui qui serait à la portée de ses étudiants et celui que le monde spirituel approuverait ? Il songea même parfois à fonder un ordre. Après les choses difficiles qu'avait représentées l'incendie du Goetheanum, le Dr Ita Wegman lui demanda si le moment n'était pas venu de renouveler les Mystères pour l'humanité moderne⁴. Rudolf Steiner répondit par l'affirmative : il devait prendre lui-même la direction de la Société anthroposophique et procéder à une nouvelle fondation, ce qui fut fait lors de l'événement extraordinaire du congrès de Noël 1923-1924. Ce ne fut qu'à partir de là qu'un nouveau courant de vie ésotérique put se déverser dans l'humanité.

La maladie qui se déclara seulement neuf mois plus tard obligea à comprendre que cette étape et l'augmentation surhumaine de son activité qui s'en suivit devaient être comprises comme un acte sacrificiel. Rudolf Steiner ne s'en remit pas, mais envoya tout de même des messages de la plus haute sagesse à ses élèves depuis son lit de malade. Le 30 mars 1925, à l'âge de 64 ans, il retourna dans le monde spirituel afin d'acquérir de nouvelles forces pour la poursuite de sa mission en faveur de l'humanité. Dans son dernier discours, le 30 septembre 1924⁵, il exhorta ses disciples à s'efforcer sans cesse d'atteindre les objectifs spirituels de l'ère de Michaël :

« Vous, les disciples connaissant l'esprit,
Recevez le sage signe de Michaël,
Recevez la volonté du monde, parole d'amour,

4. (87) Margarete Kirchner, *Das Jahr 1924*, in : *Erinnerungen an Ita Wegman*. Arlesheim 1968.

5. (88) Rudolf Steiner, *Le karma. Considérations ésotériques*, volume 4. GA 238, Dornach 1974.

Active dans les objectifs élevés des âmes. »

(84) Cf. notamment : Rudolf Steiner, Rapport de l'homme au monde des étoiles. Rapport du monde des étoiles à l'homme. GA 219, Dornach 1976.

Épilogue

Le récit qui précède décrit une époque d'une grande richesse, dont de nombreux détails restent présents à l'esprit de ceux qui les ont vécus comme s'ils s'étaient produits hier. C'est grâce à sa personnalité extraordinaire et à la modestie dont il faisait preuve en tant que contemporain que l'entourage immédiat de Rudolf Steiner a pu poursuivre sa mission. Celui qui disposait de toutes les connaissances de l'époque et avait une vue d'ensemble claire du développement passé et futur de la Terre et de l'humanité, qui avait conquis le contact avec le monde des esprits par sa concentration et était ainsi capable d'indiquer dans quelle direction l'humanité pourrait se développer à l'avenir, peut à juste titre être considéré comme son chef spirituel. Il était tellement en avance sur son temps, à tous les égards, que ses semblables avaient du mal à le comprendre et restaient pour la plupart fermés à l'envolée de ses pensées. Les nouveautés qu'il a apportées pour promouvoir la vie culturelle se sont souvent heurtées à une opposition acharnée. Néanmoins, il a courageusement osé mener le combat spirituel et a marqué de ses impulsions le cœur des gens, souvent inconsciemment pour eux, de sorte qu'ils pouvaient toujours décider de faire marche arrière. En réfléchissant aux événements inouïs qui se sont produits sur terre dans le premier quart de ce siècle, on est amené à surmonter le sommeil profond de l'âme, dans lequel l'humanité est encore prisonnière. En particulier, après cinquante ans, il serait temps que les représentants des universités se décident enfin à prendre au sérieux la grande individualité de Rudolf Steiner et à inclure son travail dans leur enseignement.

Les jeunes, qu'ils le sachent ou non, aspirent à de nouvelles connaissances. Ils ne se satisfont plus de la sagesse scolaire du passé et des capacités cognitives limitées de l'homme. La raison profonde de leurs révoltes contre le système universitaire est l'insatisfaction à l'égard d'un sujet et d'une méthode qui ne peuvent plus les enthousiasmer. C'est pourquoi ils exigent partout de nouveaux privilèges, en particulier le droit de participer aux décisions. Ils oublient qu'ils n'ont pas les connaissances et la maturité nécessaires pour influencer plus que de simples réformes organisationnelles. Ils ne s'attaquent pas à la racine de la léthargie, qui est précisément que les professeurs et les enseignants ne peuvent pas enseigner librement parce qu'ils sont des serviteurs de l'État. Ici, la toute-puissance étatique a un effet inhibiteur sur le développement, simplement parce que les gens pensent qu'ils en dépendent du point de vue financier. Même des personnalités importantes parmi eux sont aujourd'hui tellement habituées à cet État absolutiste qu'elles semblent avoir peur de la liberté

et de l'auto-responsabilité. Les enseignants ne se rendent pas suffisamment compte du fait que les ressources financières sont politiquement dirigées par le système fiscal actuel lorsqu'elles sont distribuées par l'État. On pourrait très bien imaginer un système fiscal dans lequel l'appareil administratif coûteux serait supprimé si l'État se limitait à ses véritables tâches. Cette idée avait déjà été avancée par Wilhelm von Humboldt il y a 170 ans dans son *Essai pour déterminer les limites de l'action de l'État*.

Un regard sur le monde montre où la toute-puissance de l'État de prestations nous a menés : le présent est témoin de crises permanentes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Où que l'on regarde, on ne voit que tensions, tentatives de coup d'État, meurtres et enlèvements, grèves et luttes salariales, crises monétaires et inflation. Et de l'autre côté : pollution de l'eau, de l'air et de l'environnement, et bien d'autres choses encore. Il y a plus de cinquante ans, Rudolf Steiner soulignait déjà que les aliments allaient perdre leur valeur nutritive. Cette sombre prédiction s'est réalisée trop tôt. L'intuition de nombreux groupes est contrecarrée par les intérêts de l'industrie, en particulier des entreprises chimiques, que l'État protège parce qu'il a besoin d'elles comme source de recettes fiscales. En fin de compte, il faut reconnaître que non seulement les recherches scientifiques ont conduit l'humanité dans la mauvaise direction, mais aussi que le lien étroit entre la vie économique et la politique a amené l'humanité dans une impasse dont elle ne peut plus se libérer avec des lois et des règlements. Rudolf Steiner a montré les voies d'un changement fondamental. On peut en prendre note et les suivre.

Même si beaucoup de choses ont changé depuis son époque, le principe d'une séparation des trois domaines de la culture, de l'économie et de l'État de droit est tout aussi nécessaire aujourd'hui. Mais il n'a pas été respecté. La nécessité de remplacer à l'avenir la forme actuelle de la société par une forme triarticulée dans laquelle l'esprit humain libre puisse se développer sainement est issue des sources les plus profondes de l'être humain. Il est encore temps de sauver la liberté individuelle. Le danger est grand que l'humanité soit de plus en plus manipulée. Aujourd'hui déjà, elle est largement soumise aux médias, qui se déversent sur l'ignorance des gens comme un raz-de-marée. Il pourrait y avoir un terrible réveil si l'aide offerte par Rudolf Steiner, issue du monde spirituel, était repoussée plus longtemps encore. Ce livre a été écrit pour donner un aperçu vivant des efforts sacrificiels du chercheur spirituel après la Première Guerre mondiale.

Aujourd'hui, on ne peut plus dire que le prolétariat ait une conscience de classe. Les luttes se sont déplacées presque exclusivement vers la sphère économique. Les syndicats mènent de plus en plus de politiques économiques et, par un centralisme accru, cherchent à atteindre des objectifs qui ne servent pas le bien commun, mais seulement eux-mêmes. Ainsi, le processus désastreux en cours menace de conduire à une bureaucratisation mondiale toujours plus importante. Le présent devrait

reconnaître que ces tendances sont les moins susceptibles de rendre justice à la dignité humaine et, en fin de compte, de permettre une vie qui vaille la peine d'être vécue.

Si l'on cherche à faire la lumière sur les causes spirituelles du déclin, qui est particulièrement flagrant dans notre siècle, il faut s'interroger sur le sens de cette évolution. L'humanité se lance d'une part dans la conquête des étoiles, et, d'autre part, intervient dans les événements naturels en exploitant la terre jusqu'à la scission des éléments. Elle touche ainsi au tissu même de la vie de l'humanité.

Mais l'homme se cherche en vain dans ces réalisations extérieures. Il ne sait plus rien de sa véritable essence ; il a perdu son soutien moral, son origine divine. Sa science ne lui montre aucun chemin vers lui-même. L'ancienne foi religieuse ne lui suffit plus, et il s'invente une existence agnostique sans pouvoir répondre sérieusement à la question sur le sens et le but de sa vie sur terre. Il est satisfait lorsqu'il est en bonne santé extérieure, les mystères de la vie ne le dérangent pas.

Néanmoins, cela fait de lui un véritable enfant de son temps, caractérisé par le fait qu'il est complètement lié à la vie terrestre, se sent complètement seul, et développe ainsi une conscience de soi qui n'était pas possible aux époques précédentes. Mais cette évolution vers un moi conscient s'est faite aux dépens de l'ancienne piété et des pouvoirs ataviques de la clairvoyance. Ces capacités ont été perdues – pensez à l'art des Grecs ou des Égyptiens – pour faire place à d'autres. Le sens de la vie se manifeste par une évolution progressive, qui conduit l'humanité d'un niveau de culture à un autre. Mais ce sont toujours des personnalités individuelles qui ont porté ce développement humain. Les grandes cultures alternent, elles migrent en effet d'est en ouest, de l'Inde et de la Perse antiques en passant par l'Égypte et la Grèce jusqu'à Rome, qui est envahie au plus fort de sa puissance par les peuples nordiques. Mais la signification profonde de cette période de migration n'est pas la destruction de ce puissant empire ; c'est le fait beaucoup plus significatif que les peuples païens, profondément enracinés dans la mythologie nordique et germanique, ont absorbé le christianisme dans leur âme au sud et à l'est. Les monuments artistiques de Ravenne et la Bible gothique de Wulfila, entre autres, témoignent de la profondeur du phénomène.

Notre époque culturelle sera donc, dans un avenir lointain, suivie par d'autres. Il est de la responsabilité des porteurs de la culture moderne de ne pas la laisser finir prématurément dans le chaos. Un changement est nécessaire dans tous les domaines de la vie contemporaine, notamment dans le domaine social, où l'égoïsme ne connaît pas de limites.

La mission de Rudolf Steiner était de montrer la voie de ce changement. Le monde spirituel n'est pas fermé. L'inclure comme objectif dans toute recherche est devenu possible aujourd'hui, que ce soit par la dissolution de la matière en un système

de forces, qui conduit finalement à la reconnaissance du monde spirituel à l'œuvre derrière les lois de la nature, ou par l'émergence de la psychologie. C'est surtout grâce au chercheur spirituel moderne que l'on a pu dessiner le chemin de la formation qui permet à la pensée humaine d'atteindre un niveau supérieur et ainsi d'avoir à nouveau un aperçu direct du monde spirituel, mais désormais en pleine conscience. Les nombreuses tentatives de modification de l'état de conscience par des méthodes orientales (yoga) ou par la drogue montrent le désir d'échapper au matérialisme du présent. De telles expériences, que l'on espère faire confortablement dans un état de transe, témoignent tout au plus d'un changement ardemment attendu, mais ne sont pas en mesure de le réaliser. Au contraire, elles entraînent les gens, dont beaucoup de jeunes, sur des chemins dangereux, vers la maladie et la mort.

Le parcours de Rudolf Steiner peut être décrit comme une continuation cohérente de la vie intellectuelle de l'Europe centrale et des meilleurs efforts des XVIII^e et XIX^e siècles, mais il est en même temps orienté vers le début d'une nouvelle ère. On s'apercevra qu'il aura été le précurseur d'un changement spirituel qui pourrait être plus proche qu'on ne le pense aujourd'hui.

La Bible ne parle-t-elle pas du « retour du Christ dans les nuées » (cf. Luc 21/27, Marc 13/26) ? Nous devons veiller à prendre cette parole au sérieux comme l'annonce d'un événement qui se profile à l'horizon et qui, en ce siècle, peut être vécu dans l'âme humaine individuelle, mais qu'on ne peut se permettre de manquer parce qu'on dort.

La Terre a besoin d'une nouvelle impulsion pour devenir un jour la planète de l'amour.

Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Soumettez-nous vos projets pour de collaborations fructueuses.

Contact :
François Germani +33 (0)950 263 598
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Dessin : Sylvain Coiplet

Informations diverses

- Choix de traduction
- Glossaire et lexiques
- Droits de propriétés

sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :
www.triarticulation.fr/AS/Com/index.html

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant au contenu et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS
Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden
L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).
Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre récépissé fiscal.

La présente édition en français reprend seulement la partie rédigée par l'auteur pour laisser à la postérité (et à la section de science sociale au Goetheanum) ses souvenirs sur « le temps de la triarticulation ».

L'ouvrage en allemand contient encore à peu près autant de pages de documents historiques présentés en annexes, très précieux pour ceux qui veulent pousser plus loin leurs connaissances de ce temps et de cette impulsion.

Hans Kühn fût un jeune collaborateur de Rudolf Steiner au sein du mouvement de triarticulation.

Après la tourmente de la seconde guerre mondiale, il participe à la renaissance du mouvement. On lui connaît plusieurs articles, où, dans les années soixante il « défend » l'apport originel devant un certains nombres d'errements.

